

L'Avant-Scène

femina-théâtre

163

UN REMÈDE DE CHEVAL...!

Théâtre
Charles-de-Rochefort
Comédie policière anglaise
de Leslie Sands
Adaptation
de Frédéric Valmain
Mise en scène
de Jean Dejoux


Thérèse
le



FRÉDÉRIC VALMAIN (L'ADAPTATEUR FRANÇAIS) ET JEAN DEJOUX (LE METTEUR EN SCÈNE ET DÉCORATEUR). UNE COLLABORATION FRUCTUEUSE QUI EN EST A SON 3e SUCCÈS AU THÉATRE CHARLES-DE-ROCHEFORT (LIBERTY - BAR, TRAQUENARD ET CETTE ANNÉE UN REMÈDE DE CHEVAL.)

UN REMÈDE DE CHEVAL...!

Distribution

Janet Preston	**Mary Grant**
Georges	**André Valmy**
M. Henderson	**Palau**
Chris	**Yvette Beaumont**
Larry	**Michel Monfort**
Mme Butting	**Paroli**

Théâtre Charles - de - Rochefort
Direction : Mary Grant

Comédie policière anglaise de Leslie Sands
Adaptation française de Frédéric Valmain
Mise en scène et décor de Jean Dejoux
Musique de scène de Claude-Henri Vic

•

Cette pièce a été créée le 5 novembre 1957
au Théâtre Charles-de-Rochefort

ARY GRANT :
Remède de Cheval »... !
ortrait de Thérèse Le Prat)



(Photo BERNAND.)

JANET. — *Vous faites des progrès magnifiques, Larry, vous avez passé le dernier obstacle comme un champion !*

LE THÉATRE... DU CRIME

C'est en 1937 que Charles de Rochefort prit possession de la salle de la rue du Rocher. En lui donnant son nom — alors qu'il s'apprêtait à y créer plusieurs pièces policières dont il était l'auteur — il indiquait en somme une ligne de conduite.

Jusque-là, le public ne connaissait guère le chemin de ce théâtre discrètement établi derrière la façade bourgeoise d'un immeuble comme les autres d'un quartier d'affaires. Charles de Rochefort lança son spectacle inaugural comme un appel impératif : « Allô ! Police-Secours. » Pour être entendu, il eut l'idée de donner la « première » à la Radio, mais il interrompit la diffusion à l'entracte et, s'adressant aux auditeurs, promit de recevoir gracieusement ceux qui lui feraient parvenir, les premier, la solution de l'énigme. Avant la fin de la représentation, deux lettres avaient déjà été déposées au théâtre. Le lendemain, un coup de téléphone de la poste signalait que deux sacs pleins de réponses attendaient Charles de Rochefort, et pendant huit jours, celui-ci reçut quotidiennement le contenu d'un sac postal !

●

En accueillant « L'Homme au parapluie », puis « Liberty Bar » et « Traquenard » avant « Un Remède de Cheval », Mary Grant est donc demeurée fidèle à l'esprit de Charles de Rochefort à qui elle a succédé. Et, de même que Charles de Rochefort était à la fois le metteur en scène et le décorateur de ses spectacles, Jean Dejoux tient aujourd'hui ce double rôle avec autant d'inventive ingéniosité que de talent.

●

L'affiche de « Liberty Bar » portait auprès du nom en grosses majuscules de Simenon, celui de Frédéric Valmain. C'est lui qui avait adapté le roman à la scène.

Qui était-il ? Un jeune comédien. On avait pu le voir dans « La Puce à l'oreille », de Feydeau, mise en scène par Georges Vitaly. Il jouait aussi dans sa pièce. Ce devait être la dernière fois. Frédéric Valmain ne se supporte pas comme acteur ; le trac lui ôte tout moyen .. du moins, c'est lui qui le prétend.

Mais il aime le jeu du théâtre. Le comique l'attire. Sa première pièce intitulée « La pluie et le beau temps » ressortit au genre boulevardier et, pour lui, le drame policier est avant tout un jeu.

« La pluie et le beau temps » ? Cela ne vous dit rien. C'est que Frédéric Valmain ne nous a pas encore livré sa première pièce. Pourquoi ? Frédéric Valmain sait trop comme il est difficile pour un auteur débutant de se faire recevoir par un directeur de théâtre. Il a choisi Simenon, Mac-Orlan, James Hadley Chase comme carte de visite... pour se faire un nom.

Leslie Sands est la nouvelle carte qu'il joue. Il s'est donné sept adaptations à faire avant de risquer « La pluie et le beau temps ».

Sept ? Superstition peut-être ! En tout cas, il apprend et parfait son métier.

Quant à Leslie Sands, c'est d'abord un comédien. Mais lui, il le reste.

Son emploi ? Le Roi dans « Hamlet » par exemple. Shakespeare est un maître excellent en criminographie.

Auteur, Leslie Sand s'est spécialisé dans le « suspense » à la B. B. C.

Il vous propose : « Un remède de cheval », ou... on achève bien les hommes !

P. L. M.

UN REMÈDE DE CHEVAL ...!

ACTE I

Premier Tableau

Samedi, en fin d'après-midi.

L'action se déroule entièrement dans le living-room de Tarn House, demeure de Janet Preston, sur la lande du Yorkshire.

Un living-room assez spacieux, meublé avec goût et discrétion. Un escalier en colimaçon qui conduit aux chambres. Lourde cheminée rustique. Portes communiquant avec le bureau de Janet, la cuisine et l'office, le vestibule. Au fond de la scène : larges portes-fenêtres ouvertes largement sur le parc. Des livres, un bar et, en valeur, un tableau représentant un superbe étalon.

Au lever du rideau, sur un secrétaire, bien en évidence, un chapeau d'homme en feutre vert. Près de la cheminée, une vieille paire de pantoufles masculines.

La pièce est plongée dans une obscurité à peu près totale ; seules rougeoient dans l'âtre quelques braises mourantes. Le téléphone sonne à longs coups irréguliers.

On entend un cliquetis et la serrure de la porte principale (côté vestibule) joue. Un temps, puis Janet Preston fait son entrée : elle se précipite vers le téléphone. Elle allume une lampe sur la table du secrétaire. C'est une femme sûre d'elle, indéniablement douée d'une personnalité curieuse et attirante. Elle porte, avec une élégance discrète, un tailleur de tweed foncé.

Le téléphone s'arrête de sonner au moment où elle va décrocher le récepteur ; par acquit de conscience, elle écoute un moment puis pose calmement l'appareil.

Elle se dirige sans hâte vers le bar pour se servir un « drink », elle déguste son verre de sherry à petits coups, puis se déplace pour allumer une autre lampe. A ce moment, un homme surgit des profondeurs moelleuses d'un fauteuil tourné vers l'arrière-plan et dont le dossier, face au public, a dissimulé jusqu'alors la mystérieuse présence. Janet a un mouvement de recul, et laisse tomber son verre de surprise ; elle fixe l'homme, épouvantée, et demeure pétrifiée.

L'homme (Georges) est âgé de quarante ans environ, son visage est tourmenté, hagard, il porte une barbe de quelques jours, ses vêtements sont dans un état lamentable.

Un temps, puis Georges sourit faiblement.

GEORGES. — Bonsoir. (*Elle se tait, encore immobile.*) Je suis navré de vous avoir fait peur.

JANET. — Qui êtes-vous ?

GEORGES. — Vous devez être madame Preston... C'est à Madame Preston, n'est-ce pas, que j'ai l'honneur de parler ?

JANET. — Comment êtes-vous entré ici ?

GEORGES. — Je n'avais pas le choix... (*Il indique une porte-fenêtre.*) Par la fenêtre !

JANET. — Qu'est-ce que vous voulez ?

GEORGES. — Voir votre mari. Ayez la bonté de lui dire que son ami Georges est ici.

JANET. — Je ne comprends pas très bien : je suis effectivement Madame Preston, mais je...

GEORGES. — J'en étais sûr ! Savez-vous, Madame, que je suis un de vos plus fidèles lecteurs ? Oui... vos livres ont un charme reposant qui m'enchante... Ça n'a rien à voir avec Dickens, mais... ça se vend ! C'est le principal, n'est-ce pas ? Ainsi, vous êtes Janet Preston, ce qui n'est pas mal... et vous êtes également madame Georges Preston !... ce qui est beaucoup moins bien, si vous voulez mon avis...

JANET. — Ecoutez, Monsieur, j'ignore absolument qui vous êtes, vous, et par quelle bizarrerie vous avez pénétré chez moi, mais si vous ne sortez pas immédiatement j'aurai le regret d'appeler la police !

GEORGES. — Quoi ? Vous auriez le cœur de gâcher le week-end de ces braves gens ? (*Elle se dirige vers le téléphone.*) Je ne vous le conseille pas, madame Preston. (*Elle comprend qu'il est armé, et raccroche lentement le récepteur.*) Je suis ravi de vous voir enfin raisonnable... Si, maintenant, vous alliez chercher votre mari, ce sera parfait !

JANET. — Je vous assure que...

GEORGES. — S'il vous plaît : dites-lui que Georges serait heureux de le voir.

JANET. — Georges ?... Georges comment ?

GEORGES. — Comme vous êtes curieuse !... Georges, tout simplement !

JANET. — Il n'est pas ici... Je suis seule.

GEORGES. — Il n'est peut-être pas dans la maison, mais sans doute à proximité ; trouvez-le !

JANET. — Vous êtes incroyable ! Puisque je vous dis qu'il n'est pas là ! Je ne l'ai pas vu depuis...

(*Elle s'arrête pile ; il a ramassé les pantoufles près de la cheminée.*)

GEORGES. — Vous ne me ferez jamais avaler, madame Preston, que vous portez, à vos heures perdues, des pantoufles aussi conséquentes !

JANET. — Pourquoi pas ?

GEORGES. — Allons donc !... Du quarante-deux !

(*Un silence embarrassé.*)

JANET. — Qui êtes-vous ?

GEORGES. — Je suis un ami de votre mari, un ami cher... Nous sommes en quelque sorte associés... pour le meilleur et pour le pire !

JANET. — Qui me prouve que vous dites vrai ?

GEORGES. — Vous êtes dure ! Bon, je vais vous convaincre... Le prénom de votre mari est Georges. (*Il sourit d'une manière lugubre.*) Nous avons le même prénom. Il est arrivé ici de bonne heure aujourd'hui. Il a dû quitter Londres précipitamment, car sa présence là-bas devenait indésirable au gré de beaucoup de gens ! Je peux vous l'affirmer en connaissance de cause, car nous sommes exactement dans le même bain !

(*Un temps.*)

JANET. — Excusez-moi... Je suis navrée d'avoir montré une telle méfiance à votre égard... Excusez-moi, Monsieur... Monsieur... ?

GEORGES. — Georges, tout simplement !

JANET. — Vous m'avez fait une peur épouvantable ! Les visiteurs ont coutume d'utiliser bourgeoisement la porte d'entrée... vous comprenez ? Je... je regrette, je ne peux rien pour vous. Vous avez tout à fait raison, mon mari était ici, mais il est parti maintenant, et j'ignore même quand j'aurai l'occasion de le revoir.

GEORGES, *il ramasse le chapeau de feutre sur le bureau ; elle retient un cri.* — Ah ! je le reconnais bien là ! Il a oublié son chapeau ! (*Il rit.*) Sa distraction lui jouera de méchants tours...

JANET. — Il n'est pas ici ! Je vous le jure !

GEORGES. — Bon. (*Il reprend place dans son fauteuil.*) Je vais attendre patiemment son retour... toute la nuit s'il le faut !

(*Un temps.*)

JANET. — Il ne m'a jamais parlé d'un associé... Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

GEORGES. — Mon Dieu, que vous êtes curieuse ! Oui... Vous êtes romancière, c'est une excuse... dans un certain sens... (*Il prend négligemment un journal qui traîne sur une petite table.*) C'est le journal du jour ?

JANET. — Oui.

GEORGES, *lui tendant le journal.* — Je m'appelle Bates... Georges Bates...

JANET. — Georges Bates !

GEORGES. — Pour vous servir !

JANET. — C'est vous qui... Vous avez cambriolé la Banque Métropolitaine...

GEORGES. — Vous vouliez du roman ! Vous êtes servie !... Pour être plus fidèle à la vérité, je préciserai que c'est nous, votre mari et moi, qui avons traité ensemble cette désolante petite affaire !

JANET. — Vous êtes fou !

GEORGES. — Qu'allez-vous chercher ? Je vous répète que votre mari et moi nous sommes associés !

JANET. — Vous mentez... Georges, enfin mon mari, ne peut être mêlé à tout cela !

GEORGES. — Mais si !... Il l'est... et jusqu'au cou !

JANET. — Mais on a tiré sur un agent !

GEORGES. — Oui. « Il » a tiré sur un agent.

(*Janet paraît foudroyée par ce qu'elle vient d'apprendre. Georges l'observe.*)

JANET. — Je ne peux pas vous croire...

GEORGES. — Vous avez tort !

JANET. — D'ailleurs... (*Elle agite le journal.*) Ils ne recherchent qu'un homme... un seul homme... Vous !

GEORGES. — C'est vrai. J'étais autrefois ce que l'on appelle un peu niaisement un « employé modèle », aujourd'hui je suis un gangster... enfin, un apprenti-gangster ! L'occasion fait le larron ! Quand ce « flic » nous a surpris en plein travail, c'est moi qu'il a reconnu. Mais c'est votre mari qui a pris peur et qui a tiré.

JANET. — C'est vous qu'ils recherchent !

GEORGES. — Et moi je recherche votre mari... C'est un cercle vicieux !

JANET. — C'est incroyable !

GEORGES. — Incroyable, mais vrai !...

JANET. — Depuis combien de temps le connaissez-vous ?

GEORGES. — Trois ans. Une éternité.

JANET. — Comment vous êtes-vous rencontrés ?

GEORGES. — Bêtement, à la banque. Il venait toucher un chèque... sans provision, dois-je le préciser ? Je dus lui parler...

JANET. — Et alors ?

GEORGES. — C'est lui qui a parlé... J'ai écouté. Nous étions dans mon bureau. J'avais une situation d'avenir... (*Il rit amèrement.*) Avec un peu de chance et beaucoup de complaisance, j'aurais peut-être pu accéder au poste de sous-directeur... et mourir de joie et de vieillesse, épuisé !

JANET. — Que s'est-il passé ?

GEORGES. — Il a parlé... Vous voyez ça ? J'avais quelques économies, il paraissait s'y connaître à merveille en matière d'actions. Nous avons collaboré... Au début, je dois reconnaître que nous avons réalisé quelques opérations assez fructueuses... Puis nos succès nous ayant tourné la tête, nous sommes devenus plus gourmands : nous avons joué, et perdu... de plus en plus... Finalement de l'argent qui ne nous appartenait pas... Nous espérions toujours nous « refaire » ; c'est un engrenage... L'état de nos finances devenait critique... et nous avons choisi pour sortir de cette impasse ce... cette solution à nos problèmes.

JANET, *désignant le journal.* — Vous appelez « ça » une solution !

GEORGES. — Je suis forcé de reconnaître que nous avons procédé avec un amateurisme fâcheux... Il faut croire qu'on ne s'improvise pas impunément cambrioleur de banque quand on est né « employé modèle »...

JANET. — Mais Georges ?...

GEORGES. — Votre mari, chère madame Preston, est un lâche. Quand le « flic » a donné l'alarme, il a perdu son sang-froid, il a tiré et il s'est enfui.

JANET. — Pourquoi ne l'avez-vous pas suivi ?

GEORGES. — C'est facile à dire. Le théâtre de nos exploits s'était mis à grouiller de monde ; il a profité de la confusion générale pour disparaître... Nous avions prévu un lieu de ralliement au cas où nous serions obligés de nous séparer... Je m'y suis rendu, et là, j'ai vainement attendu... J'ai finalement pensé qu'il avait dû se réfugier chez vous.

JANET. — Il vous avait dit que nous étions mariés ?

GEORGES. — Non. Sur ce chapitre, je dois vous assurer qu'il a toujours été d'une peu flatteuse discrétion... mais il lui est arrivé à plusieurs reprises d'encaisser par la banque des chèques signés de votre nom. J'ai fait ma petite enquête, et il m'a été facile de connaître les liens que vous unissaient...

JANET. — Il était au courant de votre « petite enquête » ?

GEORGES. — Bien sûr que non ! Il n'aurait certainement pas approuvé cette incursion dans sa vie privée.

(*Un temps.*)

JANET. — Monsieur Bates... si je vous disais que vous n'avez plus aucune chance de rencontrer mon mari de quelque façon que ce soit, ni ce soir, ni demain, ni jamais, cela vous déciderait-il à vous en aller..., à quitter l'Angleterre ?

GEORGES. — Vous plaisantez : sans passeport, sans relations, sans argent ?

JANET. — Et si je vous offrais, disons... mille livres ! Je les ai ici. (*Il lui jette un coup d'œil rapide.*)

GEORGES. — Comment pourrais-je quitter le pays ? Mes papiers sont devenus inutilisables.

JANET. — Ecoutez, j'ai son passeport, sa carte d'identité, tout. Vous avez à peu près la même taille, la même corpulence. Vous pourriez facilement passer pour lui. Je vous donnerai de l'argent pour recommencer à zéro. Vous êtes d'accord ?

GEORGES, *ironique.* — Je vous remercie. Vous êtes extrêmement serviable, mais votre mari a déjà préparé notre départ pour l'Amérique du Sud. Les billets sont pris !

JANET. — Pour un seul.

GEORGES, *à mi-voix.* — Le salaud !

JANET. — Vous êtes décidé à partir ?

GEORGES. — Et que va devenir ce cher Georges ? Vous l'abriteriez ?

JANET. — Jusqu'à ce que vous ayez quitté l'Angleterre.

GEORGES. — Puis-je me permettre de vous faire observer que vous courrez un risque immense ? Savez-vous ce que cela peut coûter, un recel de meurtrier ?

JANET. — Vingt ans.

GEORGES. — L'heureux homme ! Faut-il que vous l'aimiez ?

JANET. — C'est mon affaire. (*Silence.*) Alors ? C'est oui ?

GEORGES. — C'est non !

JANET. — Pourquoi ?

GEORGES. — Vous êtes trop généreuse, madame Preston, et je sais pourquoi.

JANET. — Que voulez-vous dire ?

GEORGES. — Le « flic », si je file, et qu'il meure, ce brave Preston n'aura rien de plus pressé que de jurer devant Dieu et les hommes que c'est moi qui ai tiré... Je ne serai plus là pour le contredire !

JANET. — Rien ne l'empêche de soutenir cette thèse que vous soyez là ou non !

GEORGES. — Vous me prenez pour un enfant de chœur ? Je suis peut-être un amateur navrant en matière de hold-up, mais je suis expert quand il s'agit de sauver ma peau !

JANET. — Mais vous n'avez aucune preuve de sa culpabilité !

GEORGES. — Croyez-vous ?... (*Il sort de sa poche un objet enveloppé dans un mouchoir blanc. Le regard de Janet se fixe intensément sur l'objet en question.*) Je possède un petit bibelot très compromettant... Voyez plutôt : son revolver... avec ses empreintes dessus ! Il m'a mis dans le bain... Qu'il m'en sorte, ou nous coulons tous les deux. C'est sa tête ou la mienne qui est en jeu... et je ne suis pas un meurtrier. (*Il empoche le revolver.*) Maintenant, chère madame Preston, ne perdons plus de temps. Il est bien venu ici aujourd'hui : ces pantoufles et ce chapeau ne sont pas venus de Londres par l'opération du Saint-Esprit ! Où est-il ?

(*Long silence, puis, finalement, Janet montre la porte qui donne sur le bureau.*)

JANET. — Il est là-dedans... (*Sa voix est très calme. Il se tourne vers la porte.*) La porte est fermée à clef.

GEORGES, *en se dirigeant vers la porte.* — Je sais, j'ai déjà essayé de l'ouvrir tout à l'heure...

JANET, *ambiguë.* — Je serais très surprise qu'il réponde.

GEORGES. — Je m'en charge. Vous allez voir ça ! (*Il crie.*) Preston ! (*Il saisit la poignée.*)

JANET. — Inutile de vous époumonner, il ne peut vous répondre..., il est mort !(*Georges la regarde avec stupéfaction.*) Je l'ai tué...

GEORGES. — Qu'est-ce que vous dites ?

JANET. — Ce n'est pas la peine de crier comme ça ! Je vous dis que je l'ai tué ce matin !

(*Elle pose une clef sur la table. Il la regarde d'abord longuement, puis il regarde la clef. Il se décide à la prendre et va ouvrir la porte. Il disparaît un moment pendant lequel Janet allume une cigarette. Il entre dans le living-room et s'approche d'elle, très pâle.*)

GEORGES. — Mais enfin, pourquoi ?... Au nom du ciel, pourquoi ?

JANET, *rapidement.* — Parce qu'il était... (*Elle se reprend et continue à voix basse.*) Quand j'ai épousé Georges Preston, il y a quinze ans, je l'aimais... Je l'aimais passionnément... J'avais été absorbée par mon travail pendant de nombreuses années. J'aimais pour la première fois, et c'est pourquoi j'éprouvais un sentiment si total, si absolu, pourquoi j'étais prête à tout donner de moi-même à l'homme que j'avais choisi... Hélas ! j'ai vite réalisé que mon mari n'était pas à la hauteur de mon amour : incapable de donner, il était toujours là pour prendre... Nous ne tardâmes pas à nous quereller... de plus en plus souvent... Après m'être acharnée pendant des années à sauver les restes de notre bonheur, j'ai compris enfin qu'il n'y avait plus d'espoir.... Tout cela s'est terminé d'une manière sordide... Un beau jour de printemps, il a disparu sans laisser d'adresse, ne me laissant que les vêtements que je portais et un sac à main vide !

GEORGES. — Toujours délicat !

JANET. — Oui. Il n'y avait qu'une seule chose au monde qu'il n'était pas capable de me prendre (*Elle prend un livre.*) : mon travail ! Ce fut mon salut, car, je ne sais pas comment, il absorba presque toute l'amertume, la déception, la tristesse que m'avait laissées ce terrible échec ! Les livres furent mes seuls amis, mes livres ; peu à peu, ils me rendirent l'indépendance, un nom, et plus que tout, la sérénité !

GEORGES, *ironiquement.* — Avez-vous puisé en eux aussi la force de trucider l'infortuné Georges Preston ?

JANET. — Pourquoi pas ? Il était déjà mort pour moi, et il a fallu qu'il revienne, il n'y a pas si longtemps, pour m'apprendre que lui aussi, il s'était fait un nom... dans les chroniques criminelles !

GEORGES. — Que voulait-il ?

JANET. — De l'argent. Le crime est une profession hasardeuse, vous vous en êtes aperçu à vos dépens, particulièrement quand il est pratiqué par un escroc à la petite semaine comme mon défunt mari ! Il exerça sur moi une sorte de chantage, je dus lui servir un revenu régulier...

GEORGES. — Rien ne vous y obligeait...

JANET. — Je ne suis pas un écrivain de premier plan, monsieur Bates, et je ne pouvais pas courir le risque d'un scandale qui pouvait me ruiner...

GEORGES. — Pourquoi n'avez-vous pas demandé le divorce ?

JANET. — Il faut des raisons pour divorcer..., des preuves, noir sur blanc ; il était bien trop malin pour ça !

GEORGES. — Il n'y avait pas d'autres femmes ?

JANET, *amèrement.* — Je ne pense pas que la chose l'ait beaucoup tourmenté ; de toutes façons, je ne l'ai jamais su.

GEORGES. — Abandon du domicile conjugal ?

JANET. — Vous plaisantez ? Je l'aurais payé pour rester loin de moi !

GEORGES. — Mais il est revenu...

JANET. — Encore, toujours, de plus en plus souvent, jusqu'à ce que... (*Elle le regarde brusquement, rassemblant ses idées, puis se lance.*) Hier, il m'a téléphoné de Londres ; il était, m'a-t-il déclaré, dans une situation désespérée. Il m'a promis de consentir enfin à divorcer si je voulais bien le tirer de cette impasse... Un témoignage dans les formes, respectable et net ! Le prix de ma liberté était trois jours d'asile, et mille livres... en espèces !

GEORGES. — Il a toujours traité rondement ses affaires !

JANET. — J'ai accepté avec empressement ce marché... Je l'ai accueilli, je lui ai donné la somme convenue, et alors...

GEORGES. — Une pirouette !

JANET. — Oui. Il m'a ri au nez, m'a dit qu'il ne serait jamais assez bête pour m'accorder le divorce..., que ce serait tuer la poule aux œufs d'or ! Il m'a défié d'appeler la police...

GEORGES. — Il fallait relever le défi !

JANET. — Non. Je n'aurais pas obtenu la liberté..., pas celle que je voulais.

GEORGES. — Ah ? Vous voulez dire qu'il y a... quelqu'un d'autre ?

(*Elle le regarde un moment, puis continue doucement.*)

JANET. — J'ai choisi un moyen... disons, plus expéditif, et qui offrait l'avantage d'éviter les interminables démarches d'une procédure compliquée : je lui ai préparée un petit cocktail de ma composition... C'est lui qui a eu la légèreté de me le demander, « pour lui porter chance », disait-il... Ça n'a pas traîné..., le poison a fait rapidement son effet, et il est mort un sourire aux lèvres..., comme dans les mélodrames !

GEORGES. — Comment pensiez-vous vous en tirer ?

JANET. — J'avoue n'avoir pas approfondi la question.

GEORGES. — Vous avez bien un plan pour faire disparaître le corps ?

JANET. — Brrr... vous avez de ces expressions ! (*Elle se tourne vers le bureau.*) Il y a dans le bureau une porte qui donne sur la route du Tarn..., un raccourci pour aller au vissage ; personne ne l'utilise, il suffit d'un faux pas malencontreux et vous basculez dans le Tarn !

GEORGES. — Le Tarn ?

JANET. — Une sorte de carrière naturelle, tout près, derrière la maison. Une falaise de vingt mètres avec, à l'arrivée, une bonne profondeur d'eau stagnante recouverte d'une vase verdâtre.

GEORGES. — Il faudrait lester le cadavre...

JANET. — Les pierres du bord du Tarn paraissent n'attendre que ça !

GEORGES. — Vous pouvez toujours être vue !

JANET. — C'est fort improbable ! Le site est absolument désert. De toute façon, je suis résolue à ne procéder à cette opération que la nuit. C'est pourquoi j'étais absente quand vous êtes arrivé. J'étais là, dehors, sur la lande, marchant de long en large et calculant mon affaire, en attendant qu'il fasse nuit. La nuit est tombée maintenant...

(*Un silence.*)

GEORGES. — Les gens du village savent que vous êtes mariée ?

JANET. — Oui. Mais ils n'ont jamais vu mon mari. Il n'était jamais venu ici... avant.

GEORGES. — Vous disiez pourtant qu'il vous rendait visite.

JANET. — A mon appartement de Londres !

GEORGES. — Ils savent pourtant qu'il existe..., enfin qu'il existait !

JANET. — J'ai répandu le bruit qu'il était planteur en Malaisie.

GEORGES. — C'est commode ! Et dans cette maison, n'y a-t-il personne qui habite avec vous ?

JANET. — Oui : ma secrétaire. Elle est absente jusqu'à lundi.

GEORGES. — Des domestiques ?

JANET. — Une femme de ménage qui vient dans la journée. Elle ne travaille naturellement pas pendant le week-end.

GEORGES. — C'est tout ?

JANET. — C'est tout ! Je travaille à un nouveau roman, et la seule personne étrangère qu'il m'a été donné de voir depuis des semaines est M. Henderson !

GEORGES. — Henderson ?

JANET. — Le vétérinaire du lieu. Il a soigné mon cheval Fury.

GEORGES. — A-t-il eu déjà l'occasion de rencontrer votre mari ?

JANET. — Non, jamais ! Je vous le répète, per-

sonne ! Absolument personne ! Pas même ma secrétaire !

GEORGES. — Parlons du poison. C'est un détail qui a son importance ! Comment vous l'êtes-vous procuré ? Avez-vous signé un registre chez un pharmacien quelconque ?

JANET. — Non. On me l'a livré à domicile... C'était une préparation de ce cher Henderson, un remède pour mon cheval.

GEORGES. — Ne pourrait-il pas contrôler ?

JANET. — Ça m'étonnerait ! C'est un brave homme rêveur et sans malice, qui m'adore ! Il a probablement complètement oublié ce détail ! Mais, pourquoi toutes ces questions ?

GEORGES. — A quelle heure Preston est-il arrivé ici ?

JANET. — Ce matin, au petit jour.

GEORGES. — A-t-on pu le voir ?

JANET. — Je ne le pense pas. Il y avait un brouillard épais sur la vallée.

GEORGES. — A la gare... le contrôleur ?

JANET. — Il était emmitoufflé jusqu'aux oreilles !

GEORGES. — Il a pris une voiture ?

JANET. — Non. Il est venu à pied.

(*Un long silence.*)

GEORGES, *très lentement.* — J'ai voyagé dans un train de marchandises, et je peux vous certifier que personne ne m'a vu... non plus !

(*Il la regarde longuement. Elle ne comprend pas tout de suite ce qu'il sous-entend, puis, brusquement.*)

JANET. — Non. C'est impossible... non !

GEORGES. — Pourquoi non ?

JANET. — Est-ce que vous vous rendez compte que Scotland Yard au grand complet est à vos trousses ?

GEORGES. — On recherche un certain Georges Bates... Vous connaissez, vous, Georges Bates ?

JANET. — N'insistez pas !

GEORGES. — J'insiste : vous avez tué votre mari... C'est une affaire entendue, mais vous ne risquez rien, si vous pouvez le produire aux yeux de tous plein de vie et d'entrain... Vous me sauvez la mise, d'accord ! Mais je vous le rends bien ! Racontez-moi tout ce que j'ai besoin de savoir pour jouer dignement mon rôle... Nous avons tout le week-end devant nous...

JANET. — Non... Je n'ai besoin de personne !

(*Une voiture poussive s'arrête au dehors.*)

GEORGES. — Vous entendez ?

(*Janet parcourt la pièce avec inquiétude.*)

JANET. — Il faut vous en aller, maintenant ; je voudrais pouvoir vous sortir de là, mais j'ai suffisamment à faire pour mon compte personnel. Vite ! La porte du bureau, sur la route du Tarn... (*Georges disparaît dans le bureau. On frappe à la porte.*) Qui est là ?

VOIX DE HENDERSON. — Ce n'est que moi, chère madame Preston...

(*Janet jette un dernier regard circulaire avant d'aller ouvrir.*)

JANET. — Une seconde, monsieur Henderson, j'arrive.

VOIX DE HENDERSON. — Prenez votre temps, ma bonne amie...

(*Janet saisit vivement des lunettes sur le secrétaire, et un magazine. Elle va ouvrir à M. Henderson. C'est un petit homme, grisonnant et original. Sa sagacité se dissimule sous un air « bon enfant » auquel il serait sage de ne pas se fier outre mesure. Il porte un complet de tweed fatigué et un chapeau de pêche assez cocasse.*)

JANET, *aimable.* — Entrez donc... Que me vaut cette visite un peu tardive ?

HENDERSON. — Bonsoir, ma chère, j'espère que je ne vous dérange pas trop ?

JANET. — Vous savez bien que vous ne me dérangez jamais...

HENDERSON. — Comme c'est aimable à vous !... J'avais peur de vous troubler en plein travail ! Jamais je ne me pardonnerai de retarder le développement d'un nouveau chef-d'œuvre !

JANET. — N'exagérons rien...

HENDERSON, *se chauffant les mains à la cheminée.* — Je pense à tous ces milliers de lecteurs impatients qui retiennent leur souffle en attendant la sortie du nouveau « Janet Preston » ! Comme c'est émouvant ! Je pense à tous ces sept shillings six pences prêts à passer de l'autre côté du comptoir...

JANET. — Huit shillings six pences à partir du prochain, je vous le signale en passant... Vous avez une façon particulière d'envisager les choses !

HENDERSON. — Je suis un vieux fou. (*Il rit.*) J'ai vu la lumière allumée, et je n'ai pu résister au plaisir d'entrer pour vous présenter mes devoirs... Ah ! qu'est-ce que je voulais vous dire par la même occasion ?... Oui, je sais maintenant... Je voudrais récupérer ce qu'il doit rester de ma petite mixture...

JANET. — Plaît-il ?

HENDERSON. — Oui, vous savez..., la potion que j'ai confectionnée pour Fury !

JANET. — Ah ! (*Avec désinvolture.*) J'ai bien peur d'avoir épuisé le flacon...

HENDERSON. — Qu'est-ce que vous dites ?...

JANET. — Donnez-vous la peine de vous asseoir...

HENDERSON. — Je vous remercie, mais... vous lui avez fait tout prendre ?

JANET, *doucement.* — Pourquoi ? Il ne fallait pas ?

HENDERSON. — Et le cheval tient encore debout ? (*Il rit.*) C'est un miracle !

JANET. — Il se porte comme un charme.

HENDERSON. — Je n'en crois mes oreilles... Vous... vous avez la bouteille vide ?

JANET. — Certainement.

(*Elle va ouvrir un placard et en sort une petite bouteille verte ; elle referme le placard à clef.*)

HENDERSON. — La dose était suffisante pour exterminer un régiment de cavalerie, hommes et bêtes ! Il me semblait vous l'avoir mentionné...

JANET. — Vous en êtes sûr ?

HENDERSON. — Non... Est-ce que j'aurais oublié... J'aurais dû, en tout cas... (*Il rit.*) Vous confesserais-je, ma bonne amie, que j'ai des absences de mémoire de plus en plus fréquentes ?... C'est bien naturel à mon âge ! (*Il glousse.*) Ne le répétez pas ! C'est un secret entre nous...

JANET, *elle lui tend la bouteille.* — Tenez...

HENDERSON. — Evidemment, il est vide... C'est extraordinaire !... (*Il flaire le flacon.*) Vous avez même pris la peine de le rincer, à ce que je vois ?

JANET. — Je suis une femme d'ordre.

HENDERSON. — Je vois... Je vois... Et vous dites que cette brave bête vit encore ? (*Pensif.*) Comme

c'est étrange... J'ai dû me tromper... Puisque vous affirmez que tout est au mieux...

JANET. — Dans le meilleur des mondes possible... rassurez-vous !

HENDERSON. — Puis-je vous demander une faveur ?

JANET. — Je vous écoute...

HENDERSON. — Ne parlez pas de cet incident au pharmacien du village... C'est lui qui me fournit toutes mes matières et, quoiqu'il soit assez bien disposé à mon égard, je craindrais que...

JANET. — Dormez en paix ! (*Souriant.*) Je serai muette comme une tombe !

HENDERSON, *il glousse.* — Encore un petit secret entre nous... Je ne suis pas très compromettant, à mon âge, mais c'est très agréable... Ça me donne l'illusion de l'être encore... (*Il remarque le chapeau de feutre et le prend.*) Tiens... votre mari est dans nos murs ?

JANET, *surprise.* — Mon mari ?

HENDERSON. — Oui. Figurez-vous que je suis tombé sur Mme Butting, hier à la poste ; elle m'a confié, avec un luxe incroyable de mystère, que vous attendiez l'arrivée imminente de votre mari... et je vois que...

JANET. — J'ai une femme de ménage bien bavarde, mais puisque vous savez...

HENDERSON. — J'espère avoir l'honneur d'être le premier à lui souhaiter la bienvenue, dans notre petite contrée ?

JANET, *bafouillant.* — Eh bien... c'est que...

HENDERSON. — Je suis votre plus proche voisin, ne l'oubliez pas, et à ce titre, j'ai droit à certains privilèges...

JANET. — Il a voyagé toute la nuit, il arrive à peine... et je craindrais..

HENDERSON. — J'en aurai pour une minute... Je vous en prie... Je vous promets d'être très, très discret...

JANET. — Croyez-vous que le moment soit bien choisi ?...

(*Georges entre par le bureau. Janet étouffe un cri : il porte un nouveau complet, celui du mort, sans aucun doute.*)

GEORGES. — Les amis de ma chère Janet sont mes amis ! Puisque ma femme semble avoir perdu sa langue, je prends la liberté de me présenter moi-même. Cher monsieur... Georges Preston.

HENDERSON. — Je suis très heureux...

JANET. — Georges... chéri... je te présente monsieur Henderson !

GEORGES — Si j'avais pu prévoir que nous serions en veine de mondanités, je me serais rasé, monsieur Henderson. Je vous prie de m'excuser...

HENDERSON. — Ne vous excusez pas : c'est bien naturel... après un voyage aussi mouvementé ! J'habite la ferme voisine et, de ce fait, je suis un peu de la famille...

GEORGES. — Comme c'est gentil !

JANET. — Monsieur Henderson est vétérinaire.

GEORGES. — Comme c'est passionnant !

HENDERSON. — Passionnant... oui, si l'on veut... Disons que c'est un moyen comme un autre de gagner honorablement sa vie... Il n'en est pas tant, à notre époque...

GEORGES, *même jeu.* — Comme c'est vrai !

JANET. — A propos, comment se porte mon chaton ?

HENDERSON. — Florissant de santé ! Là, excusez-nous, cher monsieur, nous voilà déjà revenus à notre dada...

GEORGES. — Peut-on savoir ?

HENDERSON. — Les animaux, madame Preston en est folle, et j'en suis gâteux... Elle a ramassé un pauvre petit chat à demi mort de froid et de faim, la semaine dernière sur la lande, et s'est exposée, à la pluie battante, pour me l'apporter avant qu'il ne crève...

JANET. — Nous le baptiserons « Janet », voulez-vous ?

HENDERSON. — Hélas ! ma bonne amie, je crains fort que, pour des raisons biologiques, la chose soit impossible... Je me suis permis de le surnommer « Gaspard ».

JANET, *riant.* — Ah ! bien !

HENDERSON. — Quelle journée ! Un baptême et le retour de l'enfant prodigue. Et on prétend qu'il ne se passe jamais rien à la campagne !

JANET. — Ceux qui prétendent cela n'y ont certainement jamais mis les pieds !

GEORGES. — Il faut fêter cette cascade d'événements heureux ! (*A Henderson.*) Gin ou whisky ?

HENDERSON, *ravi.* — Whisky. Une larme seulement, si vous le voulez bien.

GEORGES. — Chérie ?

JANET. — Merci.

HENDERSON. — Je ne bois d'alcool qu'en de rarissimes occasions. Pour mon anniversaire...

Georges. — Une fois l'an ? Comme c'est triste !

HENDERSON. — A Noël aussi... et au dîner annuel du Rotary du Yorkshire... Puisque je cite cet honorable club, je me demande, chère amie, si votre mari consentirait à venir un soir et prendre la parole à notre réunion ?

GEORGES. — Pour dire quoi ? Grands dieux !
(*Il se retourne les verres à la main.*)

HENDERSON. — Mais le récit de vos aventures à l'étranger nous passionnerait plus que je ne peux l'exprimer...

GEORGES. — Je suis navré de vous décevoir, mais je ne suis pas doué pour ce genre d'exercice... D'ailleurs, je ne sais pas encore exactement pour combien de temps je suis parmi vous...

HENDERSON. — Tant pis ! Il est tellement rare de rencontrer dans nos parages une personnalité aussi attachante que la vôtre...

GEORGES. — Le coin est solitaire...

HENDERSON. — En effet. Eh bien... je suis heureux d'être le premier à vous accueillir, monsieur... monsieur...

(*Il s'interrompt en fixant Georges qui lui tend son verre.*)

GEORGES. — Il y a quelque chose qui ne va pas ?

HENDERSON, *se ressaisissant.* — Non. Rien. Tout va très bien... Je m'excuse de vous avoir dévisagé avec cette insistance, tout à coup... il m'a semblé que votre visage ne m'était pas inconnu... Mais où pourrais-je vous avoir déjà rencontré ?... Je radote... pardonnez-moi... (*Il lève son verre.*) A votre santé à tous les deux ! (*Ils boivent. Henderson se tourne avec empressement vers Janet.*) Votre nouveau roman avance-t-il ?

JANET. — A pas de géant !

HENDERSON. — Tant mieux ! Tant mieux ! Je suis d'une impatience inimaginable, cher monsieur Preston ; je suis, pas à pas, l'œuvre de votre femme, avec un intérêt croissant... Je pense que c'est de très loin en avance sur le roman contemporain !

JANET. — Si du moins la critique partageait votre opinion flatteuse !

GEORGES. — Lisez-vous beaucoup. monsieur Henderson ?

HENDERSON. — Enormément, des romans en majeure partie... La plupart du temps, hélas ! je devine le dénouement à la fin du second chapitre. Il n'y a qu'un nouveau Janet Preston pour me tenir en échec... jusqu'au milieu du chapitre quatre !...

JANET. — Vous avez un avantage injuste sur mes autres lecteurs : vous connaissez mes tournures d'esprit.

HENDERSON. — Les obscurs replis de l'âme féminine. Je ne me serais pas permis d'aller aussi loin ! Je suis tout simplement un observateur passionné de la nature humaine, et un peu écrivain moi-même...

JANET. — Non !... Vous vous êtes mis à écrire ?

HENDERSON. — « Ecrire » est un bien grand mot... Je travaille à mes heures perdues à un *Mémoire sur la médecine animale* que je me propose de soumettre à l'Institut... A propos, ma bonne amie, pourrais-je vous emprunter votre dictionnaire à nouveau, pour un jour ou deux ?

JANET. — Oui, bien sûr...

(*Elle parcourt du regard les rayons.*)

HENDERSON. — Je suis possédé par le démon de la recherche... la recherche, la théorie... tout ce qui chatouille l'imagination ! Même les anagrammes et les mots croisés... d'où le dictionnaire !...

JANET. — Où ai-je bien pu le ranger ?

HENDERSON. — Il me semble que la dernière fois vous l'aviez déposé dans le bureau ? (*Il se lève à demi.*)

GEORGES. — Janet, ma chérie...

JANET. — Bien sûr, je suis étourdie !

(*Elle va dans le bureau.*)

HENDERSON, *examinant sans vergogne son interlocuteur.* — Quelle joie ce doit être pour vous, ce retour dans notre bonne vieille Angleterre !

GEORGES. — Oui... sans doute...

HENDERSON. — Comme je vous envie ! La Malaisie... Le nom a quelque chose de magique !

GEORGES. — Encore un verre ?

HENDERSON, *lui rendant son verre.* — Non, merci. Le climat est-il chaud par là ?

GEORGES. — Etouffant !

HENDERSON. — Vraiment ? (*Il rit sous cape.*) Et moi qui m'étais imaginé que la Malaisie était un pays tempéré !

GEORGES. — Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

HENDERSON. — Votre teint. Vous êtes blanc comme un comprimé d'aspirine !

GEORGES, *doucement.* — J'ai passé plusieurs semaines dans une clinique sur les hauteurs, juste avant de rentrer, et mon bronzage a disparu...

(*Janet entre avec le dictionnaire.*)

HENDERSON. — Que me dites-vous là ? C'est navrant... Vous êtes complètement rétabli maintenant, j'espère ?

GEORGES. — Tout à fait, rassurez-vous.

(*Henderson se retourne juste à temps pour voir Janet fermer à clef le bureau, derrière elle.*)

JANET. — Voilà. Le *Dictionnaire d'Oxford*... Ça ira ?

HENDERSON. — Chère amie, si c'est assez bon pour Oxford, c'est assez bon pour moi ! (*Il se lève.*) Il est temps que je vous fausse compagnie... je parle... Je suis confus... vous devez avoir mille choses à vous dire après une aussi longue séparation.. Au fait, cela fait combien de temps ?....

GEORGES. — Un an, à peu près...

HENDERSON. — Vraiment ? Et votre femme de ménage, la redoutable Mme Butting, qui raconte à qui veut l'entendre que vous êtes séparés depuis six ans ! (*Il rit.*) Quelle femme... c'est un personnage !

JANET. — Pourrais-je savoir encore ce que Mme Butting colporte sur ma vie privée ?

HENDERSON. — Rien d'important... Je suis désolé... Oh !... sauf...

JANET — Oui ?

HENDERSON. — Que vous avez horreur des oignons dans la cuisine... ce qui la consterne !

GEORGES, *allant chercher le manteau d'Henderson.* — Vous partez déjà, cher monsieur ?

HENDERSON. — Oui. Le devoir m'appelle. J'ai un chapitre de mon Mémoire à terminer...

JANET. — Sauvez-vous. C'est sacré !

HENDERSON. — Toutes proportions gardées, ce n'est qu'un modeste tribut que j'apporte à la médecine animale... Alors, motus, je suis sûr que je devrais fermer à clef la porte de mon cabinet de travail... même quand je suis chez moi !

JANET, *riant.* — Quelle sottise !

HENDERSON. — Oh ! pas tant que ça... J'ai remarqué que vous preniez cette précaution...

JANET, *jetant un rapide regard vers le bureau.* — Tiens, c'est vrai... la fenêtre est ouverte, et la porte s'ouvre quelquefois... Je la ferme toujours à clef pour éviter les courants d'air quand il y a des papiers sur le bureau.

HENDERSON. — Je vois... des papiers, oui... je vois !

GEORGES. — Puis-je vous accompagner jusqu'à la grille ?

HENDERSON. — Laissez, je connais le chemin.

(*Il est près de la porte du bureau, il tripote machinalement la clef, il va ouvrir.*)

JANET, *brusquement.* — Monsieur Henderson !

(*Un silence. Henderson se retourne très lentement.*)

HENDERSON. — Oui ?

(*Elle est à bout de forces, elle balbutie.*)

JANET. — Votre sacoche... vous oubliez votre sacoche...

HENDERSON *s'éloigne de la porte du bureau et récupère sa sacoche sur un fauteuil au premier plan* — Oh ! merci, chère amie... encore ma mémoire ! Merci.

(*Georges se place entre Henderson et la porte du bureau et lui indiquant la porte du vestibule.*)

GEORGES. — Bonsoir, monsieur.

HENDERSON, *en se retournant.* — Je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance, et je vous prie encore d'excuser mon indiscrétion...

GEORGES. — Je vous en prie...

JANET. — Bonsoir, monsieur Henderson !

HENDERSON. — Au revoir !

(*Il fait « au revoir » de la main et disparaît. Georges l'observe du seuil où il se tient. Quelques instants après, on entend la voiture d'Henderson qui démarre et s'éloigne. Georges s'assure que la serrure de sûreté est bien fermée, puis il se dirige vers Janet.*)

JANET. — Le diable vous emporte ! Vous avez mis ses vêtements... J'en suis malade !

GEORGES. — Remettez-vous !

JANET. — Il va falloir trouver une solution...

GEORGES. — Celle-ci ne vous convient-elle pas ? Je suis votre mari.

JANET. — C'est merveilleux... Je me sens davantage en sécurité dans ma nouvelle peau !

JANET. — Dois-je vous faire confiance ?

GEORGES. — Vous n'avez pas le choix... Nous avons la bénédiction de ce brave Henderson, c'est déjà très réconfortant !

JANET, *elle le scrute.* — C'est bon ! Vous restez pour le week-end et vous partez ensuite...

(*Il fait mine d'ignorer son intervention et regarde au dehors par une fente du rideau.*)

GEORGES. — Il fait noir comme dans un four ! (*Il prend le chapeau et l'examine.*) Il est regrettable que ce chapeau ne m'aille pas... vous en serez réduite à m'en offrir un autre... (*Il se dirige vers le bureau et ouvre la porte. Il place la clef à l'intérieur du bureau.*) Allons !

(*Il s'efface pour la laisser passer. Elle s'avance et s'arrête brusquement, prise de nausée. Elle se domine et pénètre dans la pièce. Georges jette un coup d'œil circulaire dans le living-room et la suit. La porte se referme sur eux. Bruit de serrure. Un temps. La demi-heure sonne à la pendule. Un rire et des voix se font entendre venant du chemin qui conduit à la maison. La porte d'entrée s'ouvre et Chris, la secrétaire de Janet, fait son entrée. Elle est jeune, attirante, simple. Elle porte un sac de week-end.*)

CHRIS, *joyeusement.* — Terminus ! Donnez-vous la peine d'entrer, cher monsieur...

(*Son fiancé, Larry, entre à son tour : il porte deux valises. Il a la vigoureuse stature et la rudesse sympathique d'un sportif. Il est âgé d'une trentaine d'années. Ils semblent fort épris l'un de l'autre.*)

LARRY. — Quelle émotion de fouler enfin le sol du Yorskhire, belle inconnue !

CHRIS. — Ne fais pas l'idiot, chéri... cela fait au moins une heure que nous y sommes, dans le Yorkshire !

LARRY. — Les compartiments de chemin de fer sont internationaux ! Je vous adore et j'ai une de ces faims !

CHRIS. — Toujours romantique !

LARRY. — Où se cache notre hôtesse bien-aimée ?

CHRIS. — Notre hôtesse, tu parles ! Ma patronne... N'oublie pas que je suis ici pour travailler !

LARRY. — Et moi pour rigoler...

CHRIS. — Tu es ici, parce que j'y suis, mon chéri.

LARRY. — Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Tu sais bien que Janet m'a invité... moi, spécialement ! (*Il l'embrasse tendrement.*) Que ça vous plaise ou non !

(*Elle sourit et va à l'escalier.*)

CHRIS. — Janet ! Janet ! Où êtes-vous ? C'est moi, Chris ! (*Chris se précipite vers le bureau pour voir si Janet n'y est pas.*) Janet !

LARRY. — Elle a dû partir en vacances, elle aussi... Nous voilà frais !

(*Chris s'aperçoit que la porte du bureau est fermée à clef.*)

CHRIS. — C'est drôle. (*Elle frappe.*) Janet, vous êtes là ?

LARRY, *emphatique.* — Enfin seuls !

CHRIS. — Encore une réflexion intelligente comme celle-ci et je...

LARRY, *la prenant dans ses bras.* — Oui ?

CHRIS. — J'ai l'impression que je vais faire une bêtise...

LARRY. — Non ?...

CHRIS. — En épousant le garçon le plus insupportable du Royaume-Uni !

LARRY. — Le garçon en question t'adore et tombe d'inanition... Nous aurions dû dîner au « Lion d'Or » car au train où vont les choses je ne vois pas le moindre sandwich poindre à l'horizon !

(*Chris se dégage à regret.*)

CHRIS. — Ne pleure pas ! Je vais explorer la cuisine... Je trouverai bien quelque chose à manger...

LARRY. — Dépêche-toi !

(*Chris va dans la cuisine en disant :*)

CHRIS. — Sois bien sage ! Et puisque tu es ici pour quinze jours, autant commencer par enlever ton manteau !

LARRY, *assez fort pour qu'elle puisse l'entendre.* — Pas mal ce living-room... Je croyais qu'elle devait le faire repeindre ?...

CHRIS. — Nous n'avons pas encore eu le temps de nous en occuper...

LARRY *feuillette le dernier livre de Janet.* — Elle peut se le permettre... Un best-seller tous les six mois !

CHRIS, *elle réapparaît.* — N'exagérons rien... le best-seller reste encore à écrire !

LARRY. — Entre nous, je n'ai pas pu avaler son dernier truc... Cette languissante histoire d'amour déçu m'a barbé au-delà de toute expression !

CHRIS. — L'Angleterre, comme chacun sait, est peuplée de vieilles filles rêvassantes qui adorent ce genre de littérature... Avec Janet Preston, elles sont comblées !

LARRY. — Pour moi, tu sais, à part James Hadley Chase... et Raymond Marchal...

CHRIS, *elle lui prend le livre des mains et le pose sur le secrétaire.* — Nous connaissons tes goûts dépravés... Mais avec Janet, tu peux toujours courir ! Des serments amoureux dans des parcs solitaires, des scènes de rupture déchirantes, tant que tu voudras, mais un de ces cadavres dont sont littéralement truffés les romans que tu aimes, jamais !

LARRY. — C'est déprimant !

CHRIS. — C'est ainsi... Si nous parlions d'autre chose ; j'en suis saturée, moi, des chefs-d'œuvre de Janet Preston !

LARRY, *il lui prend la main.* — Ça ne va pas être folichon, avec toi qui dois travailler toute la sainte journée !

CHRIS. — Janet s'occupera de toi !

LARRY. — Elle est charmante avec moi... c'est vrai!

CHRIS. — Rien d'étonnant, elle a une véritable passion pour les bêtes... (*Elle rit et se sauve dans la cuisine.*) Je reviens tout de suite !

(*En sifflotant, Larry se met à entasser les bagages, le dos tourné à la porte du bureau. Brusquement, Janet entre. Elle retient un cri et reconnaît avec soulagement son visiteur.*)

JANET. — Larry !

(*Il se retourne.*)

Larry, quelle joie ! Mais je pensais...

LARRY. — Je sais, deux jours d'avance sur l'horaire prévu... Je suis terriblement confus, Chris a tellement insisté...

JANET. — Elle a eu raison ! Où... où est-elle ?

LARRY. — Dans la cuisine. (*Il crie.*) Chris ! (*A Janet.*) Je vais la chercher.

JANET, *elle lui saisit vivement les mains.* — Non, restez !... Oh ! Larry !... C'est bon de vous revoir... Laissez-moi vous regarder...

LARRY. — Nous sommes un peu sans gêne d'arriver à l'improviste... Mon lycée a fermé ses portes hier soir et il faisait un temps épouvantable à Londres... Nous avons pensé...

JANET. — Ne vous excusez pas, Larry. Je suis enchantée...

(*Chris entre.*)

CHRIS. — Qu'est-ce que tu racontes, mon chéri ? (*Elle voit Janet.*) Oh ! Janet... vous voilà !

JANET. — Chris, ma chérie...

CHRIS. — Comment allez-vous ?

JANET. — Surprise... je suis surprise et... ravie. Tout à fait ravie !

CHRIS. — Nous n'avons pas eu le temps de vous téléphoner ce matin pour vous prévenir de notre arrivée... Larry était en retard, comme d'habitude !

LARRY. — Nous avons essayé de vous joindre, tout à l'heure, de la gare, mais...

JANET. — J'étais sortie...

CHRIS. — Nous avons pris un taxi, et nous sommes venus, directement.

LARRY. — J'espère que cela ne vous dérange pas trop ?

JANET. — Aucunement. Vos chambres sont prêtes...

CHRIS. — C'est merveilleux de se sentir de nouveau chez soi !

JANET. — Après ce long dernier trimestre au lycée, je suis persuadée que Larry saura apprécier notre hospitalité... à la mode du Yorkshire !

LARRY. — Tu parles !... Oh ! pardon !

CHRIS. — Larry !

JANET. — Il est dans une forme éblouissante, notre jeune professeur !

CHRIS. — Ne vous y laissez pas prendre... Il est passablement fatigué...

LARRY. — Moi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

CHRIS. — Il s'épuise à enseigner les sciences naturelles aux nouvelles générations.

LARRY. — Je passe le plus clair de mon temps sur le stade... je l'avoue !

JANET. — Vous allez pouvoir souffler un peu !

LARRY. — C'est l'occasion rêvée... Quelques heures de footing le matin, un peu de natation, de golf, quelques parties de pêche l'après-midi et l'ascension du pic quand vous voudrez !

CHRIS. — Ouf ! Tu me donnes chaud !

LARRY. — Je pourrais même apprendre à monter correctement à cheval...

JANET. — Je suis à votre disposition...

LARRY. — Vous êtes un ange !

JANET. — Il ne nous reste plus qu'à souhaiter que Fury soit dans les mêmes dispositions...

LARRY. — Espérons-le ! (*Il jette un coup d'œil au portrait de Fury au-dessus de la cheminée.*) Fury est une bête magnifique, mais je crains qu'il ait un peu trop de tempérament pour moi !

JANET. — Ne soyez pas défaitiste ! Comme sa maîtresse, il est sensible, mais on peut faire sa conquête...

CHRIS. — Je demande à voir... Fury n'aime que Janet, c'est bien connu.

JANET. — Je ne suis pas jalouse... On verra bien !

LARRY. — Vous êtes extraordinaire toutes les deux!

JANET. — Comment ça ?

LARRY. — Ne dit-on pas que les femmes se tiennent les coudes... tant qu'elles n'ont pas à se coudoyer vraiment ?

JANET. — Conduisez-le à sa chambre, Chris, avant qu'il ne se mette à prêcher !

LARRY, *ramassant les bagages.* — Aussitôt dit, aussitôt fait !

CHRIS. — Je devrais continuer à préparer le dîner...

JANET. — Non, laissez, je m'en charge... Vous avez faim, Larry ?

LARRY. — C'est-à-dire...

CHRIS. — Il a toujours faim ! (*Elle l'entraîne.*) Allez, monte !

(*Ils commencent à monter l'escalier.*)

JANET. — Ne soyez pas trop long. Je vais vous présenter mon mari !

CHRIS, *elle se retourne, surprise.* — Votre mari ?

JANET. — Oui. Il est de retour...

CHRIS. — Mais je m'étais imaginé que lui et vous...

JANET. — Vous avez trop d'imagination, ma chérie !

CHIS, *confuse.* — Eh bien... Je suis très heureuse que... Je veux dire... (*Elle sourit.*) C'est magnifique !

JANET. — Sauvez-vous, Chris !

LARRY, *off.* — Où es-tu, Chris ? Je ne trouve pas la lumière !...

CHRIS. — J'arrive ! (*A Janet.*) Excusez-moi... Il est impossible !

(*Elle monte rapidement l'escalier. La lumière s'allume en haut. Janet ramasse précipitamment le journal du jour et le dissimule sous un coussin. La porte du bureau s'ouvre et Georges entre. Il tient le revolver. Il a de la boue sur ses chaussures.*)

GEORGES. — Qui était-ce ?

JANET. — Chris...

GEORGES. — Chris ?

JANET. — Ma secrétaire... et son fiancé... Débarras-

sez-vous de cet accessoire, mon cher. Vous êtes ridicule !

GEORGES. — Vous aviez dit lundi ?

JANET. — Ils ont deux jours d'avance...

GEORGES. — Quelle importance !

JANET. — C'est... c'est fait ?

GEORGES. — C'est fait ! J'ai dû précipiter le mouvement, mais tout s'est bien passé...

JANET. — Le corps ?

GEORGES. — Dans le Tarn !

JANET. — Le chapeau ?

GEORGES. — Idem !

JANET. — Nous aurions dû le brûler. Quittez ces chaussures, elles sont dégoûtantes...

(*Il s'assied et se met à défaire nerveusement les lacets. Elle allonge le bras pour prendre les pantoufles de son défunt mari.*)

CHRIS, *off*. — Je descends, Larry... Tu viens ?

LARRY, *off*. — J'arrive...

CHRIS. — Dépêche-toi ! Je croyais que tu mourais de faim.

(*Georges regarde la porte du bureau, livide.*)

GEORGES. — Donne-moi un verre, Janet... pour l'amour de Dieu !

JANET. — Plus tard ! Ne perdons pas la tête, et laissons-les faire les frais de la conversation...

(*Elle lui tend les pantoufles. Il les met. Puis il lui saisit vivement la main.*)

GEORGES. — Quelle veuve charmante vous êtes !... Décidément, votre défunt mari était un homme de goût !

(*Elle retire vivement sa main. Leurs regards se croisent durement.*)

JANET, *ironique et glacée*. — C'est une oraison funèbre ? (*Elle va vers l'escalier et crie.*) Chris ! Larry ! Je veux vous présenter mon mari ! (*Elle se tourne vers lui avec un sourire mondain.*) Ne faites pas cette tête d'enterrement, s'il vous plaît ! Tout est fini maintenant...

RIDEAU

Deuxième Tableau

Même décor.

Une semaine plus tard, dans la matinée.

C'est une matinée chaude et claire. Chris est assise au bureau, occupée à taper un manuscrit. La radio émet une musique douce. Près d'elle, une tasse de café. Un plateau à café repose sur une table.

Georges descend les escaliers. Il est rasé, ses traits sont plus détendus.

GEORGES. — Hello ! Comment allez-vous, Chris ?

CHRIS. — Bonjour, monsieur Preston !

GEORGES. — Quelle heure est-il ?

CHRIS. — Onze heures environ.

GEORGES, *il allume une cigarette*. — Où est ma femme ?

CHRIS. — Sortie, sur la lande...

GEORGES. — A cheval ?

CHRIS. — Bien sûr... elle monte Fury.

GEORGES. — Elle semble folle de ce cheval !

CHRIS. — C'est une bête magnifique, vous ne trouvez pas ?

GEORGES. — Sans doute. Elle aurait dû épouser un cheval.

CHRIS, *elle sourit*. — Elle profite d'un repos bien gagné : elle a énormément travaillé, ces derniers temps.

GEORGES. — Elle se rattrape ! Depuis que votre jeune professeur et vous avez débarqué, elle n'écrit pas beaucoup !

CHRIS. — Ce roman est terminé ; maintenant, le reste me regarde.

GEORGES. — Vous le réécrivez ?

CHRIS. — Non, bien sûr ! Je revois le manuscrit ; les éditeurs le réclament à cor et à cri !

GEORGES. — Après tout, vous avez raison, toute peine mérite salaire ; elle l'a bien gagné, son galop sur la lande ! Cigarette ?

CHRIS. — Non, merci. Voulez-vous m'excuser si je continue ? Je termine un chapitre...

GEORGES. — Je vous en prie. Amusez-vous bien !

(*Elle se remet au travail.*)

(*Il va vers elle.*) Vous n'arrêtez pas !

CHRIS. — Je suis pressée d'en finir.

GEORGES. — Pourquoi ?

CHRIS. — Je n'ai pas eu le temps de beaucoup voir Larry depuis que nous sommes arrivés.

GEORGES. — Je vois. (*Il regarde par la fenêtre et bâille.*) Visitez le Yorkshire ensoleillé !

CHRIS. — La campagne n'a pas l'air de vous exalter beaucoup !

GEORGES. — Non, c'est plat, c'est morne, c'est vide. Je préfère la ville !

CHRIS, *elle le regarde avec surprise*. — Mais... je croyais que vous aviez l'habitude de la vie au grand air ?

(*Un temps. Il se dirige vers la radio.*)

GEORGES. — Arrêtons ça, voulez-vous ? (*Il tourne le bouton. Chris paraît s'absorber dans son travail.*) Elle est sortie seule ?

CHRIS. — Non. Larry l'accompagne.

GEORGES. — Comme toujours !

CHRIS. — Il adore l'exercice.

GEORGES. — Je ne vous le fais pas dire.

CHRIS. — Il prétend qu'apprendre à monter à cheval, c'est comme tomber amoureux : on est secoué sans arrêt et on ne sait jamais tout à fait quand on touchera terre.

GEORGES. — L'image est assez... disons, inattendue !

(*Chris pose son crayon.*)

CHRIS. — Voilà, j'ai fini ! (*Elle se met à entasser les feuillets.*) Madame Preston dit qu'il fait des progrès surprenants et qu'il est en passe de devenir un cavalier accompli...

GEORGES. — C'est charmant ! Dites-moi, Chris, vous n'êtes pas un peu jalouse ?

CHRIS, *elle rit.* — Pourquoi le serais-je ? Larry est son invité.

GEORGES. — Il est votre fiancé !

CHRIS. — Je ne vois pas le rapport ?...

GEORGES, *avec un vif intérêt.* — C'est elle qui l'a invité ?... Je veux dire... c'est une idée à elle ?

CHRIS. — Oui, elle a beaucoup insisté pour qu'il vienne...

GEORGES. — Je vois. (*Il semble réfléchir.*)

CHRIS. — D'ailleurs, il la distrait...

GEORGES. — Vous avez des mots délicieux !

CHRIS. — Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire...

GEORGES. — Bien sûr. Je vous taquine.

CHRIS. — Voudriez-vous un peu de café ?

GEORGES. — Oui, s'il vous plaît !... Elle n'a pas un tempérament très joyeux, n'est-ce pas ?

(*Chris lui verse une tasse de café.*)

CHRIS. — Vous devez la connaître mieux que moi, monsieur Preston ?

GEORGES. — Je me le demande.

CHRIS. — Savez-vous ce qu'elle se plaît à répéter ?

GEORGES. — Non.

CHRIS. — « Le bonheur n'existe pas. Quand on croit être heureux, c'est seulement qu'on est un peu moins malheureux que d'habitude. »

GEORGES. — C'est tout un programme !... Quand l'a-t-elle rencontré pour la première fois ?

CHRIS. — Larry ?

GEORGES. — Oui. Il y a combien de temps ?

CHRIS. — Oh !... Je ne m'en souviens plus exactement... Si... attendez... il y a environ six mois.

GEORGES. — Où ?

CHRIS. — Chez Janet, à Londres. Larry est passé me prendre un soir, pour aller au cinéma... Janet est entrée ; il a dû lui plaire tout de suite car, sous l'impulsion du moment, elle nous a demandé de l'accompagner au théâtre... Nous avons échoué, à trois heures du matin, dans une boîte de nuit, nous avons dansé... C'était très amusant !

GEORGES. — Je m'en doute... Et par la suite, vous est-il arrivé de sortir ensemble tous les trois ?

CHRIS. — Très souvent... dès que Larry pouvait se rendre libre... Janet lui offrait gentiment l'hospitalité... Elle est adorable avec nous. Quand j'épouserai Larry, si je l'épouse...

GEORGES. — Comment ça, « si je l'épouse » ?

CHRIS. — Nous n'avons pas décidé de le faire... d'une manière définitive !

GEORGES. — Pourquoi pas ?

CHRIS. — Je dois vous ennuyer avec toutes mes histoires...

GEORGES. — Pas du tout... Continuez !

CHRIS, *avec sincérité.* — Eh bien... Je suis d'une espèce un peu tranquille... un peu trop, je le crains, au gré de Larry... Je suis assez conventionnelle pour ne désirer que le calme d'un foyer, des enfants...

GEORGES. — Vous cultivez le paradoxe... Le calme d'un foyer est incompatible avec des enfants !

CHRIS. — Vous vous moquez de moi...

GEORGES. — Non... Excusez-moi. Continuez...

CHRIS — Larry aime le mouvement, la turbulence même et j'ai peur...

GEORGES. — Est-ce qu'il vous aime ?

CHRIS. — Je le crois.

GEORGES. — Et vous ?

CHRIS. — Plus que tout au monde !

GEORGES. — Alors ça s'arrangera... à une condition !

CHRIS. — Laquelle ?

GEORGES. — N'attendez pas trop !

CHRIS. — Que voulez-vous dire ?

(*On frappe à la porte.*)

HENDERSON, *entrouvrant la porte.* — Puis-je entrer ?

CHRIS. — Bien sûr. Comment allez-vous, monsieur Henderson ?

HENDERSON. — Le mieux du monde... Ma chère, je vous souhaite le bonjour. (*Georges va s'éclipser dans l'escalier.*) Mais c'est monsieur Preston ! Bonjour monsieur Preston ; c'est l'inévitable Henderson !

GEORGES. — Bonjour.

HENDERSON. — Le plaisir de rencontrer madame Preston me sera-t-il refusé aujourd'hui ? Je ne fais qu'entrer et sortir... Le temps de lui rendre son dictionnaire...

GEORGES. — Elle est sortie. Je suis désolé !

HENDERSON, *il lui donne le dictionnaire.* — Le voici.

GEORGES. — Je m'en charge.

(*Il se dirige vers le bureau. Chris ramasse une pile de lettres.*)

CHRIS. — Vous m'excuserez... Il faut que j'aille poster ces lettres...

GEORGES. — Monsieur Henderson se fera une joie de vous y conduire en voiture ?...

HENDERSON. — C'est navrant... vraiment navrant, monsieur Preston, mais je suis venu à pied.

(*Georges sourit et sort avec le dictionnaire.*)

HENDERSON. — Et je rentre à peine du village.

CHRIS. — Vous faites votre tournée ?

HENDERSON. — Non. Pour une fois, non... J'ai dû mener ma voiture au garage...

CHRIS. — Encore des ennuis mécaniques ?

(*Il l'aide à passer son imperméable.*)

HENDERSON. — Hélas ! oui... Je crains que le tube de direction soit complètement faussé. C'est très curieux... Quand je veux tourner à droite, tout va bien... mais à gauche, impossible ! C'est assez gênant pour conduire...

CHRIS. — Certainement...

HENDERSON. — J'ai dû prendre le raccourci pour aller au village et, au tournant, juste derrière la maison, crac ! mon automédon, malgré mes objurgations véhémentes et répétées, s'est refusé d'obéir... J'ai failli échouer lamentablement dans le Tarn !

CHRIS. — Grâce à Dieu, vous êtes sain et sauf ! Quelle triste fin... dans le Tarn !

HENDERSON. — Et qui plus est, une fin humide... avec mes rhumatismes ! Je dois la vie à la vigueur de mes freins... C'est assez surprenant, d'habitude ce sont eux qui sont léthargiques...

CHRIS. — Vous allez vous tuer, un de ces quatre matins...

HENDERSON. — Oui, je devrais changer de véhicule... mais que voulez-vous, je suis un vieux sentimental et je suis attaché plus que je ne saurais dire à cet engin d'un autre âge !

(*Georges revient dans le living-room.*)

CHRIS. — Je me sauve... Je n'ai que le temps, si je ne veux pas rater ce bon autocar, solide et sans imprévu... Au revoir ! (*Elle sort.*)

HENDERSON. — Au revoir, ma chère ! (*A Georges.*) Le mal du siècle ! Les jeunes gens d'aujourd'hui n'ont plus le goût du risque et l'esprit d'aventure !

GEORGES. — Je dirai à Janet que vous êtes passé, monsieur Henderson. Si vous voulez bien me pardonner, j'ai à faire...

HENDERSON. — Comme c'est regrettable, cher monsieur Preston, nous nous voyons si peu !...

GEORGES. — J'ai quelques travaux urgents à expédier...

HENDERSON. — Ah ? J'avais cru comprendre que vous étiez en vacances...

GEORGES. — Vous aviez mal compris...

HENDERSON. — Oh ! vous avez bien le temps de bavarder cinq minutes avec un vieux bonhomme... Allons, asseyez-vous un moment !

(*Georges s'exécute, de guerre lasse.*)

GEORGES. — Soit !

HENDERSON. — Merci. (*Il extirpe de sa poche un paquet de cigarettes.*) Une cigarette ? Ce n'est pas une marque ordinaire... Je la réserve à mes clients.

GEORGES, *prenant une cigarette.* — Vous ne fumez pas ?

HENDERSON. — La pipe... en de rares occasions. (*Il lui tend une allumette allumée. Georges allume sa cigarette. Henderson l'observe tandis qu'il rejette la fumée.*) Vous fumez beaucoup ?

GEORGES. — Relativement, oui. C'est une compagnie...

HENDERSON. — En effet ! Quelle plaie que la solitude, monsieur Preston ; vous êtes bien placé pour le savoir !

GEORGES. — Je ne vous suis pas très bien.

HENDERSON, *avec affabilité.* — Je songeais, cher monsieur, à votre vie passée, ce long séjour à l'étranger, seul, loin des vôtres...

GEORGES. — N'exagérons rien !

HENDERSON. — Tout cela a porté ses fruits, remarquez bien ; j'ai pris la liberté de vous étudier, ces jours derniers...

GEORGES. — M'étudier ?

HENDERSON. — Oui... Je m'intéresse beaucoup à la psychologie... C'est passionnant !

GEORGES. — Peut-être, mais je n'aime pas beaucoup servir de cobaye ! Vous avez dû voir un trop grand nombre de films américains, cher monsieur...

HENDERSON. — Oh ! mon Dieu, vous aurais-je offensé ?

GEORGES, *riant jaune.* — Rassurez-vous... et quel est le résultat de vos observations ?

HENDERSON. — Eh bien, vous êtes un solitaire... vos longues promenades sur la lande, votre préférence marquée pour votre propre compagnie, à l'exclusion de toute autre... y compris celle de votre charmante femme... j'en suis arrivé à la conclusion que vous fuyez quelque chose. Quoi ? Je me le demande encore...

GEORGES. — Je ne suis pas très sociable, mais qu'est-ce que ça prouve ? Vous psychanalysez tous vos voisins de cette manière... c'est agréable !

HENDERSON. — Non. Mais votre cas particulier me passionne, vous êtes un « évasionniste type ».

GEORGES. — Voyez-vous ça !...

HENDERSON. — J'en suis persuadé... Oui, absolument ! Mentalement, je précise... vous êtes dépaysé en Angleterre, la campagne vous consterne... Alors vous vous réfugiez dans une vie intérieure intense... dans vos pensées, vos rêveries, peut-être même dans votre passé.

GEORGES. — Quelle captivante analyse !

HENDERSON. — Malheureusement très embryonnaire... Mes observations ont été très limitées... euh... jusqu'à présent du moins !

GEORGES, *cinglant.* — Vous voulez que je vous confie mon journal intime ?

HENDERSON. — Je serais fort surpris que vous en teniez un ! Mais votre passeport serait certainement plus instructif... (*Dans un sourire aimable.*) Savez-vous que je n'ai jamais eu de passeport ?

GEORGES. — Il vous faudra aller à l'étranger un de ces jours !

HENDERSON. — Oui... oui... c'est en effet le seul moyen...

GEORGES. — Les voyages forment la jeunesse !

HENDERSON. — Oui... un cadre différent, des coutumes nouvelles, d'autres visages... (*Brusquement.*) Bon Dieu ! ça y est ! Je viens brusquement de comprendre pourquoi votre visage me semble si familier. (*Il tire un journal de sa poche.*) Là ! vous reconnaissez-vous ?... Georges Bates... le voleur de banques !

GEORGES, *il regarde fixement le journal, se contient et en grimaçant un sourire.* — Nous sommes en plein feuilleton !... C'est vrai. Il y a une légère ressemblance...

HENDERSON. — Vous n'avez pas eu l'occasion de voir souvent votre photo dans les journaux ?

GEORGES. — Non, je l'avoue.

HENDERSON. — Voilà ce que c'est, de gaspiller vos talents dans le désert !

GEORGES. — Quoi ?

HENDERSON. — La Malaisie, je crois...

GEORGES. — Oui, la Malaisie, bien sûr...

HENDERSON. — En fait, la ressemblance est superficielle. Votre visage est plus maigre, plus éprouvé...

GEORGES. — Je suis ravi de vous l'entendre dire...

HENDERSON. — Oui, cela me rend ma tranquillité d'esprit.

GEORGES. — A moi aussi.

HENDERSON. — Il est rassurant d'apprendre que l'agent de police est sur le chemin de la guérison.

GEORGES, *précipitamment.* — Vous dites ?

(*Il parcourt le journal.*)

HENDERSON. — Oui. Vous avez suivi l'affaire ?

GEORGES. — Si l'on veut.

HENDERSON. — Eh bien, l'agent qui a donné

l'alarme a essuyé un coup de feu et, à l'époque, sa mort paraissait plus que probable... auquel cas, naturellement, cela aurait signifié la corde pour son assassin... Heureusement pour tout le monde, il est maintenant hors de danger !

(*Georges est visiblement soulagé. Il veut lui rendre son journal.*)

GEORGES. — Oui. Les choses se présentent différemment...

HENDERSON. — Je vous en prie, gardez-le ! Prenez votre temps pour le lire !

(*Voix au dehors de Janet et Larry.*) Ah ! (*Il cligne de l'œil.*) Les errants !

(*Janet et Larry entrent, tous les deux en costume de cheval. La coiffure de Janet est dénouée, elle paraît plus jeune et plus jolie. Elle porte une cravache.*)

JANET. — Bonjour. tous !

HENDERSON. — Chère amie, vous êtes radieuse !

JANET. — Il fait un temps divin ! Tout est vert, propre, brillant ce matin sur la lande ! Le parfum de la bruyère vous monte à la tête comme un vin vieux !

GEORGES, *imitant Henderson.* — Chère amie, vous êtes lyrique !

JANET. — N'est-ce pas ?

LARRY. — Vous auriez dû nous accompagner, monsieur Preston.

GEORGES. — Sur la lande... Y aurait-il de la place pour trois ?

HENDERSON. — Je vous ai rapporté votre *Dictionnaire d'Oxford...*

JANET. — Vous avez terminé tous vos mots croisés ?

HENDERSON. — Naturellement.

LARRY, *passant une cigarette allumée à Janet.* — Vous dites cela avec la modestie d'un expert !

HENDERSON. — Au contraire, je bûche péniblement. Je suis un « cruxiverbomaniaque » épuisé. Mais j'aime ça...

LARRY. — Oui ?

HENDERSON. — Je dois être un peu masochiste... (*Il rit.*)

GEORGES. — Vous allez jusqu'à vous disséquer vous-même, à ce que je vois, monsieur Henderson ?

HENDERSON. — C'est mon passe-temps favori... Bon, maintenant, il faut réellement que je m'en aille...

LARRY. — Oh ! Janet... M. Henderson ne pourrait-il pas jeter un coup d'œil sur ma jument avant de partir ?

JANET. — Oh ! oui... Voulez-vous ?

LARRY. — Il me semble qu'elle boite légèrement.

HENDERSON. — Elle est à l'écurie ?

LARRY, *allant le suivre.* — Je ne pense pas que ce soit dramatique, mais...

HENDERSON. — Bon, ne vous dérangez pas... J'en fais mon affaire.

JANET. — Passez par le bureau. C'est plus court.

HENDERSON. — J'en serai enchanté... si votre tour d'ivoire est ouverte au public ?

JANET. — Je n'ai rien à cacher.

HENDERSON. — Et moi, j'en ai tant ! Pas de... pas de papiers sur le bureau, cette fois ?

JANET. — Non, allez sans crainte !

GEORGES. — Je vous accompagne, monsieur Henderson. (*Il ouvre la porte du bureau.*)

HENDERSON. — Merci. (*A Janet.*) Je regarderai droit devant moi tout le long du chemin.

(*Janet se laisse tomber sur une chaise après avoir échangé un coup d'œil avec Georges qui, lui, sort en refermant la porte.*)

JANET. — Ouf !... Je suis exténuée ! C'est bon de s'asseoir...

LARRY. — Moi, je préfère rester debout. (*Il se frotte les fesses en riant.*) Vous savez, l'équitation me fait une forte impression... partout où il ne faut pas !

JANET. — Donnez-moi un verre...

LARRY. — Très bien. Comme d'habitude ?

JANET. — Oui, s'il vous plaît. (*Larry va au bar et verse de la bière dans deux chopes.*) Vous faites des progrès magnifiques, Larry, vous avez passé le dernier obstacle comme un champion !

LARRY. — Ce n'est pas moi, le champion, c'est la jument !

JANET. — Vous la menez en beauté.

LARRY. — J'ai un professeur sensationnel ! (*Il lui tend une chope.*) Madame est servie.

JANET. — Merci.

LARRY. — Sans vous, Janet, je ne saurais guère quoi faire ici...

JANET. — Oui. Je suis navrée que cette pauvre Chris soit si occupée. Elle doit vous manquer ?...

LARRY. — Je ne m'en suis pas aperçu... Ne le dites pas, c'est un secret !

(*Elle le regarde en souriant.*)

JANET. — Elle n'est pas très sportive, n'est-ce pas ?

LARRY. — Non...

JANET. — Mais elle vous adore... C'est une esclave soumise et tendre. Il paraît que les hommes aiment ça !

LARRY. — Je me le demande...

(*Ils boivent. Un temps.*)

JANET. — N'est-ce pas un sentiment merveilleux que d'être absolument sûr de quelqu'un ?

LARRY. — Je ne saurais dire.

JANET. — « Le bonheur est sans histoire », mais ce bonheur-là risque d'être un peu monotone à la longue... (*Elle rit.*) Je dis des bêtises... Si les hommes aiment que leurs maîtresses soient tapageuses, ils ont un faible pour les épouses réservées... Or, Chris est la discrétion même...

LARRY. — Elle craint de l'être trop pour moi... et elle ne se décide pas...

JANET. — C'est inimaginable ! Comment peut-elle vous résister ?... Vous êtes irrésistible ! C'est la chance de sa vie...

LARRY. — Je me tue à le lui dire...

JANET, *elle se rapproche de lui.* — J'observais votre visage pendant que nous galopions sur « les grands prés », tout à l'heure... Je n'ai jamais vu personne... sourire comme cela auparavant ! (*Il lève les yeux sur elle. Elle s'écarte.*) Et soudain j'ai pensé : « Si j'étais Chris ? Rien au monde ne saurait m'empêcher de... » Et alors, je me suis arrêtée parce que je devenais tout à fait impossible...

LARRY. — Vous voulez dire que jamais vous ne pourriez être Chris ?

JANET. — Exactement.

LARRY. — Il est évident que je ne l'imagine pas

sans grande difficulté hissée sur un cheval fougueux comme Fury, galopant à bride abattue...

JANET. — Elle a trop « les pieds sur terre » pour ce genre d'expédition !

LARRY. — Oui.

JANET. — Il faut voir les choses en face, Larry ; elle n'est pas particulièrement la compagne qu'il vous faut... Il vous faut une femme qui puisse vivre à votre rythme, qui sache forcer les événements...

LARRY. — Janet (*Doucement.*), je suis très amoureux de Chris.

JANET, *elle se rend compte qu'elle est allée trop loin.* — Vous avez raison, et ce n'est pas mon affaire... (*Sincèrement.*) Mais Larry... Je vous aime tous les deux, et il est de mon devoir de vous prévenir avant qu'il ne soit trop tard : le mariage est une affaire à long terme. On ne peut se permettre de faire une erreur... Je m'excuse de piétiner lamentablement ces lieux communs, mais...

LARRY. — Nous savons tout cela. Et nous prenons justement notre temps pour ne pas nous tromper...

JANET, *d'une manière pressante.* — Nous sommes de la même race, Larry ; s'il nous arrive de faire un faux pas, nous ne voulons jamais reconnaître notre erreur... et cela est terrible, parce que ça signifie une existence tout entière gâchée... Je parle en connaissance de cause !

LARRY. — Votre mari ?

JANET. — J'ai horreur de raconter ma vie... et je ne me laisserai certainement jamais aller à des confidences de cet ordre devant quelqu'un d'autre que vous, Larry. Georges et moi, nous sommes des étrangers l'un pour l'autre !

LARRY. — Chris m'avait raconté que vous étiez malheureuse avec lui...

JANET. — Malheureuse ? (*Elle s'effondre sur une chaise.*) Je suis misérable !

LARRY, *il va vers elle.* — Cela vous aiderait-il d'en parler ?

JANET, *elle lui prend les mains.* — A vous, oui... Je sens que je puis être sincère avec vous. Il y a tant de choses que nous ressentons de la même manière...

LARRY. — Eh bien (*Tendrement.*) *allez-y !*

JANET. — Non, pas maintenant, pas ici... mais vous pouvez m'aider, Larry, simplement... en étant près de moi... chaque fois que vous pourrez. Parlez-moi, c'est tout ce que je demande, c'est tout ce que j'ai le droit de demander.

(*Elle degage ses mains. On entend claquer la porte de derrière du bureau. Un instant plus tard, Georges entre. Il est en colère.*)

GEORGES. — Ce vieux fou a le don de me mettre hors de moi ! Si on ne peut plus être tranquille dans sa propre maison !

LARRY. — Je vais à l'écurie pour examiner ma monture.

GEORGES. — Cela ne vous concerne pas, Larry, c'est après Henderson que j'en ai... Il me tape sur les nerfs !

LARRY, *à Janet.* — A tout à l'heure. (*Il sort.*)

JANET. — Croyez-vous que ce genre d'accès d'humeur soit de rigueur ?

GEORGES. — Larry n'est pas dangereux, c'est Henderson qui...

JANET. — Qu'est-ce qu'il a dit ?

GEORGES. — Il en a dit trop, ou pas assez...

JANET. — Expliquez-vous !

GEORGES. — Il a prétendu que mon visage lui était familier, et il m'a mis sous le nez une photo parue dans un journal...

JANET. — Une photo ? Quelle photo ? La photo de qui ?

GEORGES. — La mienne.

JANET. — Mais vous m'aviez assuré que...

GEORGES. — C'est un agrandissement d'un vieux cliché.

JANET. — Où est-elle ? (*Il lui désigne le journal. Elle le prend, jette un coup d'œil rapide sur la photo.*) Alors, que s'est-il passé ?

GEORGES. — Rien... Il m'a un peu ébranlé, je l'avoue..., mais il ne s'est rien passé !

JANET. — Vous en êtes sûr ?

GEORGES. — Absolument. C'est une fausse alerte... J'en suis quitte pour la peur !

JANET. — Je ne veux pas qu'un pareil incident se reproduise. (*Il la regarde interrogativement.*) La fête est finie, Georges. (*D'un ton persuasif.*) Nous avons rendu évident aux yeux des gens que nous ne nous entendions pas... Le terrain est propice : aucune explication ne sera nécessaire... Vous avez son passeport, des vêtements... Je vous donnerai de l'argent...

GEORGES. — Vous avez tout prévu.

JANET, *triomphante.* — Je savais que vous montreriez enfin un peu de bon sens.

GEORGES. — Du bon sens ? Comment donc... ? J'en suis pétri ! C'est pourquoi je préfère rester.

JANET. — Mais enfin...

GEORGES. — N'insistez pas ! (*Un silence.*) Si je partais maintenant, il y aurait quelqu'un qui se poserait des « questions ».. Henderson.. Je ne suis en sécurité nulle part, mais ici, un peu plus que nulle part ailleurs. D'autre part, Tarn House a ses... a ses charmes.

JANET. — Que voulez-vous dire exactement ?

GEORGES. — Comme si vous ne le saviez pas ! Vous les affichez suffisamment devant votre jeune professeur !

JANET. — Vous êtes ridicule.

GEORGES. — Non, jaloux... Je suis un mari horriblement jaloux, ma chère, et je vous conseille de vous méfier... Si les maris jaloux sont plus généralement l'apanage des comédies légères, on en rencontre aussi dans le théâtre de Shakespeare... Othello ! Vous connaissez...

JANET. — Mon pauvre ami, je ne vois pas en quoi ma vie privée peut vous intéresser ?

GEORGES. — Elle me passionne... votre vie privée ! N'y suis-je pas en très bonne place ?

JANET. — Vous m'inquiétez, mais pas dans le sens dans lequel vous l'entendez, monsieur Bates, toutes ces aventures vous ont brouillé l'esprit !

GEORGES. — M. Bates ? Voilà un nom que j'aurais la prudence de ne jamais prononcer si j'étais à votre place...

JANET. — Pourquoi ? C'est le vôtre !

GEORGES. — Tout de même, oublie-le... (*Il la saisit.*) Janet, comme les choses seraient plus faciles si, seulement, vous vouliez être raisonnable !

(*Elle s'écarte sèchement de lui.*)

JANET. — Ne me touchez pas !

GEORGES. — Comme il vous plaira... mais vous avez tort !

JANET. — Ecoutez-moi bien, Georges... Je ne vous dois rien : nous étions associés ; ce que nous nous étions engagés à faire l'un pour l'autre, nous l'avons fait. Tout est dit, et notre contrat prend définitivement fin !

GEORGES. — Et vous vous êtes imaginé que vous pourriez aussi facilement vous débarrasser de moi ?... Voyons, Janet, vous n'êtes plus une petite fille...

JANET. — Nous n'avons plus rien de commun !

GEORGES. — Si... un secret ! Un secret de taille ! Nous sommes liés, enchaînés... Vous avez encore besoin de moi, comme j'ai toujours besoin de vous !

JANET. — Je n'ai besoin de personne ! De vous moins que tout autre ! J'en serais arrivée là pour rien ?... Non, vous plaisantez ! Pour la première fois de mon existence, tout ce que je désire est à ma portée... Vous ne savez pas à quel point j'en suis proche ! Après des années de peines et d'échecs, enfin je vais arracher un peu de bonheur à la vie ! Et vous voudriez m'en frustrer encore... Je préférerais mourir !

GEORGES. — On ne vous demande pas votre avis !

JANET. — Je le donne... Vous croyez que je vais me laisser faire ?

GEORGES. — Je l'espère... pour vous...

JANET. — Je regrette... Vous m'obligerez à...

GEORGES. — A rien du tout, Janet, parce que vous me céderez à la fin... vous... il le faudra bien.

JANET. — Céder ? A un médiocre voyou, à un escroc à la sauvette, traqué par Scotland Yard... suintant de peur... Ne me faites pas rire !

GEORGES. — Il faudra vous en accommoder du voyou, de l'escroc... que ça vous plaise ou non. J'en sais trop !

JANET. — Vraiment ? Vous oubliez que cette sordide histoire de vol se double d'un meurtre, mon petit ami, et vous avez aidé à détruire votre seul alibi !

GEORGES. — Je n'ai plus rien à redouter.

JANET. — Non ?

GEORGES. — Le flic a eu le bon esprit de ne pas mourir... Aux dernières nouvelles, d'ailleurs, il se porterait comme un charme...

(*Un temps.*)

JANET. — Ah ?... Vous ne voulez pas vous en aller parce que vous ne risquez plus une inculpation de meurtre... C'est ça ?

GEORGES. — Exactement. Le type est rétabli. Lisez les détails dans la presse !...

JANET. — Vous oubliez mon mari...

(*Georges qui s'est éloigné d'elle s'arrête brusquement.*)

GEORGES. — Votre mari ?

JANET. — On ne saurait penser à tout... Eh oui ! Quand vous l'avez jeté dans le Tarn... comment dire... il... il n'était pas mort... Pas mort ! Seulement... drogué. Il faisait une nuit noire et vous avez dû précipiter les choses... si j'ose m'exprimer ainsi... (*Elle a un petit rire sec.*) Rappelez vos souvenirs, mon cher. Larry et Chris sont arrivés à l'improviste, et vous avez dû vous charger, seul, de l'opération... (*Lentement.*) Vous avez balancé un homme avec une pierre au cou dans un cloaque de boue verte et gluante... et cet homme n'était pas mort !

GEORGES. — Vous mentez !

JANET. — Avez-vous pris la précaution de tâter son pouls ? Avez-vous pris l'assurance de voir si son cœur battait toujours... ou non ? Avez-vous allumé la lumière ?

GEORGES. — Vous venez d'inventer cette histoire !

JANET. — Qui sait ? En tous les cas vous, vous ne le saurez jamais... d'une manière absolue ! Croyez-moi... partez maintenant et n'en parlons plus.

GEORGES, *très éprouvé par cette révélation.* — Vous avez gagné. Je m'en vais... Je m'en vais prévenir la police.

JANET. — Ne faites pas l'imbécile !

GEORGES. — Je suis désolé, Janet... Je ne suis pas un criminel éprouvé et toute cette affaire me dépasse... Elle prend une tournure qui...

JANET. — Vous allez vous constituer prisonnier ?

GEORGES. — Oui. C'est la seule solution... Je vais leur raconter mon histoire... et la vôtre !

JANET, *comme il décroche le récepteur du téléphone.* — Ils ne vous croiront jamais !

GEORGES, *en manœuvrant avec son pouce le crochet de suspension du téléphone.* — C'est un risque à courir.

JANET. — Prenez garde, Georges ! Vous êtes un vulgaire détourneur de fonds, un voleur à la petite semaine. Je suis une femme connue, respectée, admirée ! Si vous prévenez la police, je jurerai que c'est vous, vous seul, qui avez assassiné mon mari ! (*Georges, d'une main, presse le crochet du récepteur pour couper la communication ; de l'autre main, il abaisse lentement le récepteur et reste debout, pensif.*) Il n'y a pas un jury en Angleterre qui retiendrait votre parole contre la mienne !

(*Un temps. Il remet le téléphone en place.*)

GEORGES. — Ça va... les jeux sont faits. Mais en revanche, je m'incruste... (*Il sourit.*)

JANET. — Ici ?

GEORGES. — Bien sûr, avec ma complice...

(*Elle le fixe un moment, puis hausse les épaules.*)

JANET. — Si ça peut vous faire plaisir !

GEORGES. — Vous ne sauriez croire à quel point ! C'est bien simple... Je ne peux plus me passer de vous ! (*Il se dirige vers la porte.*)

JANET. — Où allez-vous ?

GEORGES. — Si je vous le disais, vous ne me croiriez pas !

JANET. — Parlez tout de même...

GEORGES. — Inviter votre ami Henderson à déjeuner. Il soupçonne peut-être la vérité, mais il ne peut rien prouver... Personne ne le peut ! Tant que nous accordons nos violons... Vous savez si bien mentir, Janet... Vous êtes une virtuose !

JANET. — Vous me faites rougir !

GEORGES. — Nous avons pris un engagement, une belle nuit au bord du Tarn, Janet ; il faudra vous habituer à cette idée... J'y suis, j'y reste... Et tenez, tant que j'y pense : faites donc transporter mes affaires dans votre chambre... Je suis votre mari, et j'ai des devoirs à remplir !... Je ne serai pas long ; à tout à l'heure, ma chérie ! (*Il sort.*)

RIDEAU

ACTE II

Même décor.

Après le thé, cinq jours plus tard.

L'éclairage de la scène est réduit au cours de cet acte pour indiquer l'écoulement d'une demi-heure.

Dehors, le temps est lourd, orageux. Le living-room est en désordre et semble plus sombre qu'à l'acte précédent. Georges arpente la pièce avec impatience, en fumant nerveusement une cigarette... Il a bu, il vide son verre et se dirige à grandes enjambées vers la porte d'entrée qu'il ouvre d'un mouvement brusque. Il la referme, va à la fenêtre. Un temps, puis la porte du bureau s'ouvre sur Larry. Celui-ci a un foulard autour du cou et un imperméable sur les épaules.

GEORGES. — Bonsoir.

LARRY. — Bonsoir.

GEORGES. — Vous êtes de retour de bonne heure, pour une fois...

LARRY. — Il y a un gros orage qui s'annonce ; nous ne voulions pas être retenus prisonniers au village.

GEORGES. — Vous m'étonnez. Vous auriez pu toujours prendre une chambre au Lion d'Or...

LARRY. — Ecoutez, Preston...

GEORGES. — Où est ma femme ?

LARRY. — Madame Preston s'occupe des chevaux.

GEORGES. — Comme c'est aimable de sa part !

LARRY, *accrochant son imperméable.* — Il faut bien qu'ils mangent...

GEORGES, *songeur.* — Elle aime cette bête, n'est-ce pas ?

LARRY. — Oui, pourquoi ? C'est défendu ?

GEORGES. — Avez-vous remarqué, Larry, que les gens qui aiment trop les animaux aiment rarement leurs semblables ?... (*Il rit.*) Prenez un verre...

LARRY. — Non, merci.

GEORGES. — Croyez-moi, si vous dénichez une femme qui ait la plupart des attributs féminins et très peu des instincts félins, soyez content... c'est un article rare !

LARRY. — Vous faites allusion à Chris ?

GEORGES. — Bien sûr.

LARRY. — Où est-elle ?

GEORGES. — Dans sa chambre, en train de pleurer. (*Larry fait un pas vers l'escalier.*) Suivez mon conseil, Larry... allez-y tout de suite, dites que vous l'aimez... que rien d'autre ne compte. Elles adorent ça... toutes !

LARRY. — Si ça ne vous fait rien, j'aimerais bien régler mes affaires tout seul...

GEORGES. — C'est une brave fille ! Ne la faites pas souffrir... Epousez-la avant qu'il ne soit trop tard !

LARRY. — Il me semble, monsieur Preston, que vous n'êtes pas particulièrement qualifié pour prêcher le mariage...

GEORGES. — Si vous le prenez ainsi, mon petit ami, à votre aise..., mais je vous prie de laisser Janet tranquille !

LARRY. — Ecoutez-moi...

GEORGES. — Dans votre propre intérêt. Depuis votre toute première rencontre, il y a des mois, Janet a jeté son dévolu sur vous... Vous êtes sa proie !

LARRY. — Vous divaguez, Preston !

GEORGES. — Je divague ? Bon... Vous ne la connaissez pas comme je la connais... (*Larry avance sur lui. La porte du bureau s'ouvre sur Janet. Elle tient à la main sa cravache.*) Oh ! pardon... Vous étiez là, vous ?

LARRY. — Madame...

GEORGES. — Elle s'appelle Janet. Un nom banal, Larry, pour une femme glacée ! Sombre et cruelle ! Diaboliquement cruelle.

JANET. — Vous avez bu, mon ami ? Faut-il que vous vous donniez en spectacle dans ma propre maison ?

GEORGES. — Je racontais à notre jeune ami tout ce que mon expérience avec les femmes m'avait fait connaître d'elles !

JANET. — Allez cuver votre vin ailleurs, Georges... Vous êtes ennuyeux !

GEORGES. — Il y a un certain type de femme, Larry... on en tombe amoureux, on les épouse, on partage la même chambre... mais on ne peut jamais les obliger à vous appartenir. Elles continuent à vivre leur propre vie à vos côtés. (*Il s'avance vers elle d'un air menaçant.*) « Défense d'entrer ! » Défense d'entrer dans leurs pensées..., dans leur cœur ! Dans leur lit !

LARRY. — Si vous voulez bien m'excuser...

GEORGES. — Pourquoi ? Plus on est de fous, plus on rit !

LARRY. — Amusez-vous sans moi !

GEORGES. — Bon... Je suis un galant homme, c'est moi qui m'en vais. (*Il se dirige vers le bureau en faisant tournoyer la cravache de Janet.*) Je ne sais pas exactement où j'irai... Peut-être au Lion d'Or,

peut-être sur la lande... Oui, c'est une idée ! Je vais emprunter votre cheval pour un galop...

JANET. — Je vous interdis de toucher à Fury !

GEORGES. — Je n'ai d'ordre à recevoir de personne! Bonsoir, ma chérie ! (*Il sort.*)

JANET, *criant derrière lui.* — Ne faites pas l'imbécile, Georges, vous pourriez le regretter !

LARRY. — Je vais le surveiller...

JANET. — Non, restez ! Il se fera piétiner à mort s'il essaye de le monter !

LARRY. — Vous ne pouvez pas le laisser...

JANET. — Pourquoi ? Je l'ai prévenu...

(*Chris apparaît en haut de l'escalier, elles est pâle et résolue.*)

CHRIS. — Larry, puis-je te parler une minute ?

LARRY. — Pas maintenant, excuse-moi, il faut que... (*Il se précipite au dehors.*)

JANET. — Ne vous inquiétez pas, ma petite, il va revenir.

(*Chris dépose un manuscrit dactylographié sur le secrétaire.*)

CHRIS. — Voici le manuscrit, si vous vouliez bien le revoir...

JANET. — Pas maintenant.

CHRIS. — J'aimerais que vous en finissiez le plus vite possible.

JANET. — Plus tard. Je n'ai pas la tête à ça !

CHRIS. — Comme vous voudrez. Vous avez encore besoin de moi ?

JANET. — Non, merci, Chris, pas pour le moment... Oh ! si... donnez-moi un verre de sherry, voulez-vous ? (*Chris s'exécute en silence. Janet remarque qu'elle est habillée pour sortir.*) Vous sortez ?

CHRIS. — Janet, puis-je vous demander quelque chose ?

JANET. — Je vous écoute.

CHRIST. — Pourquoi... pourquoi avez-vous insisté pour que Larry vienne passer ses vacances ici, alors que vous saviez pertinemment combien j'allais être occupée ?

JANET. — C'est un compagnon charmant !

CHRIS. — Est-ce la seule raison ?

JANET. — Bien sûr ! Mon Dieu, que vous êtes enfant, Chris, vous avez le plus grand besoin de mûrir un peu... Vous êtes... Vous êtes trop claire, trop limpide !

CHRIS. — Que voulez-vous dire ?

JANET. — Une femme doit avoir du mystère. Les hommes adorent ça ! Et ils en ont peur... Et quand un homme a peur de vous, vous faites exactement de lui ce que vous voulez...

CHRIS. — Larry ?...

JANET. — Larry, comme les autres !

CHRIS. — Je n'aimerais pas avoir cette espèce d'influence sur les hommes.

JANET. — Rassurez-vous ! Je doute que vous l'ayez jamais... et c'est dommage, Chris, parce que c'est délicieux... Vous êtes trop simple... tout ce que vous pensez, tout ce que vous ressentez...

CHRIS. — Est-ce une faute ?

JANET. — C'est une erreur ! Si vous donnez à un homme la possibilité de vous connaître à fond, il vous méprise.

CHRIS. — Pensez-vous que Larry ait pour moi ce sentiment ?

JANET. — Pour le moment, non ! Mais il l'aura bientôt...

CHRIS. — Vous veillerez à ce qu'il l'ait, n'est-ce pas ?

JANET. — Pourquoi prendrais-je cette peine ?

CHRIS. — C'est une manière comme une autre pour le détacher de moi, pour qu'il m'oublie ?

JANET. — Qu'il vous oublie ? Qu'allez-vous chercher ? Je tiens essentiellement à ce qu'il se souvienne de vous... comme d'une expérience malheureuse !

CHRIS. — C'est curieux, Janet, je croyais vous connaître... Je ne vous avais jamais vue regarder un homme deux fois...

JANET. — Je suis très difficile, ma chère, vous savez, il n'y a que deux sortes d'hommes, ceux qui naissent mauvais, et ceux qui le deviennent.

CHRIS. — Sans exception ?

JANET. — Il y a toujours une exception qui confirme la règle !

CHRIS. — Larry ?

JANET. — Peut-être.

CHRIS. — Et que faut-il faire quand on rencontre une exception ?

JANET. — On la prend, et on la garde... à n'importe quel prix !

CHRIS. — Je vois...

JANET. — Vous êtes jeune, c'est tout ce que vous avez... C'est une denrée périssable !

CHRIS. — Jamais je ne pourrai être aussi impitoyable que vous l'êtes, Janet, mais j'ai Larry, et je l'aime. Je me suis longtemps demandé si nous étions vraiment faits l'un pour l'autre, mais j'en suis sûre maintenant !

JANET. — C'est navrant. Maintenant, il est trop tard !

CHRIS. — Vous êtes mariée... Vous devez être honnête...

JANET. — Dieu ! que vous êtes démodée...

CHRIS. — Honnête envers votre mari ! Envers moi... C'est tout ce que je demande ; ne me prenez pas Larry... Je vous en prie !

JANET. — Demandez-lui son avis !

CHRIS. — Vous l'aimez ?

JANET. — Vous êtes par trop imprégnée de ma littérature !

(*Un temps.*)

CHRIS. — Alors, j'ai perdu.

JANET. — Non. Vous avez gagné quelque chose.

CHRIS. — Quoi ?

JANET. — De l'expérience, ma petite, chaque femme doit apprendre, un jour ou l'autre, à être quittée ! Votre tour est arrivé...

CHRIS. — Je rentre chez moi. Mon travail est terminé, je n'ai plus rien à faire ici. Je sais, j'agis avec une banalité déconcertante dans une pareille situation, mais ne suis-je pas la banalité même ? Mes bagages sont prêts. Je les ferai prendre plus tard.

JANET. — Vous êtes la sagesse même, Chris...

CHRIS, *avec un pâle sourire ironique.* — J'étais certaine que vous m'approuveriez... (*Elle est près de s'effondrer.*) Dites au revoir à Larry pour moi, et... (*Elle enlève sa bague.*) donnez-lui ceci, je vous prie... (*Elle la pose.*) avec tout mon amour... (*Sa voix s'étrangle, elle se précipite vers la porte.*)

JANET. — Vous êtes mauvaise joueuse, ma petite.

(*Elle sort, en laissant la porte ouverte. Janet sourit curieusement. Elle ferme la porte, allume une lampe sur la table, et décroche le téléphone.*)

CHRIS. — Oui, parce que j'aime... et quand on perd en amour, on ne peut être belle joueuse.

JANET. — Allô ! la gare, s'il vous plaît. (*Pendant l'attente, elle tire les rideaux.*) Allô ! La gare ? Pouvez-vous me donner l'heure du prochain train pour Londres ? (*Elle consulte sa montre.*) Ah ? Oui... environ trois quarts d'heure. (*La porte de derrière claque dans le bureau ; criant :*) Larry ! Larry est-ce vous ? (*Au téléphone.*) C'est bien, merci. (*Elle raccroche. Larry entre par le bureau.*) Où est Georges ?

LARRY. — Il m'a filé entre les doigts... Je l'ai cherché partout, en vain !

JANET. — Quelle importance ! Vous êtes revenu, c'est tout ce qui compte !

LARRY. — Mais il est à moitié fou, Janet ! Il peut faire n'importe quoi...

JANET, *elle s'approche de lui.* — C'est pourquoi vous devez rester avec moi, Larry.

LARRY. — Soyez tranquille, je veillerai à ce qu'il ne vous fasse pas de mal.

JANET. — Vous commencez à le connaître...

LARRY. — Oui...

JANET. — J'espérais que les années l'avaient peut-être transformé, quand il est revenu, mais elles l'ont rendu pire. Il est mauvais, Larry. J'ai peur... Prenez-moi dans vos bras... Serrez-moi, très fort...

LARRY. — Il doit y avoir une solution...

JANET. — Une seule, Larry, nous ! (*Elle lui enlace les épaules et lève les yeux vers lui, suppliante.*) Nous deux... Emmenez-moi d'ici, très loin d'ici. Larry, je crois que je vous ai cherché toute ma vie...

LARRY. — Janet, mais...

JANET. — C'est vous, Larry, vous... depuis toujours !

LARRY. — Il faut que je parle à Chris...

JANET. — Ce n'est pas la peine. (*Elle prend la bague de fiançailles sur la table et la lui montre.*)

LARRY. — Qu'est-ce que c'est ?

JANET. — Sa bague. Elle est partie, Larry, elle s'est enfin décidée, mais elle n'a pas eu le courage de vous le dire elle-même. Elle m'a demandé de vous faire ses adieux...

(*Il la regarde, incrédule. Georges entre par la porte du bureau, plus calme ; il n'a plus sa cravache.*)

GEORGES. — Je regrette, il le fallait.

JANET. — Quoi ?

GEORGES. — Fury.

(*Un temps.*)

JANET, *dans un murmure.* — Fury ?

GEORGES. — Nous allions à vive allure, il s'est pris le sabot dans un trou de garenne, il est tombé. J'attendais qu'il se relève, mais non... il... restait là. Il souffrait et il avait du sang sur les naseaux. Il me regardait comme pour me supplier de l'achever... Alors...

(*Il sort le revolver et le pose sur la table. Silence de mort.*)

JANET, *très lentement.* — Vous avez tué Fury ?

GEORGES. — Il a bien fallu. (*Comme elle fait un pas vers la porte.*) Vous n'y pouvez rien.

JANET, *à Larry.* — Larry, je vous en supplie, courez chercher Henderson !

(*Larry obéit sans dire un mot, il sort.*)

GEORGES. — C'est arrivé juste à côté de chez lui.

(*Un temps, elle fait un suprême effort pour se maîtriser.*)

JANET. — Vous avez pu... Fury ? Vous l'avez tué ! (*Eclatant.*) Vous me faites horreur, Georges. Jamais je ne vous le pardonnerai... Jamais !

GEORGES. — Je vous en prie, Janet, pas de mélodrame ! Je l'ai tué parce que c'était nécessaire... Avant de vous connaître, j'aurais été incapable de le faire... Vous pouvez vous féliciter de l'influence que vous avez prise sur moi... Voilà le résultat ! (*Il s'avance vers elle en titubant.*)

JANET. — Vous n'avez pas d'excuse !... Restez où vous êtes !

GEORGES. — Il y a en vous quelque chose d'implacable, Janet...

(*Il essaie de la prendre dans ses bras.*)

JANET. — Laissez-moi !

GEORGES. — Larry n'est-ce pas ?

JANET, *elle se dégage et le regarde dans les yeux.* — Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

GEORGES. — Preston ne voulait pas divorcer, mais ce n'est pas pour ça que nous l'avons fait disparaître... C'est pour Larry, pour Larry... aussi !

JANET. — Et alors ?

GEORGES. — Et alors ?... Je commence à y voir plus clair ! Vous mentez si bien, Janet, on s'y perd... Mais je crois avoir compris, maintenant...

JANET, *avec une ironie glacée.* — Vraiment ?

GEORGES. — Preston vous aimait... Mais vous le payiez pour garder ses distances...

JANET. — Vous délirez, mon cher !

GEORGES. — Non. Je suis lucide... Très très lucide... Vous lui avez offert un refuge, et vous avez essayé d'acheter votre divorce... Il a refusé... La situation était sans issue... Vous désiriez Larry, et vous n'avez pas reculé devant un meurtre pour l'obtenir...

JANET. — Arrêtez vos enfantillages, Georges, vous êtes drôle, mais les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures ! Et n'oubliez pas, s'il vous plaît, que c'est vous qui avez tué Georges Preston !

GEORGES. — C'est vous qui le dites ! Qui me prouve que cela n'est pas un nouveau mensonge ?

JANET. — Pensez ce que vous voudrez, je m'en moque éperdument.

GEORGES. — Je vis avec ce doute... Depuis douze jours... Il n'y a qu'un moyen de savoir la vérité...

JANET. — Lequel ?

GEORGES. — Prévenir la police... Il leur suffira de draguer le Tarn, et de repêcher le corps.

JANET. — Laissons-le où il est, voulez-vous ? Vous avez une telle envie d'être pendu ?

GEORGES. — C'est un risque à courir.

(*Un temps.*)

JANET. — Vous désirez une preuve ?

GEORGES. — Je veux être fixé... d'une manière ou d'une autre.

JANET. — Très bien. (*Elle ouvre le placard du coin avec une clef et en sort une petite fiole.*)

GEORGES. — Qu'est-ce que c'est ?

JANET. — La mixture d'Henderson.

GEORGES, *la prenant.* — « Somnifère »... Je dois reconnaître, Janet, que vous avez le sens de l'humour.

JANET. — Il est en route, pour venir ici. Montrez-lui ce flacon, il sait combien il a servi à Fury. Voilà ce qu'il en reste. Demandez-lui si la différence est suffisante pour tuer un homme... (*Un temps, ils se regardent fixement.*) Allez-y, Georges. Je vous mets au défi...

(*Il jette le flacon.*)

GEORGES. — Le diable vous emporte !

(*Il s'éloigne d'elle. Posément, elle ramasse le flacon et va le ranger dans le placard.*)

JANET, *avec un accent triomphant.* — Vous tenez toujours à informer la police de vos exploits ?

GEORGES. — Vous auriez dû le faire, depuis douze jours... Vous avez eu le temps de réaliser : Si vous n'avez rien à vous reprocher, veuillez me dire pourquoi vous abritez un meurtrier sous votre toit... Vous pourriez récolter vingt ans pour ce... Pour ce mouvement de compassion ! Vingt ans... Vous l'avez dit vous-même ! (*Janet se tait.*) Vous être trop compromise dans cette affaire, nous devons jouer ensemble et je reprends la main... Oubliez Larry, c'est plus sage, je suis entre vous deux, et vous devez commencer à vous rendre compte qu'on ne se débarrasse pas aussi facilement de moi !

(*On entend frapper précipitamment à la porte, Henderson paraît, le visage bouleversé.*)

HENDERSON. — J'ai... J'ai entendu le coup de feu et je suis venu pour m'enquérir... C'était Fury ?...

JANET. — Entrez donc, cher ami...

(*Henderson vient se placer en face de Georges, qui le fixe effrontément.*)

GEORGES. — Tout s'est passé très vite... Il est tombé.

HENDERSON. — Le jeune homme m'a dit que vous le montiez, monsieur Preston ?

JANET. — Où est Larry ?... Il n'est pas revenu avec vous ?

HENDERSON. — Non, il... (*Il se raidit, il aperçoit le revolver posé sur la table.*) Quelle coïncidence ! Vous êtes prévoyant... Vous vous promenez toujours avec cet accesoire, monsieur Preston ?

GEORGES, *regarde Henderson qui pointe le canon du revolver sur lui.* — Toujours. C'est une habitude que j'ai prise à l'étranger.

(*Il tend la main, Henderson lui rend à regret son revolver. Georges sourit à demi, fait volte-face et sort par le bureau en fermant la porte derrière lui.*)

HENDERSON. — Quel homme étrange !

JANET. — Il est excessivement nerveux.

HENDERSON. — Oui, peut-être est-ce l'explication.

JANET. — De quoi ?

HENDERSON. — Puis-je utiliser votre téléphone ? (*Elle opine, il va et décroche le récepteur.*) Le quarante-deux, s'il vous plaît. (*Il couvre le microphone de la main.*) Est-ce qu'il dit toujours la vérité ?

JANET. — Chacun de nous la dit-il toujours ?

HENDERSON, *au téléphone.* — Allô !... Price ? Henderson à l'appareil... Il y a eu un accident déplorable, l'étalon noir de Mme Preston... Oui... Je le crains... (*Janet écoute avidement.*) Les grands prés, environ à quatre-vingts mètres, à l'est de chez moi. Très bien... Vous savez ce que vous avez à faire.

(*C'est plus qu'elle ne peut supporter. Elle se détourne secouée de sanglots durs et secs.*)

JANET. — Oh non !... Ce n'est pas possible... Non...

(*Henderson accroche et se dirige vers elle.*)

HENDERSON. — Je suis navré, chère amie, cela fait aussi partie de mon travail.

JANET. — Bien sûr. (*Elle se reprend, mais sa voix tremble encore.*) Pardonnez-moi...

HENDERSON. — Je vous en prie... Je sais trop bien ce que vous devez ressentir...

JANET. — N'en parlons plus, voulez-vous ?

HENDERSON. — Comme il vous plaira ! (*Il se dirige vers la porte.*) Je passerai vous voir demain... Oh !... A propos, puis-je laisser ma voiture devant votre porte pour la nuit ? Toujours les mêmes ennuis, la direction, et les freins qui ont cédé. Je n'ose pas la conduire un mètre de plus !

JANET. — Très bien !

HENDERSON. — C'est un piège mortel, que cet engin ! Les garagistes viendront la chercher demain à la première heure. (*Il sort les clefs de la voiture.*) Si vous voulez bien leur remettre pour moi... J'aurai une journée chargée. (*Elle sourit et fait « oui » de la tête.*) Voilà les clefs !

JANET. — Bonsoir, Monsieur Henderson.

(*Un temps.*)

HENDERSON. — Excusez-moi, chère amie... Il faut que je vous pose une question... Votre mari vous a-t-il dit exactement comment les choses se sont passées ? (*Elle le regarde.*) Il faut que je sache.

JANET. — Fury s'est pris un sabot dans un trou de garenne. Il est tombé, et... n'a pas pu se relever. Georges a dû l'abattre...

HENDERSON. — J'en étais sûr. Ce n'était pas un trou de garenne, ce n'était un trou d'aucune sorte... J'ai soigneusement examiné le terrain...

JANET. — Alors pourquoi est-il tombé ?

HENDERSON. — Rien ne me dit qu'il soit effectivement tombé... Quand j'ai découvert Fury tout à l'heure, sa seule blessure était provoquée par une balle dans la tête ! (*Il va à la porte.*) Bonsoir, chère amie...

(*Il sort. Elle demeure un moment, immobile. Elle regarde le tableau qui représente Fury, s'en détourne ; les clefs de la voiture qu'elle tient à la main lui donnent une idée, elle les considère pensivement. Elle va ouvrir la porte d'entrée et regarde la voiture d'Henderson. Elle referme la porte, traverse le living-room en direction du bureau. Elle frappe à la porte, l'ouvre et appelle doucement.*)

JANET. — Georges, Georges !

(*Elle s'efface pour lui permettre d'entrer, il a enlevé sa veste. Il est en bras de chemise.*)

GEORGES. — Il est parti ?

JANET. — Oui.

GEORGES. — Bien. (*Il se sert un verre au bar.*)

JANET. — Georges...

GEORGES. — Oui ?

JANET. — Je suis désolée pour tout à l'heure...

GEORGES. — Que me vaut ce revirement inattendu ?

JANET. — J'ai réfléchi, vous avez raison... C'est vous qui avez raison.

GEORGES. — Je suis ravi de vous l'entendre dire... Ravi, et... surpris ! Vous n'avez pas fini de m'étonner...

JANET. — Ces discussions ne mènent à rien. A quoi sert de nous détruire mutuellement avec cet acharnement ?... Faisons la paix, une fois pour toutes !

GEORGES, *il l'observe avec circonspection.* — Pour le meilleur et pour le pire ?

JANET. — Banco ! (*Elle lui tend la main.*) A partir de maintenant, il n'y a plus que nous, nous deux... et personne d'autre !

GEORGES, *il laisse son verre et s'approche d'elle.* — Puis-je vous croire ?

JANET. — Je vais vous donner un gage de ma bonne foi !

GEORGES. Allez-y !

JANET. — Chris a quitté Larry. Elle est à la gare, elle attend le train de Londres... Je veux que vous la rameniez.

GEORGES. — Pourquoi ne vous chargez-vous pas de cette mission ?

JANET. — Elle ne me croirait pas... Elle vous aime bien, ramenez-la, Georges, dites-lui... Dites-lui que Larry veut qu'elle revienne.

GEORGES. — Et si je n'arrive pas à temps ?

(*Janet regarde les clefs de la voiture dans sa main.*)

JANET. — Henderson a laissé sa voiture devant notre porte, prenez-la !

GEORGES. — Il faut vingt bonnes minutes pour aller au village.

JANET, *lui donne les clefs.* — Ne perdez pas de temps, vous n'avez qu'à prendre la route du Tarn... (*Il hésite encore.*) Dépêchez-vous... Si elle part ce soir, tout est perdu... Tenez... Sa bague de fiançailles, rendez-lui, dites que Larry vous a chargé de la lui remettre... (*Elle lui passe la bague au doigt et lui replie tendrement la main dans la sienne.*) Georges... (*Elle se blottit contre lui et l'embrasse. Elle se dégage.*) Faites vite... (*Il se dirige vers la porte, elle le suit.*) Vites, Georges... Je vous attends !

(*Il sort. Un instant après, la voiture démarre poussivement. Elle s'éloigne de la maison, alors que Janet demeure debout, rigide, tendue. Le bruit du moteur décroît... Alors, soudain, la voiture s'écrase avec fracas : un bruit de bois et de métal qui vole en éclats, et qui s'éteint à mesure qu'elle dévale dans le Tarn. Janet pousse un soupir presque de souffrance et se masque le visage des mains. Elle se détend, ramasse sa cravache, la pose sur la cheminée avec douceur sous le portrait de Fury. Elle éteint presque toutes les lumières, va ouvrir la radio. Elle s'installe dans un fauteuil et regarde droit devant elle. La musique commence à se faire entendre. Elle écoute... La lumière décroît à mesure que le volume du poste augmente.*)

(*Obscurité totale.*)

(*Quand la lumière revient, Janet a posé la dactylographie de son roman sur ses genoux ; armée d'un crayon, elle corrige le manuscrit. Elle porte des lunettes. Un temps, elle se lève, fatiguée, et s'étire, en ôtant ses lunettes. Elle éteint la radio, jette un coup d'œil inquiet à sa montre et va décrocher le récepteur du téléphone.*)

JANET. — Le 17, s'il vous plaît... (*Un temps.*) Allô ! Le « Lion d'Or » ? Pouvez-vous me dire... M. Larry est-il chez vous ce soir ? (*Un temps, elle ouvre le rideau et jette un coup d'œil au dehors.*) Allô ! Vous en êtes sûr ? Bon, je vois... Eh bien, s'il passait, voulez-vous lui demander de m'appeler ? Oui, c'est cela. Merci.

(*Elle raccroche et monte l'escalier. La porte d'entrée s'ouvre, et Larry paraît. Il jette un coup d'œil circulaire dans le living-room et va vers le bureau.*)

LARRY. — Janet ! (*Il frappe à la porte.*) Janet ! Vous êtes là ?

(*Pas de réponse. Il va s'asseoir devant le secrétaire, prend une feuille de papier et un stylo. Janet réapparaît au haut de l'escalier, un manteau sur le bras. Elle l'aperçoit et descend quatre à quatre joyeusement.*)

JANET. — Larry... Larry... Je commençais à être inquiète, j'étais sur le point de sortir vous chercher...

LARRY. — Je m'excuse d'avoir été si long, je...

JANET, *elle pose son manteau et va remplir deux verres au bar.* — N'en parlons plus... Vous êtes là, c'est le principal !...

LARRY. — Parlons-en au contraire, Janet, il faut que je vous dise...

JANET. — Rien du tout ! Il vous faudra d'abord m'écouter... (*Elle lui tend son verre.*) J'ai des nouvelles merveilleuses à vous annoncer... Nous allons porter un toast.

LARRY. — Janet, écoutez-moi... Je n'ai pas le temps...

JANET, *couvrant sa voix.* — Larry, Georges est parti ! Pour toujours...

LARRY. — Quoi ?

JANET. — Oui...

LARRY. — Que s'est-il passé ?

JANET, *elle rit.* — Je ne sais plus par où commencer, je suis heureuse ! Vous ne pouvez pas savoir ! (*Elle reprend son sérieux.*) Il avait des ennuis avec la police...

LARRY. — Qu'est-ce que vous racontez ?

JANET. — Quel cauchemar !... Je ne savais pas comment arranger les choses... Il était mon mari, mais je ne l'aimais pas... Cela vous le savez... Ce soir, je l'ai supplié... Je lui ai parlé de nous...

LARRY. — Comment de « nous » ?

JANET. — Tout d'abord, il ne voulait pas me rendre ma liberté... Il m'a menacée... Alors je lui ai dit que j'allais le livrer à la police. Il m'a fait

une scène affreuse, et puis il a compris que je ne plaisantais pas... Il a pris peur et il est parti...

LARRY. — Bravo ! Vous voilà débarrassée de lui...

JANET, *levant son verre.* — A nous, Larry, à notre avenir ! (*Elle vide son verre, mais se fige. Larry est resté immobile.*) Larry... ?

LARRY. — Il m'est impossible de lever mon verre pour ça !

JANET. — Pourquoi ?

LARRY. — Parce qu'il ne peut y avoir d'avenir... pour « nous ». C'est ça que je suis revenu vous dire.

JANET, *bouleversée.* — Larry... (*Brusquement.*) Où avez-vous été ?

LARRY. — Je suis allé chercher Henderson...

JANET. — Oui... Oui... Mais après ?

LARRY. — En bas de la route, simplement.

JANET. — Pourquoi faire ?

LARRY. — Pour téléphoner.

JANET. — Mais il y a le téléphone ici, pourquoi n'avez-vous pas... (*Elle s'arrête net, puis.*) Vous avez appelé la gare ?...

LARRY. — Oui.

JANET. — Pourquoi ? Enfin... Pourquoi ?

LARRY. — Il le fallait.

(*Un temps.*)

JANET. — Vous lui avez parlé ?

LARRY. — Je lui ai parlé.

JANET. — Alors ?

LARRY. — Elle sera ici d'une minute à l'autre... Nous partirons ce soir, rassurez-vous.

JANET. — Chris... revient... ici...

LARRY. — Le temps de prendre ses valises...

JANET, *humiliée.* — Oh !... Larry...

LARRY. — Je la connais bien, Janet, elle ne serait pas partie sans un mot d'explication... Ce n'était pas Chris, ça...

JANET. — Elle voulait vous éviter une scène pénible, elle a préféré s'en aller...

LARRY. — Elle était bouleversée au téléphone...

JANET. — Qu'est-ce qu'elle a bien pu inventer ?

LARRY. — Elle n'a pas beaucoup d'imagination, vous savez, elle s'est contentée de la vérité... de me rapporter une ou deux petites choses que vous avez dites... sur moi ! Assez pour me faire comprendre quel idiot j'ai été.

JANET. — Elle ment.

LARRY. — Hélas non !... Elle ne ment jamais. Ecoutez, Janet, vous avez insisté pour que je vienne passer mes vacances ici. Vous...

JANET. — Mais...

LARRY. — Laissez-moi parler !... Je disais que vous m'aviez invité, et là, quand nous sommes arrivés, Chris et moi, vous vous êtes arrangée pour qu'elle ne soit pas encombrante ! Vous lui avez donné du travail matin et soir !

JANET. — Les éditeurs me harcelaient depuis des semaines... Il fallait bien que le manuscrit soit prêt !

LARRY. — Nous n'avons pas eu le temps de nous voir une minute...

JANET. — Vous ne paraissiez pas vous en plaindre !

LARRY. — Non.

JANET. — Ma compagnie semblait vous suffire !

LARRY. — Là n'est pas la question. Vous êtes une amie charmante... et j'étais un parfait égoïste... Je ne réalisais pas le mal que je pouvais lui faire !

JANET. — Je reconnais mes torts, moi aussi... Mais enfin, Larry, ne vous êtes-vous jamais demandé quel pouvait être le mobile qui me poussait à agir de la sorte ? (*Doucement.*) Larry, où peut-elle vous conduire ? Elle ne sait même pas ce qu'elle veut ! Voulez-vous me dire à quoi ça rime, de reculer indéfiniment votre mariage, comme elle l'a fait, si elle avait une telle envie de vous épouser ?

LARRY. — Nous sommes seuls juges !

JANET. — Larry... Chris, c'est la médiocrité, toute la vie ! Avec moi... ce sera autre chose...

LARRY. — Je vous en prie... Je ne suis qu'un petit professeur de lycée, ce n'est peut-être pas le Pérou, mais j'aime ça ! Il faudra vous faire une raison !

JANET. — Vous êtes fou ! Je pourrai vous aider à devenir...

LARRY. — Je suis très bien comme je suis ! Chris et moi nous allons nous marier le plus vite possible et...

JANET. — Alors, elle a gagné ?

LARRY. — Sur toute la ligne !

JANET. — C'est votre dernier mot ?

LARRY. — Exactement... (*Une voiture s'arrête doucement dehors.*) Excusez-moi, je monte chercher les bagages !

(*Chris entre. Elle regarde Larry.*)

LARRY. — Bonsoir, Chris !

CHRIS. — La voiture est dehors, Larry !

LARRY. — J'en ai pour une seconde. (*Il monte les escaliers en courant. Silence.*)

JANET. — Félicitations.

(*Un temps.*)

CHRIS. — Je partirai encore, Janet, même maintenant... si je pensais que le bonheur de Larry en dépendait !

JANET. — C'est bien, ma fille, vous avez de bons sentiments !... Vous saviez qu'il réagirait de cette façon ?

CHRIS. — Je l'espérais.

JANET. — C'est tout ?

CHRIS. — Je ne suis pas comme vous, je laisse aux autres le soin de se décider eux-mêmes...

JANET. — Je vous dispense de ces commentaires !

CHRIS. — Je ne suis plus à votre service !

JANET. — Dieu merci... (*Un temps.*) C'était un gros risque à courir.

CHRIS. — Le jeu en valait la chandelle.

JANET. — Qui sait ?

CHRIS. — Allons, Janet, soyez bonne joueuse, vous avez prétendu vous-même...

JANET. — Veuillez m'épargner votre humour facile. (*Un temps.*) Quand vous êtes partie d'ici, ce soir, c'était une ruse ?

CHRIS. — Une ruse ? C'est un bien grand mot. Non... Je savais que si Larry m'aimait vraiment, il viendrait me chercher... De toute façon, c'était la manière la plus élégante de vous tirer ma révérence... à tous !

JANET. — Je me suis trompée sur votre compte : Vous êtes moins bête que vous en avez l'air !

CHRIS. — Vous êtes trop indulgente... (*Larry descend avec les valises et se dirige vers Chris.*) Au revoir, Janet et... sans rancune ! (*Elle sort, suivie de Larry. Celui-ci s'arrête à la porte.*)

LARRY. — Adieu, Janet...

JANET, *d'un ton pressant.* — Larry, écoutez-moi...

LARRY. — A quoi bon ?... Nous n'avons plus rien à nous dire...

JANET. — Vous ne pouvez vous en aller comme ça... Vous ne ressentez rien pour moi ?

LARRY. — Oui, Janet, j'éprouve pour vous toujours le même sentiment... mais ce n'est pas de l'amour... Ce n'est en rien comparable à l'amour !

JANET. — Alors... qu'est-ce que c'est... Dites-moi...

LARRY. — Je ne sais pas, moi... de la sympathie !

JANET, *elle le dévisage longuement.* — De la sympathie ?... Quand je pense... Vous ne pouvez pas comprendre... Non ! C'est à mourir de rire ! (*Elle éclate d'un rire amer.*) Et vous êtes là... planté, à me dire... de la sympathie ? (*Son rire grandit.*) Vous êtes comique ! La vie est comique ! Et moi qui vous aimais, comme une idiote ! C'est trop drôle...

(*Elle est secouée par un rire hystérique. Larry pose ses valises et s'approche d'elle.*)

LARRY. — Arrêtez ! (*Il l'empoigne.*) Janet ! Arrêtez ! (*Son rire s'éteint, elle le regarde fixement.*) Je suis désolé !

JANET, *doucement.* — Allez-vous-en ! Sortez de ma maison ! Je n'ai pas besoin de votre pitié ! Je n'ai pas besoin de vous... Je n'ai besoin de personne, vous m'entendez ? Allez-vous-en... Que je ne vous voie plus !

(*Elle se cache le visage dans les mains. Larry la considère un moment, et sort en emportant ses valises.*)

(*Elle se tient debout, tout à fait immobile et silencieuse pendant un moment, après que la porte se soit refermée. Elle fait un effort sur elle-même, elle parcourt la pièce d'un regard hébété. Elle frissonne comme si elle avait très froid tout à coup. Ses yeux tombent sur le manuscrit posé sur la table. Elle le saisit et se dirige rapidement vers le bureau et ouvre la porte : elle pousse alors un hurlement sinistre, inhumain : une silhouette d'homme s'écroule sur le seuil, les vêtements déchirés et du sang sur le visage ; il reste étendu à ses pieds... C'est Georges.*)

RIDEAU

ACTE III

Même décor. L'après-midi suivant. Vendredi.

Le living-room est en ordre. Mme Butting est occupée à épousseter. C'est une vieille femme du pays, assez amusante. Elle porte un tablier imprimé et ses cheveux, enroulés dans des bigoudis, sont dissimulés sous un turban. Son manteau et son cabas pendent à un porte-manteau de la porte d'entrée.

Un temps. Mme Butting chantonne d'une voix de fausset. On frappe à la porte. Henderson paraît.

Mme BUTTING. — Ah ?... C'est vous...

HENDERSON. — C'est moi, madame Butting...

Mme BUTTING. — Vous m'avez fait peur... Entrez monsieur Henderson, ne restez pas planté comme un poteau télégraphique, vous me donnez le vertige. (*Henderson entre dans le living-room. Il porte sa sacoche et ses vêtements sont légèrement souillés de boue.*) Comment allez-vous ?

HENDERSON. — Et vous, madame Butting ?...

Mme BUTTING. — Il vaut mieux pas en parler... Mes douleurs qui me reprennent... Pour moi, j'ai comme qui dirait...

HENDERSON. — Madame Preston n'est pas là ?

Mme BUTTING. — Non... Elle est sortie, mais elle doit pas tarder maintenant...

HENDERSON, *déçu*. — Ah ?

Mme BUTTING. — Pauvre femme... Elle a une mine épouvantable... figurez-vous...

HENDERSON. — Il y a de quoi !... Comment se porte monsieur Preston ?

Mme BUTTING. — Lui ?... ben, il est vivant... ça, je peux le dire : il m'a encore attrapée ce matin quand j'lui ai apporté son breakfeast... Y a pas à l'cacher, il est pas commode, cet homme... (*En confidence.*) Si vous aviez connu mon premier mari... vous savez ?... celui qui s'est sauvé avec la femme de l'ancien pasteur... une mère de six enfants !

HENDERSON. — Vous m'en avez déjà abondamment parlé...

Mme BUTTING, *froissée*. — Ah ?... c'est vrai... peut-être... (*Avec volubilité.*) Quand même, si vous voulez savoir ce que je pense... cette affaire d'hier au soir, ça a été un bien pour un mal...

HENDERSON. — Vraiment ?

Mme BUTTING. — On peut le dire... Il y a eu du changement par ici ?

HENDERSON. — Comment ça ?

Mme BUTTING. — Eh bien... vous savez que j'ai un principe, moi... Je ne mets jamais mon nez dans les histoires des autres...

HENDERSON. — Une fois n'est pas coutume.

Mme BUTTING. — Ça, c'est vrai... une fois n'est pas... Ecoutez bien. (*Elle s'approche de lui avec une mine de conspirateur et chuchote.*) Vous savez qu'ils étaient à couteaux tirés depuis son retour... j'ai l'œil, moi, vous savez...

HENDERSON. — Je n'en doute pas... Disons qu'ils avaient leurs petits différends !

Mme BUTTING. — Ouais... leurs petits différends... N'empêche qu'ils s'engueulaient, faut voir comment !

HENDERSON. — Madame Butting !

Mme BUTTING. — Jusqu'à hier au soir...

HENDERSON. — Je ne vous suis pas très bien...

Mme BUTTING. — Je veux pas parler mal à propos, monsieur Henderson, mais tout c'que je sais, c'est qu'il n'y avait *qu'un* lit à faire, ce matin... pour changer !

HENDERSON. — Vous croyez que...

Mme BUTTING. — Moi ? Rien du tout... Je ne crois rien ! (*D'un air entendu.*) Les actes en disent plus long que les paroles...

HENDERSON. — Comme vous avez raison !

Mme BUTTING. — J'connais la vie... Un jour, avec William, William, oui... vous savez mon second mari ! Ben, un jour, il m'a dit comme ça : « Emily... »

HENDERSON. — Vous en êtes sûre ?

Mme BUTTING. — De quoi ?

HENDERSON. — Que M. et Mme Preston ont...

Mme BUTTING. — Chut !... on pourrait nous entendre... Si j'en suis sûre ?... Naturellement, ça devait arriver tôt ou tard !

HENDERSON. — Pourquoi ?

Mme BUTTING. — Avec les hommes, vous savez... Remarquez que j'dis pas ça pour vous, monsieur Henderson, vous êtes célibataire...

HENDERSON. — Bien sûr...

Mme BUTTING. — Et vous voulez mon avis ?

HENDERSON. — Oui.

Mme BUTTING. — Vous avez rudement bien fait ! Parce que les femmes, elles valent guère mieux !

HENDERSON. — Vous êtes sévère.

Mme BUTTING. — Non... j'suis misanthrope... Ça m'est venu avec l'âge...

HENDERSON. — Oui... sans doute... Je vais vous paraître indiscret, madame Butting, mais... n'y aurait-il pas eu un vif malendu entre M. Preston et sa

femme quand il est arrivé... une querelle, par exemple, qui aurait pu les éloigner momentanément l'un de l'autre ?...

Mme Butting. — Euh... j'me rappelle pas très bien...

Henderson. — C'est demain samedi, et cela fera exactement deux semaines qu'il est ici. Reportez-vous en arrière, le jour où il a mis les pieds ici pour la première fois... Essayez de vous représenter comment Mme Preston a accueilli son mari quand il est entré par cette porte avec ses valises...

Mme Butting. — Attendez... Il y a longtemps et je...

Henderson. — Faites un effort, madame Butting, réfléchissez bien... c'est d'une extrême importance... Concentrez-vous...

Mme Butting. — J'me concentre, remarquez bien, monsieur Henderson, j'me concentre...

Henderson. — Et alors ?

Mme Butting. — Et alors... rien ! (*Soulagée.*) Non, bien sûr ! J'peux pas me rappeler...

Henderson. — Pourquoi ?

Mme Butting. — Parce que l'samedi et l'dimanche, j'suis d'congé !

Henderson. — Evidemment... et personne d'autre ne l'a vu... personne...

Mme Butting. — Pas que je sache ! Les jeunes gens sont arrivés à la nuit tombée... Non... Elle devait être toute seule ce matin-là !

Henderson. — Comme c'est dommage !

Mme Butting. — De ce fait, c'est pas avant l'mardi que j'lai vu... même que ça m'a fait un drôle de coup !

Henderson. — Que s'est-il passé ?

Mme Butting, *d'un ton dramatique.* — J'entre ici, bien tranquillement pour faire le ménage, et devinez qui je vois, devant cette fenêtre ?

Henderson. — M. Preston !

Mme Butting. — Comment le savez-vous ?

Henderson. — Je ne sais pas... Une intuition...

Mme Butting. — Ben vous alors !... Ça m'rappelle ma pauvre mère qui me disait toujours « Emily... ».

Henderson. — Alors, M. Preston ?...

Mme Butting. — Ah ! oui... M. Preston, ben il m'a fait une de ces peurs !

Henderson. — Pourquoi ?

Mme Butting. — Vous êtes bon, vous... Je ne savais pas qui diable ça pouvait être ! Je suis une faible femme, moi, et les émotions, avec mon état de santé, ça n'me vaut rien qui vaille... monsieur Henderson...

Henderson. — Madame Butting ?

Mme Butting. — Vous croyez pas que j'ferai mieux d'aller consulter à Londres ?

Henderson. — Nous en reparlerons... Vous auriez dû comprendre que cet inconnu ne pouvait être autre que M. Preston...

Mme Butting. — Je ne le connaissais ni d'Eve ni d'Adam... (*Elle médite.*) Et puis, il ne ressemblait pas du tout à la photo...

Henderson. — La photo ?... Quelle photo ?

Mme Butting. — La photo de leur mariage qui était sur la coiffeuse de madame Preston.

Henderson, *très agité.* — Vraiment ?... Comme c'est intéressant... Je... Je me demande, est-ce que je ne pourrais pas jeter un petit coup d'œil sur cette photo ? Euh... Juste par curiosité...

Mme Butting. — J'le voudrais que j'le pourrais pas... Elle a disparu !

Henderson. — Ah... (*Il est visiblement déçu.*) Comme c'est regrettable... Il n'y a pas d'autre portrait de lui dans la maison ?

Mme Butting. — Pas que je sache !

Henderson. — Je suis désolé...

Mme Butting. — Je n'vois pas pourquoi ?

Henderson. — Je m'entends.

Mme Butting. — Moi pas... Et j'suis pas sourde... monsieur Henderson !

Henderson. — Oui ?

Mme Butting. — Vous voulez que j'vous donne un bon conseil ?

Henderson. — Donnez toujours !

Mme Butting. — Eh bien... sauf le respect que je vous dois... ça ne vaut rien de bon...

Henderson. — Qui sait ?

Mme Butting. — Je sais moi... Et comme disait mon premier mari, vous savez, celui qui a enlevé la femme de l'ancien pasteur...

Henderson. — Oui ?...

Mme Butting. — « Emily »... (*Elle aperçoit Georges qui apparaît en haut de l'escalier.*) Oh... c'est pas tout ça... Je bavarde, je bavarde... Le ménage ne s'fera pas tout seul !

Georges. — Mme Butting a raison, mon cher, j'ai entendu, oh ! tout à fait par hasard la fin de votre petite conversation : « Ça ne vaut rien de bon de mettre son nez dans les affaires des autres... »

Mme Butting. — N'est-ce pas, monsieur Preston... J'connais la vie, moi, et y en a plus d'un qui f'rait mieux de m'écouter plus souvent... Comme j'disais à mon second mari...

Georges. — Ce sera tout, madame Butting... Vous pouvez aller...

Mme Butting. — Ah ?

Georges. — Sortez !

Mme Butting, *outragée.* — Bon... Je sors... Mais vous ne m'empêcherez pas de penser... (*Le regard froid de Georges l'arrête dans son élan.*) Ça va, je sors... J'vais préparer l'thé... (*Elle sort très digne. Henderson regarde Georges... Il a la main enveloppée dans un pansement et il boite sensiblement en marchant.*)

Henderson, *très affable.* — Comme je suis heureux, cher monsieur Preston, de vous voir debout sitôt après ce déplorable accident... J'étais venu prendre de vos nouvelles.

Georges. — Vous êtes trop bon.

Henderson. — Vous avez eu beaucoup de chance... Une chance inouïe ! Une chance de... Oh ! pardon.

Georges. — Je vous en prie...

Henderson. — Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire... Enfin, vous êtes sauf et c'est le principal !

Georges. — N'est-ce pas ?

Henderson. — Les voies de la Providence sont impénétrables !

Georges. — Je suis navré pour la voiture...

Henderson. — N'en parlons plus.

Georges. — Est-elle... euh... récupérable ?

Henderson. — Vous ne parlez pas sérieusement ?

Georges. — Oui ?

Henderson. — J'ai jeté un coup d'œil ce matin. (*Il désigne ses vêtements souillés de boue.*) Cette

antiquité ne vaut pas le prix de l'opération... Elle est au fond du Tarn, qu'elle y reste !

GEORGES. — Vous aurez l'obligeance de nous dire combien nous vous devons... Ma chère Janet se fera une joie de vous signer un chèque... (*Il sourit.*) C'est bien la moindre des choses...

HENDERSON. — Ne vous tourmentez pas pour ça... La voiture était assurée plus que largement !

GEORGES. — Espérons qu'ils ne se feront pas trop tirer l'oreille pour vous rembourser ; après tout, vous n'étiez pas au volant au moment de l'accident...

HENDERSON. — Bien m'en a pris ! (*Il rit.*)

GEORGES. — Saviez-vous qu'elle était en si mauvais état ?

HENDERSON. — Oui... C'était une pièce de musée, un souvenir de famille... (*Il rit.*) Mais je me flatte d'avoir toujours su m'accommoder de ses petites particularités... (*Il désigne un fauteuil.*) Vous permettez ? (*Georges fait semblant de ne rien remarquer.*) Merci ! (*Henderson s'assied.*) Cette pauvre Mme Preston doit être bouleversée... Après tout, elle a failli vous perdre... de peu !

GEORGES. — ... Et pour toujours...

HENDERSON. — C'est une nature particulièrement sensible, comme tous les artistes d'ailleurs... Ils vivent une vie intérieure intense... Ce qui explique leurs distractions occasionnelles...

GEORGES. — Je n'ai rien noté de semblable chez ma femme.

HENDERSON. — Jamais ?... Pas de brusques absences de mémoire ?

GEORGES. — Jamais.

HENDERSON. — Tiens !... C'est étrange !

GEORGES. — Pourquoi ?

HENDERSON. — Pour rien. Je crois savoir que vous alliez à la gare pour ramener Mlle Chris ?

GEORGES. — Oui, mais je ne suis pas allé bien loin... Ils sont partis tous les deux !

HENDERSON. — Pour de bon ?

GEORGES. — Pour de bon.

HENDERSON. — Vous laissant goûter en compagnie de votre chère épouse... un bonheur conjugal sans nuage !

GEORGES. — Précisément.

HENDERSON. — N'y avait-il pas quelque chose qui ne marchait plus entre les deux jeunes gens ?

GEORGES, *brusquement.* — Vous êtes bien curieux...

HENDERSON. — Je ne m'en cache pas.

GEORGES. — Ecoutez-moi bien, Henderson, j'ai démoli votre voiture. Je la paierai... avec de l'argent, pas avec des mots !

HENDERSON. — Je n'ai jamais voulu insinuer...

GEORGES. — Chaque fois que vous mettez les pieds ici, je dois subir une sorte d'interrogatoire. Que cherchez-vous ? Qu'espérez-vous trouver ?

HENDERSON. — La clef du mystère... si possible !

GEORGES. — Quel mystère ?

HENDERSON. — Mais certains aspects de cette maison, les gens qui l'habitent, vous-même... plus particulièrement, monsieur... heu... Preston... êtes mystérieux...

GEORGES. — Vous avez beaucoup d'imagination !

HENDERSON. — Peut-être...

GEORGES. — Jouons cartes sur table, monsieur Henderson... Qu'y a-t-il derrière tout cela ?

HENDERSON. — Un exercice mental assez stimulant, rien de plus !

GEORGES. — Et il faut rester sur la corde raide pendant que vous dansez votre gigue mentale ?

HENDERSON. — « Rester sur la corde raide ! » Quelle analogie malheureuse !

GEORGES. — Que voulez-vous dire ?

HENDERSON. — Cela rappelle tellement « se balancer au bout d'une corde ! »

(*Un temps.*)

GEORGES. — Que croyez-vous savoir ?

HENDERSON. — Peu de chose... mais je brûle ! Par exemple, pourquoi un homme qui jouit apparemment d'une situation avantageuse, comme vous, marié à une femme agréable, talentueuse et qui connaît un certain succès, pourquoi cet homme est-il sujet à d'aussi inexplicables sautes d'humeur ? Pourquoi est-il aussi bizarre ?... Pourquoi... commet-il un meurtre ?

GEORGES, *dans un murmure.* — Un meurtre ?

HENDERSON. — Un meurtre, oui, monsieur Preston... Pour moi, un homme qui tue un animal sans défense, de sang-froid, commet un véritable meurtre... qui plus est, un meurtre d'un caractère particulièrement pervers et impardonnable !...

GEORGES. — Ah !... (*Il est visiblement soulagé.*) Mais Fury est tombé !

HENDERSON. — C'est faux ! Ce cheval avait les poumons et les membres en parfait état quand vous lui avez logé une balle dans la tête !

GEORGES. — Monsieur Henderson !

HENDERSON. — Autre chose encore... Aussi tragique qu'elle soit, la mort d'un animal est-elle suffisante pour inciter une femme raffinée à tenter de commettre un meurtre ?

GEORGES. — Je ne comprends rien à vos allusions !

(*Un temps.*)

HENDERSON. — Monsieur Preston, vous venez de m'assurer que la mémoire de votre femme fonctionnait d'une manière parfaite... Or, hier soir, dans un cas très simple, son « infaillible mémoire » l'a trahie gravement ! (*D'un ton direct.*) Quand vous êtes parti d'ici, avec ma voiture, savait-elle que vous alliez la prendre ?

GEORGES. — Bien sûr... C'est elle qui m'en a donné le conseil !

HENDERSON. — Sans aucune recommandation... d'aucune sorte ?

GEORGES. — Non... Je ne vois pas très bien où vous voulez en venir !

HENDERSON. — A ceci, tout simplement : quelques instants auparavant, je lui avais demandé la permission de laisser ma voiture à sa porte pour la nuit. Votre femme savait très exactement que vous conduisiez à tombeau ouvert... Elle le savait, parce que je lui avais dépeint l'état de ce véhicule avec un luxe de détails incroyable !

(*Georges jette un regard vers le bureau.*)

GEORGES. — Elle m'a conseillé d'emprunter la route du Tarn... Ce serait plus rapide, disait-elle !

HENDERSON. — Mme Preston a de ces mots !... C'est un miracle qui vous a sauvé !

GEORGES. — La portière s'est ouverte, je n'ai eu que le temps de sauter...

HENDERSON. — Vous ne devez la vie qu'à une portière défectueuse... Sans ce détail providentiel, mon cher, vous seriez...

GEORGES. — Au fond du Tarn...

HENDERSON. — Au fond du Tarn, oui...

(*Soudain, la porte d'entrée s'ouvre et Janet entre « en coup de vent ».*)

JANET. — Monsieur Henderson, je vous cherchais...

HENDERSON. — Ma bonne amie, mes hommages... Je félicitais votre mari de sa chance !

JANET. — Oui... tout cela est ma faute... J'étais tellement touchée par la mort de Fury, que tout ce que vous m'aviez dit concernant la voiture m'est complètement sorti de l'esprit !

HENDERSON. — Voilà une distraction coupable !

JANET. — Je l'avoue... Je ne me le pardonnerai jamais !

HENDERSON. — Allons... allons !... Je suis persuadé que M. Preston vous a déjà pardonné !

JANET, *à Georges.* — Est-ce vrai, Georges ?

(*Georges la regarde froidement, lui tourne le dos et monte rapidement les escaliers.*)

HENDERSON. — C'est la réaction... Après un pareil choc...

JANET. — Sans doute.

HENDERSON. — Quel être étrange. Enfin... Je... j'espère que vous ne courez aucun danger...

JANET. — Un danger ?

HENDERSON. — Le coin est retiré... J'avoue que je suis plus tranquille de savoir que cette bonne Mme Butting...

JANET. — Elle rentre chez elle à cinq heures...

HENDERSON. — Comme c'est contrariant !

JANET. — Pourquoi ?

HENDERSON. — Je ne pense pas qu'il soit prudent que vous demeuriez seule, ce soir, avec votre mari... Il s'est imaginé Dieu sait quoi... que vous lui avez conseillé de prendre ma voiture... comment dirais-je ?... de... de propos délibéré...

JANET. — Ah ?...

(*Un temps.*)

HENDERSON. — C'est absurde !

JANET. — Absolument. Tout s'est passé si vite ! (*Elle enlève son manteau.*) Il a fallu qu'il sorte précipitamment...

HENDERSON. — Bien sûr !

JANET. — Avant que je puisse le retenir, sans prendre la peine d'enfiler un pardessus ou de mettre un chapeau, il était déjà au volant et...

HENDERSON. — Et ce qui devait arriver est arrivé !

JANET. — Oui. (*Un temps.*) Asseyez-vous donc !

HENDERSON. — Merci. (*Un temps.*) Comment ferez-vous pour le convaincre de la pureté de vos intentions ?

JANET. — Je ne sais pas.

HENDERSON. — Il est extrêmement nerveux, ma chère amie, prenez garde... J'avoue qu'il m'inquiète... Il donne l'impression d'être récemment passé par quelques gros ennuis...

JANET. — Qu'allez-vous chercher ?...

HENDERSON. — On est tenté de se demander... quelle espèce d'ennuis ?

JANET, *elle prend une cigarette.* — Tout cela est plutôt personnel et...

HENDERSON. — Certaines choses, madame Preston, sont l'affaire, non de l'individu privé, mais de la société tout entière...

JANET. — Par exemple ?

HENDERSON. — Le crime. (*Janet se fige, sa cigarette à la main non allumée.*) Le crime n'a pas de copyright !

JANET. — Le crime ?

HENDERSON. — Vol, violences, tentatives d'assassinat sur un agent de l'ordre... ces délits concernent la société ! Et c'est à elle que l'on doit en répondre...

JANET. — Vous parlez par énigmes, mon cher... je ne vous suis pas du tout !

HENDERSON. — Laissez-moi finir... Le tempérament ombrageux de votre mari est peut-être une menace pour votre sécurité personnelle, mais le crime de Georges Bates atteint l'ensemble de la collectivité !

JANET. — Georges... Bates ?

HENDERSON, *très calmement.* — Georges Bates, oui, l'homme qui vient de nous quitter si désagréablement !

JANET. — Que voulez-vous insinuer ?

HENDERSON. — Moi ? Rien... Je ne fais que rapprocher deux faits assez troublants.

JANET. — Lesquels ?

HENDERSON. — Primo : notre ami répond parfaitement au signalement communiqué par les journaux... Il ressemble à s'y méprendre aux photos parues. Secundo : toutes celles de votre époux ont disparu de cette maison comme par enchantement !

JANET, *avec défi.* — Vous en concluez qu'il n'est pas mon mari ?

HENDERSON. — Je n'irai pas jusque-là !... (*Il regarde d'un air malicieux sa sacoche.*) Evidemment, si je pouvais produire quelqu'un d'autre, les choses se présenteraient différemment... Il manque un élément dans mon puzzle... Remarquez bien que deux hommes sont impliqués dans cette ténébreuse affaire de banque... et l'autre complice a disparu... Où est-il ? Toute la question est là ! (*Il approche une allumette allumée de la cigarette de Janet.*) Vous permettez ?

JANET. — Merci...

HENDERSON. — Je ne sais pas qui vous protégez, ni pourquoi, mais j'estime, ma chère amie, que votre devoir est d'aller à la police... votre plus élémentaire devoir !

JANET. — Monsieur Henderson, ce serait faire insulte à votre étonnante perspicacité que de vous mentir plus longtemps... mais je ne suis pas en mesure, pour le moment du moins, de me confier à vous... Je vous demande de me faire confiance et de garder pour vous le fruit de vos... vos déductions... pour quelque temps encore...

HENDERSON. — Mais cela équivaudrait à...

JANET. — Je vous en prie...

(*Un temps.*)

HENDERSON. — Bon. L'avenir est entre vos mains. (*Il se lève et va vers la porte.*) A propos, la peine requise pour tentative d'assassinat d'un agent de l'ordre est de quinze ans de travaux forcés, je crois ?

JANET. — Oui, à peu près...

HENDERSON. — Bonne chance !

(*Il sort. Janet marche de long en large en réfléchissant profondément. Elle va brusquement vers la porte qui donne vers la cuisine et appelle.*)

JANET. — Madame Butting !

Mme BUTTING, *elle entre, portant un plateau.* — Voilà... je viens... voilà... J'fais le thé, madame Preston... J'sais bien qu'il est un peu tôt, mais après toute cette palabre, vous devez en avoir besoin !

JANET. — Très bien... Vous... vous pouvez vous en aller maintenant.

Mme BUTTING. — Comment ça ? Il n'est que cinq heures moins vingt... L'heure, c'est l'heure !

JANET. — Ça n'a pas d'importance... Vous pouvez vous sauver. (*Mme Butting reste plantée, souriante et embarrassée.*) Ah ! c'est vrai... nous sommes vendredi !... J'oubliais...

(*Elle fouille dans son sac. Mme Butting est déjà en train d'enfiler son manteau. Elle l'observe.*)

Mme BUTTING. — Qu'est-ce qui se passe, madame Preston ? Vous avez l'air toute retournée !

JANET. — Ce n'est rien... une migraine...

Mme BUTTING. — Ah ! là... là... les hommes ! J'parie qu'il a été encore après vous...

JANET. — Qui ?

Mme BUTTING. — Le vieux... Il tourne toujours après les gens pour leur tirer les vers du nez !

(*Janet regarde attentivement Mme Butting.*)

JANET. — Madame Butting ?...

Mme BUTTING. — J'suis là !

JANET. — Madame Butting... si... si on vous demandait de dire ce que vous savez sur nous deux... sur la manière dont nous nous entendions, mon mari et moi... que répondriez-vous ?

Mme BUTTING. — Rien... motus et discrétion... bouche cousue ! J'suis pas bavarde, vous savez... Comme disait mon premier mari... Mais j'vous ai pas raconté, vous n'étiez pas au pays, à l'époque... même que ça a fait un de ces raffûts : figurez-vous qu'il était parti avec la femme de l'ancien pasteur... une femme superbe... et...

JANET, *souriante*. — Ne nous égarons pas, madame Butting... Si on vous demandait de témoigner devant un tribunal, par exemple...

Mme BUTTING. — Un tribunal ?

JANET. — Oui.

Mme BUTTING. — Ben, on pourrait me passer à la torture que j'dirais rien... J'suis de votre côté, madame Preston... Si on n'se soutenait pas entre femmes, y aurait plus d'vie possible ! Les maris ? J'peux en parler en connaissance de cause. J'en ai eu trois, moi qui vous parle, et y en a pas un qui a racheté l'autre !

JANET. — Merci.

Mme BUTTING. — Y'a pas d'quoi !... Mais pourquoi voulez-vous savoir ?

JANET. — Je me demandais simplement...

Mme BUTTING. — Vous allez divorcer ?

(*Janet lui tend son argent pour mettre fin à la conversation.*)

JANET. — Voici votre argent.

Mme BUTTING. — Merci... Ben, au revoir, madame Preston ! (*Fausse sortie. Elle revient et d'une voix attristée.*) Oh !... pendant que j'y suis, j'ferais p't'être bien d'avouer...

JANET. — Quoi ?

Mme BUTTING. — J'ai cassé une tasse...

JANET. — Ah !

Mme BUTTING. — Vous feriez mieux de me rogner dix-huit pence.

JANET. — ...

Mme BUTTING. — Bon... (*A contrecœur.*) J'me rogne moi-même, alors ?

JANET. — Gardez-les.

Mme BUTTING, *vivement et ravie*. — J'discute pas ! Je file... Au revoir, madame Preston ! A lundi !

JANET. — Bon week-end !

Mme BUTTING. — Vous savez, avec M. Butting... tout bien considéré, j'préférais encore l'premier...

JANET, *se dirige vers les escaliers*. — A lundi, madame Butting !...

(*Mme Butting hausse philosophiquement les épaules et sort.*)

JANET *appelle*. — Georges ! Georges ! (*Pas de réponse. Elle tire les rideaux et va prendre dans une poche de son manteau le revolver. Elle va au téléphone et décroche le récepteur, en tenant de l'autre main le revolver dirigé vers les escaliers. Elle parle d'une voix étouffée, mais pressante.*) Standard ? Donnez-moi la police. (*Un temps.*) Allô !... oui, Janet Preston à l'appareil ! J'ai absolument besoin de vous... Il y a un homme dans ma maison... un dangereux criminel : Georges Bates... Quoi ? Je dis Georges Bates... oui... le cambrioleur de banque. Il est armé et vient de me dérober une importante somme d'argent... Combien de temps vous faut-il ? A 5 heures, dans cinq minutes, alors faites vite.... Je vous attends.

(*On entend le claquement sourd d'une porte au premier étage. Elle pose doucement le récepteur. Elle efface rapidement les empreintes sur le revolver et le glisse dans son sac à main. Des pas dans les escaliers. Georges entre. Il porte les vêtements avec lesquels il est arrivé à Tarn House... Il tient une valise à la main.*)

JANET. — Georges ! Qu'est-ce que vous faites ?

GEORGES. — Je m'en vais.

JANET. — Mais ce n'est pas possible, vous...

GEORGES. — Que suggérez-vous d'autre ?

JANET. — Vous croyez... Oh ! j'en suis sûr... Vous croyez que j'ai voulu me débarrasser de vous en vous conseillant d'emprunter la voiture d'Henderson... Comment pouvez-vous... ?

GEORGES. — Je ne crois rien, Je sais... (*Il la saisit brutalement par un bras.*) Où est-il ?

JANET. — Lâchez-moi ! Vous me faites mal... Où est-il... quoi ?

GEORGES. — Le revolver.

JANET. — Comment voulez-vous que je le sache ?

GEORGES. — Vous l'avez volé, cette nuit, pendant que je dormais. (*Il lui secoue le bras avec violence.*) Dépêchez-vous de me le rendre !

JANET. — Dans mon sac... (*Il lui lâche le bras, cherche et trouve le revolver.*) Sale brute !

GEORGES. — Vous ne pensiez pas vous en tirer comme ça ?...

JANET. — Georges...

GEORGES. — Mais non, Janet, ne vous fatiguez pas ! Je ne peux plus vous croire...

JANET. — Georges... ne partez pas ! J'ai perdu la tête... à cause de Fury... J'étais folle de douleur... Pardonnez-moi... Tout est de la faute d'Henderson ; il m'avait persuadé que vous l'aviez... Fury ! ce n'est pas possible !

GEORGES. — Pourquoi ? J'avais besoin de vous faire mal... d'une manière ou d'une autre !

JANET. — Henderson est un monstre ! Vous n'avez pas encore compris son jeu ?... Nous diviser ! Nous jeter l'un contre l'autre... Il n'a aucune preuve ! Il ne peut rien contre nous, si nous... Vous pouvez me croire maintenant... Je vous le jure !

GEORGES. — Maintenant, moins que jamais !

JANET. — Il me semble vous avoir donné un gage de ma bonne foi... la nuit dernière... (*Elle met ses deux bras autour de son cou.*) Vous avez oublié ?... déjà... Georges...

(*Il se dégage.*)

GEORGES. — Trop tard, Janet...

(*Il se dirige vers la porte.*)

JANET. — Georges... je vous en supplie... aidez-moi... restez... Que vais-je devenir ?... (*Il saisit la poignée de la porte.*) S'il vous plaît, Georges...

GEORGES. — Je vous plains...

JANET. — Merci... Oh !... Georges... Vous avez

bien cinq minutes ?

GEORGES. — Cinq minutes à peine...

(*Il redescend en manipulant avec maladresse son pansement qui s'est défait. Il est près de la fenêtre ; il regarde au dehors pour voir si la voie est libre. Janet cherche fébrilement quelque chose qui puisse distraire son attention.*)

JANET. — Bien sûr... vous avez le temps... Vous prendrez bien une tasse de thé ? (*Georges ne prête aucune attention à elle.*) Georges !

GEORGES. — Que voulez-vous ?

JANET. — Je ne sais pas... Je ne sais plus... Je... elle a oublié le sucre...

GEORGES. — Vous croyez vraiment que le moment soit bien choisi ?

JANET. — Vous avez raison... peut-être... Je voudrais vous dire...

GEORGES. — Allez-y rapidement ; je ne compte pas m'éterniser ici !

JANET. — C'est affolant... Je ne peux pas réunir deux ou trois idées de suite. Je suis bouleversée à l'idée que... Oh ! Georges !

GEORGES. — Reprenez vos esprits ?

JANET. — Comment tout cela va-t-il finir ?

GEORGES. — Le plus simplement du monde... (*Elle place une tasse de thé près de lui.*)

Dans quelques heures, j'aurai quitté le pays avec le passeport de Preston...

JANET. — Et moi ?... moi, que vais-je devenir ?

GEORGES. — Je ne me fais aucun souci pour vous... Vous avez le génie des solutions rapides !

(*Il manipule encore son pansement. Elle s'approche de lui pour l'aider.*)

JANET. — Mais s'ils vous prennent ?... Ils vont venir ici... poser des questions !

GEORGES. — Vous trouverez les réponses...

JANET. — Mais si je ne peux pas...

GEORGES. — Ça m'étonnerait !... Mais dans ce cas, vous avez toujours la possibilité...

JANET. — De quoi ?

GEORGES. — Cette petite fiole que vous gardez soigneusement... C'est l'occasion ou jamais de ne pas laisser complètement perdre ce qui vous reste de ce... de ce remède de cheval !

JANET. — Vous voulez rire ?...

GEORGES. — Pas du tout ! On dit que c'est le dernier refuge des lâches et je n'ai jamais compris pourquoi ! Il faut de l'estomac... si j'ose dire... pour se faire... C'est une sorte de courage supplémentaire que de se tuer soi-même et je me demande sincèrement si j'en aurais ce courage...

(*Janet s'écarte de lui après avoir arrangé son pansement.*)

JANET. — Vous le pourriez ! Il suffit d'une fois !

GEORGES. — C'est une fois de trop ! (*Avec un sourire ambigu.*) Pourquoi ne buvez-vous pas votre thé ?

JANET. — Dans une minute... Quand on passe un obstacle à cheval, il arrive un moment où il n'est plus possible de reculer... Dans la vie, c'est parfois la même chose ! (*Elle lui tend une tasse de thé.*)

GEORGES. — Je n'ai pas soif... et on ne sait jamais !

JANET. — Jamais, quoi ?

GEORGES. — Je pourrais être gênant... et il y a plusieurs manières d'éliminer un raseur... Vous avez échoué avec la voiture... Vous n'avez plus le revolver... Il vous reste le poison... C'est d'ailleurs votre arme de prédilection...

JANET. — Vous êtes fou !

(*Il renverse brusquement la tasse de thé.*)

Comme vous êtes méfiant !

GEORGES. — Vous êtes drôle ! J'ai appris à l'être en votre compagnie !

(*Elle va au placard et en sort le flacon.*)

JANET. — Il n'y avait rien dans ce thé... En voici la preuve : vous avez vu le poison... avant... Je n'y ai pas touché...

(*Il considère le flacon.*)

GEORGES. — Vous vous rendez compte, Janet, de ce que serait notre vie si j'avais la faiblesse de vous écouter et de rester près de vous ? Nous serions toujours ainsi, sur le qui-vive, à nous espionner, à nous interroger, à nous haïr...

JANET. — Votre résolution est prise ? Vous partez ?

GEORGES. — Oui... ventre à terre ! Ne craignez rien, vous avez peur que je parle si jamais...

JANET. — Mais...

GEORGES. — Ils n'entendront jamais parler de Georges Preston...

JANET. — Oui...

GEORGES. — Je vous le promets... quoi qu'il arrive !

JANET. — Merci, Georges...

GEORGES, *la regarde avec mépris et se détourne d'elle.* — Adieu, Janet...

JANET. — Attendez !

GEORGES. — Quoi ?

(*Elle retourne au placard et en sort une liasse de billets. Elle lui en tend une partie.*)

JANET. — Prenez !

GEORGES. — Qu'est-ce que c'est ?

JANET. — Cent livres, Georges.

(*Il se refuse à les prendre.*)

Je vous dois bien ça !

(*Georges se contient, mais parle avec une voix où perce une sourde colère.*)

GEORGES. — Je ne sais pas quel est, de nos jours, le cours exact de l'assassinat... même sans préméditation ! Comme je ne suis qu'un débutant, je me contenterai de mille livres... Je prends le tout ! (*Un temps.*) Je ne vous conseille pas de vous faire prier, (*Il met la main dans sa poche. Effrayée, elle lui donne la liasse entière.*) Ma dernière carte, peut-être ?

JANET. — Qui sait ? Je vous le souhaite très sincèrement.

(*L'horloge sonne cinq heures. Janet tend l'oreille.*)

GEORGES *l'empoigne brutalement.* — Vous êtes trop aimable.

JANET. — Bonne chance, Georges !

(*Il la pousse dans un fauteuil et sort vivement. Janet se relève et, debout, frémissante, elle attend. Un silence. Elle jette un coup d'œil sur le téléphone, va à la fenêtre et regarde au dehors. Elle retourne vers le téléphone et, au moment où elle pose la main sur le récepteur, on entend un coup de sifflet strident... un autre coup de sifflet plus proche... puis des cris venant de la lande autour de la maison. Deux autres coups de sifflet. Elle ferme les yeux et soupire profondément. Elle a un sourire de triomphe et semble se détendre : elle a gagné ! Elle ramasse le flacon de poison et le met dans son sac. La porte du bureau s'ouvre et Henderson entre.*)

JANET, *sursaute.* — Monsieur Henderson !... Qu'est-ce que vous faites dans le bureau ?

HENDERSON. — Je suis venu par la route du Tarn... La porte de derrière était ouverte, je me suis permis d'entrer... J'étais d'une inquiétude folle... Il y a un

grand déploiement de force de police au dehors, aux Grands Prés...

JANET. — Il a pu s'échapper ?

HENDERSON. — Non.

JANET. — Dieu soit loué ! La police vient d'arrêter Georges Bates !

HENDERSON. — Vous pouvez enfin respirer librement !

JANET. — Oui... Je peux tout vous dire maintenant... L'autre homme, celui qui a tiré sur l'agent de police, était mon mari. Bates est arrivé ici et a menacé de le trahir si je ne lui donnais pas asile ! Il se livrait sur moi à une sorte de chantage... vous comprenez ? Et j'avais le sentiment que je me devais de protéger l'homme que j'avais, malgré tout, épousé !

HENDERSON. — Noble sentiment, madame Preston ! Je vous reconnais bien là !

JANET. — Jour après jour, j'ai attendu mon mari... jour après jour... en vain ! Cet après-midi, monsieur Henderson, vous m'avez dicté mon devoir, j'ai réalisé très exactement mon imprudence... Enfin... tout est fini maintenant ! Tout est rentré dans l'ordre ! Grâce à vous, mon ami...

HENDERSON. — Allons, allons, chère... n'exagérons rien !

JANET. — Je vous en serai éternellement reconnaissante ! La police sera ici d'une minute à l'autre. Je suis prête à faire ma déposition.

HENDERSON. — Même en ce qui concerne votre véritable mari ?

JANET. — Si seulement je pouvais ! Mais non... Je doute fort qu'on n'entende jamais parler de lui... Il a disparu...

HENDERSON. — Non sans laisser de traces... (*Elle lui jette un coup d'œil interrogateur. Henderson cherche quelque chose dans sa sacoche.*) Ce matin, en flânant à mi-hauteur en bordure du Tarn, j'ai découvert ce... cet objet...

(*Il sort de sa sacoche le chapeau de Georges Preston écrasé, maculé de boue.*)

JANET. — Quoi ?... Qu'est-ce que c'est ?

HENDERSON. — Un chapeau. Il a été un peu malmené, mais vous devez le reconnaître ?

JANET. — Euh... non !

HENDERSON. — Mais si, mais si... cherchez bien ! La première fois que je l'ai vu, il était... oui... juste... là ! (*Il désigne le secrétaire du doigt.*)

JANET. — Ah ! oui, c'est vrai... je me souviens maintenant : le chapeau de Georges Bates ! Il le portait hier soir justement... Il a dû le perdre dans son accident...

HENDERSON. — Vraiment ?... Ne m'aviez-vous pas dit que Georges Bates s'était précipité au dehors, hier soir, sans prendre le temps d'enfiler son pardessus ni de prendre son chapeau ?...

JANET. — J'ai dû me tromper... J'étais dans une confusion !

HENDERSON. — Une confusion bien légitime, ma bonne amie... Je... je me suis permis d'examiner soigneusement ce couvre-chef, et j'en suis arrivé à la conclusion suivante : ce chapeau a dû séjourner dans l'eau plusieurs jours. Vous savez comme je suis curieux...

JANET, *elle sourit.* — Vous êtes incorrigible !

HENDERSON. — Hélas !... cette découverte m'a amené à descendre jusqu'au Tarn pour voir...

JANET. — Vous êtes allé... jusqu'à l'eau ?

HENDERSON. — Oui et vous avouerez.. que ce fut une opération un peu téméraire pour un homme de mon âge... mais... comment dirais-je... mes efforts ont été couronnés de succès !

JANET. — Depuis combien de temps cet homme est-il... noyé ?

HENDERSON. — Il ne s'est pas noyé, madame Preston, il est mort empoisonné... et je crois savoir d'une manière précise avec quel poison on l'a...

JANET. — Pouvez-vous le prouver ?

HENDERSON. — Une autopsie nous le dira.

(*Un temps. Elle reprend ses esprits, son courage.*)

JANET, *en souriant.* — Mais pourquoi vous adresser à moi ? Vous descendez dans le Tarn, au risque de vous rompre le cou, vous dénichez le corps d'un inconnu et...

HENDERSON. — Un inconnu, dites-vous ?

JANET, *elle se raidit.* — Oui. (*Elle le regarde fixement.*)

HENDERSON. — J'ai déjà eu l'occasion de rencontrer ce monsieur, voyez-vous. Le jour même de son arrivée, le brouillard matinal intense l'avait d'abord trompé, et c'est à ma porte qu'il est venu frapper. J'ai dû lui indiquer le chemin qui conduisait chez vous. (*Un temps.*)

JANET, *avec désespoir.* — Bates. Georges Bates a dû...

HENDERSON, *tranquillement.* — Non, madame Preston... C'est vous ! J'ai la bouteille de poison, vous me l'avez rendue ce soir-là... vous vous rappelez ? Je ne suis pas encore fixé sur le rôle exact de Georges Bates, dans cet assassinat, s'il y a pris part... mais il est entre les mains de la police, maintenant, et une fois qu'il saura qui l'y a envoyé... il nous dira, sans se faire prier, tout ce qu'il sait sur les circonstances de cet empoisonnement !

(*C'est un acte d'accusation. Janet est battue.*)

JANET. — J'ai... échoué ?

HENDERSON. — Oui, madame Preston : mais vous avez presque réussi.

JANET. — Presque... mais pas tout à fait. C'est une mauvaise habitude que j'ai...

(*Une voiture de police s'arrête doucement au dehors.*)

HENDERSON. — Ce doit être la police, maintenant, je suppose... (*Elle vacille un peu.*) Vous êtes prête ?

(*Elle porte la main à son front.*)

JANET. — Je ne me sens pas bien... ma tête... Voulez-vous me passer mon sac ? J'ai le plus grand besoin d'un calmant avant d'affronter ces... ces gens...

(*Il lui donne son sac.*)

HENDERSON. — Voulez-vous un manteau ?

JANET. — Non, merci. (*Elle sort le flacon de poison.*) Voilà tout ce dont j'ai besoin. (*On entend frapper un coup sec officiel à la porte d'entrée. Janet se tourne vers Henderson la tête droite et dit simplement.*) Allons !

(*Henderson va à la porte alors que le rideau tombe lentement sur la fin de la pièce.*)

RIDEAU

Un Remède de Cheval...!

Sous le titre Intent to murder *cette pièce de Leslie Sands obtint aux Etats-Unis et en Angleterre un succès considérable, tant auprès du public que de la critique. A Hollywood, on en fit même un film — sous le titre de* Jezabel, *dont Bette Davis fut la merveilleuse interprète.*

Aujourd'hui, cette pièce dont le titre a mystérieusement donné en français Un remède de cheval *est présentée au Théâtre Charles-de-Rochefort, dans une adaptation de Frédéric Valmain, le théâtre et l'adaptateur étant spécialisés dans la pièce policière.*

Il n'y a pas de genre majeur ou mineur au théâtre. Il y a les bonnes et les mauvaises pièces. Il ne surgit pas, non plus — hélas! — un chef-d'œuvre dramatique toutes les semaines, à Paris. Quand on a la prétention — et c'est celle de L'Avant-Scène *— d'offrir à ses lecteurs un panorama, aussi vaste que possible, des divers genres qui fleurissent sur les scènes parisiennes, il faut bien tenir compte des goûts différents du public..., même si la critique n'est pas d'accord. La critique se doit d'être sévère. Nous nous devons d'être éclectiques.*

Ce qui ne nous empêche pas d'être objectifs... en donnant, comme nous le faisons dans chaque numéro, la parole à la critique.

...et la critique

JEAN VIGNERON : Une bonne formule.

L'Homme au parapluie, Liberty-Bar, Traquenard... Et maintenant, *Un remède de cheval.* Le Théâtre Charles-de-Rochefort s'est, depuis quelques années, spécialisé dans la littérature policière. La formule est bonne, car il existe d'excellents drames dans ce genre réputé mineur, et le public est toujours friand de ces jeux du mystère et de la mort.

La Croix.

★

HENRY MAGNAT : Du « suspense ».

Donc le « suspense » règne en maître au long de cinq tableaux que l'on croirait écrits par Agatha Christie, d'autant que l'excellent Palau joue, comme à plaisir les Hercule Poirot.
N'ayez crainte, je ne vous dirai rien d'essentiel, rien qui puisse vous empêcher de frémir de surprise... ou d'attente!

Combat.

★

JEAN-MICHEL RENAITOUR : De l'ouvrage « bien faite »...

Si vous aimez les pièces policières, il faut aller voir celle-ci!... Généralement, dans ce genre de drame, on hésite jusqu'à la fin pour connaître un secret, pour découvrir qui a commis le crime. Cette fois-ci, au contraire, on nous met dès le début dans la confidence. Evidemment, c'est jouer la difficulté, puisque nous n'attendons plus le dénouement pour savoir le mot de l'énigme. Aussi faut-il que l'ordonnance de l'action et le style des répliques soient assez captivants pour remplacer l'incertitude et la curiosité des spectateurs. Or, nous devons convenir que c'est ici de l'ouvrage « bien faite », c'est-à-dire que pas un instant l'intérêt ne se ralentit : L'auteur et l'adaptateur ont donc fait preuve de leur habileté.

Jours de Paris.

JEAN-JACQUES GAUTIER : Malgré Palau et André Valmy.

J'adore les pièces policières, les bonnes.
Ce n'est pas le cas.
Malgré Palau et André Valmy.

Le Figaro.

★

JEAN GUIGNEBERT : Une agréable pièce policière.

Un remède de cheval, c'est une agréable pièce policière de Leslie Sands que Frédéric Valmain a adaptée pour le Théâtre de Rochefort. D'entrée de jeu, on connaît les coupables et l'intérêt réside dans la manière dont ils sont démasqués.
Un bon décor de Jean Dejoux, crée l'ambiance classique du living-room dans une maison de campagne des environs de Londres.

Libération.

★

F. G. : Une interprétation valable.

Un remède de cheval, une pièce policière. On connaît le coupable dès le début : il s'agit de savoir comment il sera découvert. C'est surtout valable par l'interprétation de Pierre Palau, André Valmy, Mary Grant.

Le Journal du Dimanche.

★

GUY VERDOT : Emotion, sûreté, force...

Mme Mary Grant, toujours excellente dans les paroxysmes, a montré de l'émotion lorsqu'on lui a fait savoir que son cheval était mort. Ce fut, certes, l'instant le plus anglais de la soirée.
La sûreté, la force d'un André Valmy, le charme un peu blond d'un Michel Monfort et d'une Yvette Beaumont, la faconde ancillaire d'une Juliette Paroli, voilà ce qu'il faut citer après le très remarquable numéro de Pierre Palau.

Franc-Tireur.

GALAS DE LA PIÈCE EN UN ACTE

Le prochain gala doit avoir lieu fin décembre. Les personnes désireuses d'assister à cette représentation, réservée aux seuls membres de l'Association, sont priées de se faire inscrire en écrivant à notre président : Ange Gilles, 34, rue Scheffer, Paris-16e.

Cotisation annuelle : 1.000 *fr. pour les membres actifs :* 5.000 *fr. pour les membres bienfaiteurs.*

Vous aurez ainsi le plaisir d'assister à une véritable première parisienne et accomplirez un acte de solidarité envers les auteurs.

Ange Gilles reçoit à L'Avant-Scène, *tous les jeudis, de 9 h. 30 à midi.*

Je serai le premier à deviner qu'elle aime,
Quelqu'un me la prendra...
G. DE PORTO-RICHE.

Comédie en 1 acte
de Léon Deutsch

LES IMPRUDENTES

Personnages

Jean-Pierre	**Jean Darcey**
Tony	**Jean Daguerre**
Evelyne	**Agnès Di Veraldi**
Muriel	**Lucette Bernard**

Mise en ondes **Ange Gilles**



Cette pièce a été diffusée le 10 décembre 1956
sur la Chaîne Parisienne

DECOR

Living-room, dans une villa, au bord de la mer.

Scène I

Au lever du rideau Jean-Pierre et Tony sont installés dans de larges fauteuils. Au fond, par les portes-fenêtres entrouvertes, on aperçoit le perron qui conduit au jardin. Il est dix heures du soir.

TONY. — Veux-tu que je te dise, mon vieux ? Eh bien ! moi, je ne suis pas difficile. Pourvu que je fume un bon cigare, étendu dans un bon fauteuil...

JEAN-PIERRE. — En dégustant un bon verre de fine...

TONY. — Tiens, comment le sais-tu ?

JEAN-PIERRE. — J'ai le don de la divination.

TONY. — Eh bien ! oui. Ces trois conditions suffisent à mon bonheur. Ainsi, on aurait pu accompagner Evelyne et Muriel sur la plage, n'est-ce pas ?

JEAN-PIERRE. — Je te prie de remarquer qu'elles ne nous l'ont pas demandé.

TONY. — Justement : elles ne nous l'ont pas demandé. Elles ont eu ce tact et cette gentillesse.

JEAN-PIERRE. — Alors tu trouves que ta femme fait preuve de tact et de gentillesse quand elle préfère la société des autres ?

TONY. — Tu déplaces la question, mon petit Jean-Pierre.

JEAN-PIERRE. — Je la pose comme elle doit être posée, mon petit Tony. Nos épouses respectives nous ont dit, il y a environ une demi-heure : « Nous allons retrouver la bande sur la plage... » Et ceci, d'un petit ton dégagé qui ne voulait pas signifier du tout : « Venez donc avec nous ! »

TONY. — Ce qui nous a permis de ne pas y aller.

JEAN-PIERRE. — J'admire ta candeur.

TONY. — Et je déplore, moi, ton caractère susceptible. Calme-toi, voyons ! On a loué cette villa ensemble pour se reposer, pour se détendre, pour se relaxer. Pas pour être tout le temps sous pression. Tu ne serais pas allergique à l'air salin, par hasard ?

JEAN-PIERRE, *ahuri.* — Moi ? Mais pas du tout !

TONY. — Alors, c'est ta femme qui t'énerve. Toujours la même histoire ? Un homme a besoin d'une femme. Seulement, aussitôt qu'il l'a, elle l'énerve !

JEAN-PIERRE. — Je te défends de parler sur ce ton : ma petite Evelyne est un être adorable...

TONY. — Je ne t'ai jamais dit le contraire. Seulement, ce sont, justement, les plus adorables des femmes qui ont le chic pour nous mettre dans tous

nos états. Exemple : Tu fais de la peinture..., enfin, de la mauvaise..., pas celle sur les murs, au ripolin ! Bon... Tu t'es mis dans les tableaux, ça te regarde. Moi, je fabrique des pâtes alimentaires et personne ne me dit rien. Raison de plus pour que je n'embête pas les autres. Mais considères-tu sincèrement que le rôle d'un artiste-peintre soit de n'exécuter que des portraits de sa femme ? Encore si tu la montrais nue ?

JEAN-PIERRE, *sursautant*. — Quoi ?

TONY. — Ce que je t'en dis, c'est pour la vente ! Mais non. Evelyne est toujours habillée. Ce n'est pas sérieux, mon vieux ! Oh ! J'ai une idée : la femme de mon président de Conseil d'Administration...

JEAN-PIERRE. — La mère Pavaillon ?

TONY. — Oui. La mère Pavaillon ! Si tu voulais...

JEAN-PIERRE, *bondissant*. — Hein ? Mais, dis ? Elle a soixante-quinze ans !

TONY. — Pas pour ce que tu imagines, idiot ! Je veux parler de son portrait. C'est ça qui t'en ferait une publicité, dans la Haute Industrie !

(*Léger temps.*)

JEAN-PIERRE. — J'aime Evelyne, Tony. Tu ne le comprends pas ?

TONY. — Si, Et après ?

JEAN-PIERRE. — Comment... « Et après ? »

TONY. — Mais parfaitement ! Crois-tu donc que je n'aie pas pour Muriel une affection solide, dévouée et... et... conjugale ? Muriel a de grandes qualités : elle est jolie, intelligente, riche, d'une famille de bonne noblesse...

JEAN-PIERRE. — De bonne noblesse ? Mais elle s'appelait Durand-Manin ?

TONY. — Justement : de bonne noblesse... bourgeoise. Deux noms, avec un trait d'union, ça ne te dit rien, ça, à toi ? Mais n'empêche que je ne suis pas tout le temps en train de lui courir après. J'ai le sens du ridicule, moi, mon vieux !

JEAN-PIERRE. — Aimes-tu les vers ?

TONY. — Pour aller à la pêche ?

JEAN-PIERRE. — Pour les réciter.

TONY. — Ah ! pour les réciter ? Tu es drôle, toi. On ne comprend jamais ce que tu dis du premier coup.

JEAN-PIERRE. — Réponds !

TONY. — Bien sûr, j'aime les vers... enfin... de temps en temps..., pas trop souvent...

JEAN-PIERRE. — Rassure-toi, ce sera très court. Je les ai trouvés dans un des bouquins de la bibliothèque... Ils datent du temps où ce living-room s'appelait encore : un salon. Ecoute.

Je serai le premier à deviner qu'elle aime...
Quelqu'un me la prendra...

TONY. — Il joue perdant, ton type ! Ce n'est pas du tout comme ça qu'on manœuvre avec les femmes. Avec les femmes, il faut de l'autorité, encore de l'autorité et toujours de l'autorité !

(*Un très court silence.*)

JEAN-PIERRE. — Allons les retrouver, veux-tu ?

TONY. — Ça y est ! Ce que tu peux avoir la bougeotte, toi, alors ? Vas-y sans moi, mon vieux. Je suis trop bien dans ce fauteuil, avec ce cigare et cette fine...

JEAN-PIERRE, *qui s'est approché du perron et qui regarde vers le fond.* — Inutile, d'ailleurs. Les voici...

TONY. — J'aime mieux ça !

VOIX D'EVELYNE ET DE MURIEL. — Hou... hou...

(*Et les deux jeunes femmes paraissent.*)

Scène II

JEAN-PIERRE. — On parlait d'aller à votre rencontre...

MURIEL. — La bande est encore là-bas, au grand complet. Si le cœur vous en dit... Il y a même Betzy Wermin qui se baigne. Tu sais, Tony, c'est une fausse maigre...

TONY. — Ça me fait bien plaisir !

EVELYNE. — Et le gros Bertrand raconte de ces histoires...

MURIEL. — A rougir debout !

EVELYNE. — Quant à votre amie Sophie, jamais elle n'a été aussi décolletée que ce soir !

TONY. — Merci de nous faire l'article. Mais j'aime mieux faire un tour au jardin. Tu viens, Jean-Pierre?

EVELYNE. — Pourquoi ne restez-vous pas avec nous ?

TONY. — Parce que le cigare et les femmes, ça ne va pas ensemble. Ça se neutralise. Quand je fume mon cigare, il faut que je ne pense qu'à lui. Si je vous écoute, si je vous regarde, je suis distrait et je n'en retire plus toute la saveur...

EVELYNE. — Alors, tu n'as pas besoin de Jean-Pierre !

TONY. — Si. Parce que c'est également agréable de ne pas être seul !

EVELYNE. — Ce qu'il est compliqué, mon Dieu ! Eh bien ! allez, tous les deux ! Seulement si vous vous ennuyez trop après nous, n'hésitez pas à nous appeler...

JEAN-PIERRE. — Et si vous vous ennuyez trop après nous, n'hésitez pas à venir nous rejoindre... (*Il sort, suivi de Tany.*)

Scène III

EVELYNE, *vivement*. — Assure-toi qu'ils se sont éloignés !

MURIEL. — Tu as raison. Attends... (*Elle se dirige vers le fond, regarde puis revient vers Evelyne en disant.*) Voilà, ils ne peuvent plus nous entendre.

EVELYNE, *véhémente*. — Voyons, Muriel ? Tu n'es pas folle ? Te laisser embrasser comme ça, sur les lèvres, par ce garçon ?

MURIEL. — D'abord, il ne m'a pas embrassée sur les lèvres !

EVELYNE. — Menteuse...

MURIEL. — J'ai tourné la tête avant.

EVELYNE. — Jure-le-moi !

MURIEL, *sans conviction*. — Je te le jure...

EVELYNE. — Je ne te crois pas !

MURIEL. — Tu as raison !

EVELYNE. — Oh ! cette fille !

MURIEL. — Et après ? Tu te noies dans les détails, ma chère !

EVELYNE, *hors d'elle*. — Alors, pour toi, un baiser sur la bouche donné par un autre que ton mari, c'est un détail ?

MURIEL. — Tu parles comme ma grand-mère !

EVELYNE. — Elle te disait déjà ça, ta grand-mère ?

MURIEL. — Penses-tu ! Elle est morte quand j'avais douze ans. Mais elle s'exprimait exactement comme toi ! J'ai cru l'entendre...

EVELYNE. — Tu es sur une mauvaise pente, Muriel. Mon devoir est de te prévenir.

MURIEL. — Ce que tu en fais des histoires pour un baiser ! Qu'est-ce que ce serait si... ?

EVELYNE. — Si... ? Quoi ?

MURIEL. — Rien.

EVELYNE. — Pense à ton mari, Muriel.

MURIEL. — Mais je ne fais que ça ! Evidemment, pas pendant que François Malérieux m'embrasse. Ce ne serait pas correct. Ni vis-à-vis de l'un, ni vis-à-vis de l'autre. Mais tout le reste du temps, je ne pense qu'à mon mari. Alors, si tu veux minuter...

EVELYNE. — Voyons, Muriel ! Une seconde suffit pour qu'on soit coupable.

MURIEL. — Coupable... coupable... Encore un mot de ma grand-mère !

EVELYNE. — Tu m'embêtes avec cette bonne dame. D'autant plus que tu as choisi un drôle d'exemple : une personne qui a fichu le camp avec son coiffeur!

MURIEL. — Oh ! tu sais... de nos jours, un coiffeur a beaucoup plus la cote qu'un banquier. Elle était en avance sur son temps, tout simplement !

(*Un court silence.*)

EVELYNE, *hésitante.* — Et... ça t'a été si agréable que ça ? De... te faire embrasser ?

MURIEL. — Tu meurs d'envie de le savoir, hein ? Et, sans doute, d'en faire autant ?

EVELYNE, *scandalisée.* — Oh ! Muriel !

MURIEL. — Tu ne vas tout de même pas essayer de me faire croire que tu n'as jamais trompé Jean-Pierre ?

EVELYNE. — Moi ? Mais non, Muriel. Jamais !

MURIEL. — Alors comment fais-tu pour comparer ?

EVELYNE. — Comparer ? Mais pourquoi comparer ? Oh ! Muriel..., mais tu dis des horreurs ! C'est vrai, ça ! Comparer, maintenant ? Mais j'aime Jean-Pierre, moi, à la fin. Je l'adore. Et ce qui m'étonne — et ce qui me déçoit —, c'est que toi, ma meilleure amie, tu puisses en douter.

MURIEL. — Mais je n'en doute pas. Seulement il ne faut pas confondre les sentiments... et le plaisir ! C'est très bien, les sentiments. Il en faut dans la vie. Mais le plaisir..., il en faut aussi ! Allez... allez... quand un garçon vous fait la cour et quand il vous plaît, on a l'impression, le moment venu..., si on a trop attendu..., de manger du pain rassis. Dès demain, je préviens François Malérieux que je suis d'accord...

EVELYNE, *désolée.* — Mais c'est navrant, Muriel ! Et ta conscience ? En as-tu une seulement ?

MURIEL, *moqueuse.* — Ça y est ! Nous revoilà en 1895...

EVELYNE. — Et si ton mari l'apprenait ?

MURIEL. — Tony ? Il s'en ficherait pas mal.

EVELYNE. — Je suis certaine que tu le calomnies...

MURIEL. — Même pas !

EVELYNE. — Je connais Tony...

MURIEL. — Pas si bien que moi, tout de même ! Crois-le, ma chère... Les maris d'aujourd'hui ne sont plus jaloux.

EVELYNE. — Je te parie le contraire !

MURIEL. — Attention, Evelyne, tu vas perdre.

EVELYNE. — En tout cas, je t'assure que si j'annonçais à Jean-Pierre ma résolution de prendre un amant...

MURIEL. — Il serait, peut-être, beaucoup moins scandalisé que tu ne l'imagines !

EVELYNE. — Il serait furieux, oui...

MURIEL. — Pas sûr ! Mais, puisque tu veux parier... Allons-y... Je suis d'accord !

EVELYNE. — Parier ?

MURIEL. — Tu viens de me le dire : « Je te parie le contraire ! » Eh bien, c'est tenu... Quand Tony va revenir, tout à l'heure, je lui dirai que j'ai l'intention de ne plus me refuser à François Malérieux. On verra bien...

EVELYNE. — Mais tu es complètement folle. En tout cas, tu te prépares à commettre une belle bêtise !

MURIEL. — L'avenir en décidera. Mais je serai régulière, ma petite Evelyne. Si Tony se met en boule, s'il crie, s'il me menace du pire ou s'il essaye de contrarier mes projets... eh bien ! mais... je m'avouerai perdante. Et je te donnerai... voyons..., ma petite broche avec des turquoises que tu admirais l'autre jour. Seulement, il est bien entendu que tu te livreras, de ton côté, exactement à la même expérience. Et que si Jean-Pierre se montre infiniment moins bouleversé ou furieux que tu ne l'avais imaginé..., tu me feras cadeau de ton sac en lézard. Il me plaît follement.

EVELYNE. — Je refuse de parier.

MURIEL. — Tu as peur ?

EVELYNE. — C'est un vilain jeu, Muriel...

MURIEL. — Tu fais comme l'autruche : tu te caches la tête ?

EVELYNE. — Et quand cela serait ?

MURIEL. — Tu devrais en mourir de honte. Toi qui as eu un grand-père colonel !

EVELYNE. — Hein ? Quoi ? Ah oui ! Oui, j'ai eu un grand-père colonel ! Mais si ça continue, tous nos ancêtres vont y passer. Je te répète qu'un pari de ce genre est stupide.

MURIEL. — Et, moi, je trouve que ce serait un excellent moyen de voir clair dans les sentiments de nos maris respectifs.

EVELYNE. — On ne doit pas jouer, comme ça, avec le feu...

MURIEL. — Mais toute la vie n'est que du jeu : on perd, on gagne...

EVELYNE. — Ce n'est pas vrai. Je ne veux pas que ce soit vrai.

MURIEL. — Eh bien ! alors, parie..., si tu es si sûre de toi ? Qu'est-ce que tu risques ? Ma broche contre ton sac ! Courage, ma fille ! Pense au colonel...

EVELYNE. — Eh bien oui, là ! Tenu ! Ça me révolte, à la fin...

MURIEL. — Bravo ! (*Elle court vers le fond et appelle.*) Tony ! Jean-Pierre...

EVELYNE, *déconcertée.* — Mais qu'est-ce que tu fais ?

MURIEL. — Je les appelle...

EVELYNE, *éperdue.* — Non. Pas encore...

MURIEL. — Tout de suite ! Sinon, je te connais. Tu serais capable de changer d'avis... (*Se tournant vers le perron.*) Venez, les hommes ! Il y a du nouveau !

LA VOIX DE TONY. — C'est urgent ?

MURIEL. — Très urgent.

LA VOIX DE JEAN-PIERRE. — Qu'est-ce qu'il y a de cassé ?

MURIEL. — Rien. Rien du tout...

EVELYNE, *anxieuse.* — Oh ! si, Muriel. J'ai très peur, au contraire, qu'il n'y ait déjà quelque chose de cassé...

(*Et Jean-Pierre et Tony paraissent.*)

Scène IV

TONY. — Alors ?

JEAN-PIERRE. — Qu'est-ce qui se passe ?

MURIEL. — Ne nous emballons pas. Ce que nous avons à dire, Evelyne et moi, est extrêmement délicat !

TONY, *inquiet.* — Vous allez nous demander de l'argent ?

MURIEL. — La révélation que nous avons à vous faire est uniquement d'ordre sentimental.

TONY. — J'aime mieux ça.

MURIEL. — Attends de savoir.

JEAN-PIERRE. — Mais, enfin, de quoi s'agit-il ?

MURIEL. — Si tu te doutais, mon petit Jean-Pierre, de ce que c'est difficile à exprimer...

TONY. — Alors, il faut deviner ?

JEAN-PIERRE. — Voulez-vous qu'on vous pose des questions ?

MURIEL. — Inutile. Ecoutez... Oui. Voilà... Ça nous concerne tous les quatre.

TONY. — Bravo ! Plus on est de fous...

MURIEL. — Elle et moi, en tant qu'épouses. Et vous deux, Tony et Jean-Pierre, en tant que maris.

TONY, *les bras au ciel.* — Qu'est-ce qu'elles ont, encore, été chercher ?

MURIEL. — Seulement, plus je réfléchis et plus je crois que, dans l'intérêt commun, il vaut mieux que ça se passe entre couples !

JEAN-PIERRE, *surpris.* — Entre couples ?

TONY, *bougon.* — Qu'est-ce que ça signifie : entre couples ?

MURIEL. — Eh bien ! mais... Tony et moi... Jean-Pierre et Evelyne... seuls !

TONY. — Moi, je veux bien. On va se coucher ? Je commence à avoir un de ces sommeils...

(*Un léger temps.*)

MURIEL — Dis-moi, Evelyne... j'emmène Tony là-haut ?

EVELYNE, *gênée.* — Comme tu voudras.

MURIEL, *à Tony.* — Allez ! En route, mon gros...

TONY, *vexé.* — Pardon..., pardon... d'abord je t'interdis de m'appeler : ton gros ! En voilà un genre.

MURIEL. — Viens-tu, oui ou non ?

TONY. — Eh bien oui..., tu n'as pas besoin de te facher pour ça ! Ah là... là..., je me suis toujours demandé pourquoi le bon Dieu n'avait pas fait qu'un seul sexe ? Mais je crois que j'ai trouvé : c'est sûrement pour embêter les hommes ! (*Il sort précédé par Muriel.*)

Scène V

Un assez long silence. Jean-Pierre qui s'est tu pendant toute la fin de la scène précédente et qui est resté debout, à l'écart, revient vers Evelyne et lui dit avec beaucoup de douceur :

JEAN-PIERRE. — C'est donc si grave ? Tu avais l'air toute troublée pendant que Muriel nous débitait son petit boniment... Qu'as-tu à m'apprendre, Evelyne ?

EVELYNE. — Donne-moi quelques instants, veux-tu ? Ayons d'abord une toute petite conversation de rien du tout..., je t'en prie...

JEAN-PIERRE, *souriant.* — Tu veux te préparer à prendre ton élan, avant de sauter ?

EVELYNE. — Tu devines tout, Jean-Pierre.

JEAN-PIERRE. — Soit. As-tu terminé cet inépuisable roman anglo-saxon dans lequel tu t'es jetée comme dans une énorme piscine ?

EVELYNE. — J'en suis au moment où l'héroïne rencontre l'homme qui sera son quatrième mari...

JEAN-PIERRE. — Oh ! mais tu n'en es encore qu'au début.

EVELYNE. — Elle en aura donc beaucoup d'autres ?

JEAN-PIERRE. — Je ne te dis rien, je ne veux pas déflorer.

EVELYNE. — C'est passionnant ! Mais toi, ce bouquin d'économie politique ? Je me suis toujours demandé comment un artiste pouvait s'intéresser à ces graves problèmes...

JEAN-PIERRE. — Les questions financières ont pris tellement d'importance. Et elles évoluent si vite...

EVELYNE, *vivement.* — Çà, tu peux le dire, mon chéri ! Surtout à la fin du mois !

(*Un silence.*)

JEAN-PIERRE. — Evelyne..., tu crânes de toutes tes forces, n'est-ce pas ?

EVELYNE. — Oui... je crâne... je crâne...

JEAN-PIERRE. — Est-ce l'air de la mer qui a effacé le rouge de tes joues et celui de tes lèvres ? Tu es toute pâle...

EVELYNE, *avec beaucoup d'émotion.* — Que dirais-tu, Jean-Pierre, si je t'avouais que, tout à l'heure, sur la plage, le petit Feigneul, qui me fait une cour à tout casser, depuis quelque temps... est parvenu à m'embrasser ?

JEAN-PIERRE, *abasourdi.* — A t'embrasser ? Mais, comment ?

EVELYNE. — Comme un homme embrasse une femme qui lui fait envie, mon chéri : sur les lèvres...

JEAN-PIERRE. — Sur les... ? Ce petit crétin a osé... ?

EVELYNE. — Supposons...

JEAN-PIERRE, *éclatant.* — Quoi ? Quoi ? « Supposons... » Où veux-tu en venir avec ton : « Supposons... ? » C'est oui ou c'est non ?

EVELYNE. — Il faisait sombre. Il m'a attirée vers lui à l'improviste. Et...

JEAN-PIERRE. — J'espère qu'il a reçu une belle paire de gifles ?

EVELYNE. — Justement pas, Jean-Pierre. Parce que... supposons...

JEAN-PIERRE, *sursautant.* — Encore ?

EVELYNE. — Que j'aie été consentante ?

JEAN-PIERRE. — Qu'est-ce que tu dis ?

EVELYNE. — La vérité. Je ne me suis pas défendue. Je sais que c'est très mal. Mais..., était-ce la lourdeur de cette soirée... ou l'attrait du plaisir ? Ce garçon est très jeune, très beau, très entreprenant, très amoureux de moi... Alors... n'est-ce pas... ?

JEAN-PIERRE, *violent*. — Assez !

EVELYNE, *dont on devine la joie soudaine*. — Oh ! Jean-Pierre ! Tu es fâché, n'est-ce pas ? Très fâché contre moi ? Et très jaloux ? Réponds... je t'en supplie...

(*Un silence. Jean-Pierre, bouleversé, fait un effort pour se dominer. On devine qu'un combat se livre en lui. Puis, brusquement, il se reprend. Et il répond d'un ton glacial.*)

JEAN-PIERRE. — Moi ? Fâché ? Ou jaloux ? En aucune façon ! Mais pourquoi serais-je fâché ? Ah ! non, ma petite. Je laisse ça à d'autres, moins à la page, moins évolués..., moins... moins modernes. Je ne vais tout de même pas faire une histoire pour si peu de chose ? Un baiser donné..., un baiser reçu ? Ça devrait faire deux baisers ! Et tu m'en as annoncé qu'un. Je te trouve très discrète, au contraire...

EVELYNE, *surprise*. — Mais, Jean-Pierre...

JEAN-PIERRE. — Et puis, il n'est pas si mal, ce petit Feigneul. Elève à l'Ecole d'Administration. Sorti premier, je crois ? Tu les choisis bien.

EVELYNE. — Mais, Jean-Pierre...

JEAN-PIERRE, *toujours le même ton désinvolte et forcé*. — Evidemment, cela m'aurait ennuyé si tu t'étais compromise avec un garçon dénué de titres universitaires. Mais avec un futur inspecteur des Finances...

EVELYNE. — Mais, Jean-Pierre...

JEAN-PIERRE. — Et puisqu'il te faisait une cour à tout casser..., avouons que ça n'aurait pas été chic, de ta part, de le faire attendre trop longtemps et de lui gâcher son été.

EVELYNE, *très émue*. — Tu plaisantes, Jean-Pierre ? Ou tu veux m'éprouver ? Tu joues à l'indifférent, n'est-ce pas ? Ce n'est pas sincère ?

JEAN-PIERRE. — Tu lis trop de romans anglais, ma petite fille...

EVELYNE. — Je commence à le craindre... (*Mais, brusquement, elle va à lui, elle lui met la main sur le bras et, vivement.*) Oh ! Jean-Pierre. Tu n'entends pas ?

JEAN-PIERRE. — Quoi donc ?

EVELYNE. — Tais-toi, écoute...

(*Depuis quelques instants, des cris indistincts semblaient venir de l'étage supérieur. Le silence de Jean-Pierre et d'Evelyne permet, soudain, de mieux entendre.*)

LA VOIX DE MURIEL. — Non, Tony, arrête. Pas si fort. Je t'en supplie..., arrête... tu me fais mal !

EVELYNE, *inquiète*. — C'est Muriel. Oh ! Jean-Pierre, qu'est-ce qui se passe ?

JEAN-PIERRE. — Moi, je me demande, plutôt, ce qu'il lui passe !

EVELYNE. — Monte, Jean-Pierre. Vite. Je t'en supplie. Va voir...

JEAN-PIERRE, *réticent*. — C'est difficile...

EVELYNE. — Difficile ? Quand on entend une femme hurler comme ça ?

JEAN-PIERRE. — D'ailleurs... c'est fini.

EVELYNE. — Pas du tout ! Ça recommence de plus belle, au contraire.

LA VOIX DE MURIEL. — Oh ! Tony... Méchant ! Tu abuses de ta force ! Oh ! brute..., sale brute...

EVELYNE, *affolée*. — Mais il va la tuer.

JEAN-PIERRE. — Tu sais : tant qu'elle criera, c'est qu'elle sera vivante.

EVELYNE. — Justement... ça y est..., elle ne crie plus...

JEAN-PIERRE. — Tiens, c'est vrai ! Tu... tu as raison. Elle... elle ne crie plus.

EVELYNE. — Oh ! Jean-Pierre. Qu'est-ce que tu crois ? Tony l'a peut-être étranglée ? Ou bien, on va la retrouver avec un poignard malais dans le cœur ?

JEAN-PIERRE. — Pourquoi : un poignard malais ?

EVELYNE. — Je ne sais pas... une idée, comme ça !

JEAN-PIERRE. — D'abord, permets-moi de te dire que Tony ne possède pas de poignard malais.

EVELYNE. — En es-tu sûr ?

JEAN-PIERRE. — Hein ? Quoi ? Mais oui, j'en suis sûr. Il-ne-possède-pas-de-poignard-malais.

EVELYNE. — Je t'en supplie, monte ! Frappe à leur porte. Défonce-la s'il le faut. Je suis follement inquiète...

JEAN-PIERRE *qu'elle est parvenue à troubler*. — C'est évidemment assez étrange ! Ces plaintes...

EVELYNE. — Oh ! mon chéri... je n'aurais jamais imaginé Tony sous les traits d'un assassin.

(*Et Tony entre.*)

Scène VI

Il n'a, en effet, pas du tout l'air d'un meurtrier, ce brave Tony. Il donne plutôt l'impression d'un bon garçon aussi penaud que désorienté.

TONY. — Euh... je... je crains... de m'être montré... peut-être... un peu brutal.

EVELYNE. — Qu'as-tu fait ?

TONY. — Vous savez... il y a des moments où c'est plus fort que vous ! Ça éclate. Et alors on ne se domine plus.

EVELYNE. — Nous avons entendu ces cris atroces.

TONY. — Et moi donc ! Mais ça ne fait rien... je... je suis allé jusqu'au bout !

EVELYNE. — Mon Dieu !

TONY, *très embêté*. — Je crois qu'il vaut mieux que j'aille coucher à l'hôtel, moi !

EVELYNE, *vivement*. — A l'hôtel ? Ah non ! par exemple ! Ce serait trop facile. Je te préviens au contraire que si tu quittes cette maison, ça pourra avoir les plus graves conséquences !

TONY. — Mais c'est, justement, à cause des conséquences... que je ne tiens pas à rester ici !

EVELYNE, *avec autorité*. — Tu ne t'en iras pas. Nous t'en empêcherons...

(*Et Muriel entre, décoiffée, la toilette en désordre.*)

Scène VII

MURIEL. — Tony... Tony... (*Apercevant son mari et d'un air ravi.*) Ah ! tu es là ! Mon chéri ! Reviens... ne me laisse pas...

TONY, *surpris*. — Tu me pardonnes ?

MURIEL, *tout attendrie*. — Espèce de grand idiot, va...

TONY, *radieux.* — Oh ! Muriel, mon amour...

MURIEL, *à Evelyne.* — Evelyne, si tu savais. Je te raconterai... Au fait, non, je ne te raconterai pas. Mais... ma petite broche avec des turquoises... (*Elle la détache de son corsage et la tend à son amie.*) Elle est à toi. Tu l'as gagnée.

EVELYNE, *stupéfaite.* — Comment cela ?

MURIEL. — Prends et n'essaye pas de comprendre. (*A Tony.*) Allez, viens, toi..., bourreau des cœurs !

TONY. — Eh ! eh ! Vous l'avez entendue : Bourreau des cœurs ! Ah ! mais...

(*Muriel s'est dirigée vers la porte. Il l'a suivie. Brusquement Evelyne appelle.*)

EVELYNE. — Muriel ! Attends... mon sac... (*Elle prend son sac en lézard, sur un meuble, et le tend à Muriel.*)

MURIEL, *avec un drôle de sourire.* — Allons donc ?

EVELYNE. — Il est à toi... Tu l'as gagné.

MURIEL. — Non ? Çà, alors, je ne l'aurais jamais cru !

TONY. — Mais qu'est-ce que ça signifie ?

MURIEL. — Rien !

TONY, *à Jean-Pierre.* — Veux-tu que je te dise, mon vieux... ? Eh bien, avec les femmes, il y a quelquefois de ces surprises... ! (*Il sort, entraîné par Muriel.*)

Scène VIII

EVELYNE. — Je ne veux plus rien te cacher. D'ailleurs, au point où nous en sommes... Tout à l'heure, j'ai trouvé Muriel un peu plus pâmée qu'il ne convenait dans les bras de François Malérieux. Je l'ai ramenée ici et je lui ai fait, bien entendu, des reproches mérités.

JEAN-PIERRE, *glacial.* — Elle a dû se tordre de rire.

EVELYNE. — Pourquoi ?

JEAN-PIERRE. — Tu n'étais peut-être pas très qualifiée pour te poser en moraliste ? Et l'inspecteur des Finances, tu l'oublies ?

EVELYNE. — Comme tu es maladroit, Jean-Pierre. Ecoute-moi donc jusqu'au bout. Muriel m'a certifié que si Tony apprenait cette petite... expérience extra-conjugale, il s'empresserait d'en rire. J'ai prétendu tout le contraire, comme tu penses. Alors Muriel m'a traitée de petite dinde, de fille pas de son siècle... Et elle a même été jusqu'à prétendre que toi, Jean-Pierre, tu n'attachais aucune importance à ma fidélité. J'ai répondu que c'était tout le contraire. Et que tu le prendrais très mal, si... Alors elle m'a proposé un pari. J'ai refusé, comme tu penses. Elle a insisté..., insisté..., insisté... Et comme j'étais sûre de moi — et de toi, Jean-Pierre —, j'ai fini par céder. Je me suis prêtée à ce jeu ridicule, que je regrette maintenant... tu ne peux pas savoir à quel point ! Voilà. Tu sais tout.

(*Un temps court, puis.*)

JEAN-PIERRE, *très froid.* — Et c'est après ce pari que tu es allée te jeter au cou de ce garçon ?

EVELYNE. — Mais pas du tout... Mais à aucun moment... J'ai inventé ça de toutes pièces..., pour voir, d'accord avec Muriel, comment tu réagirais. Et surtout parce que j'étais persuadée que tu serais jaloux. J'ai péché par orgueil, mais c'est tout. Et je n'ai jamais permis à personne de me toucher. Je te le jure...

JEAN-PIERRE. — Je ne te crois pas.

EVELYNE. — Demande à Muriel.

JEAN-PIERRE. — Elle ment comme elle parle.

EVELYNE. — Mais tu as bien vu ? Cette broche ? Mon sac ?

JEAN-PIERRE. — Ce pari peut très bien avoir existé. Mais c'est une preuve contre toi, au contraire. Vous l'avez fait « après », Muriel et toi. Non, Evelyne. C'est tout à l'heure que tu étais sincère, et beaucoup plus vraie, plus humaine, je serais même tenté de dire : plus respectable, quand tu m'avouais ton désir d'aventure, ton trouble devant un plaisir désiré... et ta faiblesse !

EVELYNE, *éperdue.* — Mais enfin, sur quoi faut-il que je te le jure ?

JEAN-PIERRE. — Sur rien. Car tout me crie que tu es coupable. Ta voix qui tremble, tes yeux qui n'osent pas me regarder avec courage... Je suis sûr que tes doigts sont crispés ! (*Il lui saisit la main.*) Donne ta main. Là, qu'est-ce que je disais ? Elle est glacée... par une nuit torride. Non, Evelyne. Tu as vu ton amie rattraper son mari au vol, comme un pauvre papillon qu'elle va fixer sur un bouchon avec une épingle en travers du corps, et tu essayes d'en faire autant. Mais...

EVELYNE. — Oh ! Jean-Pierre. Me dire tout ça... à moi ! Comme c'est mal ! Je suis désespérée. Mais qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce qui m'arrive ? Tu discutes si froidement ! Tu es si différent de ce que j'avais imaginé...

JEAN-PIERRE. — Et tu le regrettes ?

EVELYNE. — Eh bien oui, là. Parce que ce calme, cette froideur, cette puissance de raisonnement révèlent tout à coup une indifférence... atroce !

JEAN-PIERRE. — Tu aurais préféré me voir souffrir ?

EVELYNE. — Parfaitement.

JEAN-PIERRE. — Et tu m'aurais consolé ?

EVELYNE. — Bien entendu, puisque ce n'était qu'une épreuve...

JEAN-PIERRE, *violent.* — Ah ! non, ma petite ! Je t'en prie : tourne le disque !

EVELYNE, *suppliante.* — Reviens à la raison, mon chéri. Je t'en supplie. Interroge Muriel. Tu es assez malin, même si tu la traites de menteuse, pour lui faire avouer la vérité. Interroge Betzy Wermin que je n'ai pas quittée un instant, tout à l'heure, sur la plage. Et les autres...

JEAN-PIERRE, *amer.* — Tiens ? Mais oui, au fait. Je n'y pensais plus à tous ceux-là. Ce qu'ils ont dû s'amuser pendant que tu...

EVELYNE, *hors d'elle.* — Tais-toi, je t'en prie ! (*Puis, avec lassitude.*) C'est bien. J'abandonne. J'ai voulu enflammer une allumette, en jouant comme une enfant, et j'ai mis le feu à toute la maison. Mais je brûlerai vive dans ce brasier, Jean-Pierre, soit prévenu...

JEAN-PIERRE. — Tu deviens de plus en plus littéraire, ma chère ! Ah ! ces romans-fleuves...

EVELYNE. — Tiens..., tu es affreux..., tu es un affreux homme, Jean-Pierre... Et tu mériterais...

JEAN-PIERRE, *vivement.* — Que tu ailles le rejoindre ? Ne te gêne pas. Qu'est-ce que tu attends ? La nuit commence à peine. Tous les espoirs te sont permis !

EVELYNE, *hébétée.* — Je me demande si c'est bien toi qui parles ?

JEAN-PIERRE. — Oui, c'est bien moi. Et je te donne, même, un bon conseil : va le retrouver... Vite...

EVELYNE. — Tu l'auras voulu !

JEAN-PIERRE. — Mais oui... Je sais... Quand une femme trompe son mari, c'est toujours parce qu'il l'en a suppliée...

EVELYNE. — Alors, tant pis, Jean-Pierre. Tant pis pour toi, pour moi, pour nous deux. C'est comme si tu venais de me jeter dehors. Mais je ne me le ferai pas dire deux fois...

JEAN-PIERRE, *violent.* — C'est ça ! Cours ! Et puis ne te fiche pas par terre en dégringolant les marches du perron. Que dirait l'inspecteur des Finances ?

EVELYNE, *hors d'elle.* — Oh !

(*Elle sort, en courant par le fond. Après avoir hésité, Jean-Pierre semble vouloir la poursuivre. Il appelle.*)

JEAN-PIERRE. — Evelyne... (*Mais il s'arrête, renonce et comme à lui-même.*) Ma petite Evelyne...

(*Muriel et Tony entrent. Ils ont l'air on ne peut mieux reconciliés.*)

Scène IX

TONY, *guilleret.* — Pas d'histoires, mes enfants... (*Mais il s'arrête net et, surpris demande à Jean-Pierre.*) Tiens ? Qu'est-ce que tu as fait de ta femme, toi ? Tu l'as dévorée ? Où sont les os ?

JEAN-PIERRE. — Nous nous sommes expliqués, Evelyne et moi.

TONY, *se méprenant.* — Ah ? Je n'ai pas entendu.

MURIEL. — Où est Evelyne ?

JEAN-PIERRE. — Par là, sur la plage. En compagnie de M. Jacques Feigneul, sans doute. Je viens de la lui renvoyer.

MURIEL, *désolée.* — Tu as fait cela ? Oh ! Jean-Pierre...

JEAN-PIERRE. — Evelyne m'a tout avoué : Ce garçon qui lui faisait une cour du tonnerre, l'attrait du plaisir et ce baiser qui lui a tourné la tête...

MURIEL, *les bras au ciel.* — Ces petites femmes simples et honnêtes, il n'y a pas plus cabotines, quand ça s'y met ! Et tu l'as crue ?

JEAN-PIERRE. — J'aurais eu mauvaise grâce.

MURIEL. — Mais il n'y avait pas un mot de vrai, voyons !

JEAN-PIERRE. — Je t'en prie, Muriel. Ne lui retire pas le mérite de la franchise.

MURIEL. — Où est-elle ? Vas-tu me répondre, à la fin ? Dans sa chambre ?

JEAN-PIERRE. — Tu peux monter. La clef est sur la porte.

MURIEL. — Mais, alors ?

JEAN-PIERRE. — Je te l'ai dit : Elle est repartie pour retrouver son amoureux.

MURIEL. — Tu n'as pas fait l'imbécile à ce point ? Tu ne l'aimes donc plus ?

JEAN-PIERRE. — Ça me regarde.

MURIEL. — Tu tiens, donc, à ce que votre ménage soit brisé ?

JEAN-PIERRE. — Le mal est fait.

MURIEL. — Tu es stupide.

JEAN-PIERRE. — Comme un homme...

MURIEL. — Et lâche.

JEAN-PIERRE. — Comme un homme...

MURIEL. — Mais si Evelyne revenait ? Dans un instant ? Si j'allais la chercher ? Tu lui pardonnerais son petit mensonge innocent ?

TONY, *bon enfant.* — Bien sûr qu'il lui pardonnerait... comme un homme.

JEAN-PIERRE. — N'en croyez rien. C'est fini, Evelyne et moi. (*Un lourd silence. Il reprend en changeant de ton.*) Si vous le permettez, je vais m'installer dans la chambre d'amis. Prévenez Evelyne, au cas où elle reviendrait, ce qui n'est pas certain, d'ailleurs...

TONY, *vivement.* — Veux-tu que je te dise ? Eh bien, tu es un bel...

JEAN-PIERRE. — Non. Rien, Tony. Ton opinion ne m'intéresse en aucune façon.

TONY, *décontenancé.* — Ah ! Bon. Bien. Alors, je me tais.

(*Jean-Pierre sort.*)

Scène X

TONY, *reprenant.* — Je t'ai toujours dit que ce garçon-là était un pessimiste.

MURIEL. — Ou un sensible...

TONY. — C'est la même chose : Les sensibles sont pessimistes à force d'être sensibles et les pessimistes sont sensibles à force d'être pessimistes !

MURIEL. — Ah ! non, mon vieux ! Assez de considérations psychologiques. Je me fais un de ces mauvais sangs ! Tu ne peux pas savoir combien je regrette, maintenant, ce pari ridicule...

TONY, *avantageux.* — Çà, alors... pas moi !

MURIEL. — Bien sûr. Pourvu que tu trouves l'occasion de te conduire comme une brute, toi... Mais Evelyne ? Où est-elle passée ? Voyons ? (*Prise, soudain, d'un soupçon qui la terrifie.*) Oh ! oh ! mon Dieu ! Oh ! Tony !

TONY. — Eh bien, quoi ?

MURIEL, *pathétique.* — La mer !

TONY. — Quelle mer ?

MURIEL. — La mer... Les flots... La Méditerranée... Tu ne comprends donc rien ? Pourvu qu'Evelyne, désemparée, désespérée, à bout de forces, ne soit pas allée... Si tu savais. J'ai un de ces pressentiments... Un pressentiment comme on en a dans certaines circonstances particulièrement tragiques ! Oh ! Tony, je te parie...

TONY, *vivement.* — Encore ?

MURIEL. — Qu'Evelyne est allée tout droit se jeter à l'eau.

TONY. — Tu es folle !

MURIEL. — Non ! Mais c'est elle qui devait l'être, la pauvre enfant ! On peut tout craindre d'une fille poussée à bout... Il est stupide ce Jean-Pierre. Mais voyons !... Quand une femme annonce à son mari qu'elle a envie de prendre un amant, il se défend, nom d'un chien. Il fait quelque chose... N'importe quoi ?

TONY. — Çà, tu as raison... Il lui flanque une bonne raclée pour la calmer !

MURIEL, *étourdiment.* — Voilà ! (*Se reprenant.*) Non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Mais on ne laisse pas un petit être sensible, émotif et impulsif se risquer dans une aventure pareille. Ton ami Jean-Pierre est impardonnable... (*Dramatisant.*) Oh ! là, là... Je vois la catastrophe ! Elle approche de nous. J'en suis sûre. Evelyne n'a pas couru vers la plage comme son imbécile de mari a dû le lui conseiller. Non. Mais vers la jetée. Oui, c'est ça ! Et elle a été jusqu'au phare. Et, arrivée au phare, toute tremblante, toute essoufflée, toute perdue..., elle s'est jetée... d'en haut ! Vite, Tony. Allons là-bas. Nous retrouverons, peut-être, son écharpe... ou un de ses souliers... ou un mot, griffonné sur une page, arrachée à son carnet...

TONY, *lyrique.* — Comme c'est romantique !

MURIEL. — Je ne sais pas si c'est romantique,

mais je meurs d'inquiétude. Téléphone, Tony ! Demande du secours. Alerte le canot de sauvetage ! Fais allumer les projecteurs de la vedette de la Marine de Guerre qui est dans le port. Fais fouiller la mer de fond en comble. Fais...

(*Mais elle s'arrête net, car Evelyne vient de paraître sur le perron.*)

Scène XI

EVELYNE. — Muriel, je n'ai pas eu le courage que tu m'attribues. Ni, peut-être, assez d'imagination. Ça été plus banal, plus terre à terre, plus... enfin... plus dans l'ordre des choses.

MURIEL. — Tu as retrouvé Jacques Feigneul sur la plage ?

EVELYNE. — Oui, je l'ai retrouvé...

MURIEL. — Et... il y avait beaucoup de monde autour de vous ?

EVELYNE. — Personne...

MURIEL. — Ah ? (*Un temps, puis à Tony.*) Laisse-nous, veux-tu ?

TONY. — Penses-tu ? Au moment où ça commence à devenir amusant !

MURIEL, *sèche.* — Je te prie de nous laisser. Compris ?

TONY, *médusé.* — Ah ! bon, bien...

MURIEL. — Et ne dis pas encore à Jean-Pierre qu'Evelyne est rentrée...

TONY. — Entendu. D'ailleurs, moi, vous savez, dans cinq minutes je suis couché. Après une soirée pareille... (*Et il sort.*)

Scène XII

MURIEL. — Alors ?

EVELYNE. — Il était debout, appuyé au rocher. Il regardait la mer. Je me suis demandé à quoi il rêvait ? A moi ou à une autre ?

MURIEL. — Ou à rien du tout !

EVELYNE. — Il ne m'a pas entendue m'approcher. Et quand je me suis trouvée tout près de lui, je lui ai dit, presque à voix basse : « Vous pouvez m'embrasser... » Il ne m'a rien répondu. Mais il s'est tourné vers moi et m'a prise par les poignets. Et il m'a attirée vers lui. Puis, brusquement, il m'a serrée très fort dans ses grands bras musclés. Je ne m'y attendais pas. J'ai poussé un cri. Il m'avait fait mal !

MURIEL, *moqueuse.* — Madame est une petite nature ?

EVELYNE. — Une petite nature qui manquait d'étouffer, oui. J'ai essayé de le repousser, mais c'était impossible, comme tu penses.

MURIEL. — Et il t'a embrassée ?

EVELYNE. — Ça, je le lui avais demandé.

MURIEL. — Oui. C'était régulier. Continue...

EVELYNE. — Mais dès que j'ai pu me dégager, je suis partie en courant. Je me suis enfuie à en perdre la respiration..., comme une folle !

MURIEL. — Il n'a rien dû y comprendre ?

EVELYNE. — En pareil cas, j'imagine que les garçons traitent toujours les femmes de pimbêches ?

MURIEL. — Et il ne t'a pas poursuivie ?

EVELYNE. — Non. Il a dû être, d'abord, cloué par la surprise. Puis, atrocement vexé, sans doute. Et je pense, aussi, que son orgueil a été plus grand que son désir..., que le soi-disant amour qu'il prétendait avoir pour moi.

MURIEL. — J'en connais un qui a de la chance !

EVELYNE. — Jean-Pierre ?

MURIEL. — Il faut lui parler. Insister de toutes tes forces. Arriver à lui faire comprendre que vous devez vous reconcilier. Veux-tu que je l'appelle ?

EVELYNE. — Non. Je suis encore trop mécontente de lui. Et j'ai encore trop honte de moi...

MURIEL, *vivement.* — Attention !

(*En effet, Jean-Pierre vient de paraître.*)

Scène XIII

JEAN-PIERRE. — Je vous demande pardon... Tony m'a tout expliqué.

MURIEL, *ahurie.* — Quoi ?

JEAN-PIERRE. — Il est très bien, tu sais, Tony ! Le hasard nous a fait nous rencontrer sur le palier. Il n'y avait pas de taie sur l'oreiller de la chambre d'ami, alors j'en prenais une dans l'armoire à linge... Et il s'est exprimé, je dois le dire, comme un homme sensé et comme un chic type !

MURIEL, *angoissée.* — Qu'est-ce qu'il a bien pu encore lui raconter ?

JEAN-PIERRE. — Cette histoire de pari que vous avez fait toutes les deux, je la prenais pour un prétexte, malgré l'échange de la broche et du sac. Mais quand Tony m'en a parlé, brusquement, tout m'a paru plus plausible. Il était si sûr de lui — et de vous deux ! — qu'il a réussi à me convaincre.

MURIEL. — S'il est une femme qui finira par croire aux miracles, c'est bien moi !

JEAN-PIERRE, *à Evelyne.* — Et dire, ma pauvre petite, que je t'avais envoyée, stupidement, vers un garçon follement amoureux de toi.

MURIEL, *vivement.* — Elle ne l'a pas trouvé, rassure-toi !

EVELYNE, *gênée.* — Mais, Muriel...

MURIEL. — Il n'y avait plus personne sur la plage. Evelyne me le disait, justement. Et je tiens à te le répéter parce qu'elle est si émue, si troublée, cette gentille gosse... Comme tu as été méchant avec elle...

JEAN-PIERRE. — Je sais... j'ai très mal agi.

EVELYNE. — Oh ! Jean-Pierre, non...

MURIEL. — Alors, elle est restée seule un long moment. Toute seule.... Plus seule, encore, peut-être, qu'elle ne l'avait jamais été..., désespérée de cette fâcherie. Oui, elle est restée debout, appuyée au rocher, à regarder la mer...

EVELYNE, *troublée.* — Ecoute, Muriel...

MURIEL. — Mais tout s'arrange entre gens qui s'aiment. Pourvu qu'ils fassent l'effort nécessaire. Tu me comprends, Jean-Pierre ? Allons, à demain matin, mes enfants. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous souhaiter une bonne nuit ? Mon brave Tony doit s'impatienter, là-haut. A moins que je ne le retrouve profondément endormi. Il a une telle puissance de sommeil, celui-là... Bonsoir ! (*Et elle sort.*)

Scène XIV

JEAN-PIERRE. — Muriel a menti, n'est-ce pas... quand elle a dit que tu n'avais pas retrouvé ce garçon ?

EVELYNE. — Elle ne l'a pas fait pour le mal. Elle

est de ces femmes qui n'ont confiance qu'en leur ruse. Mais moi, ma seule ressource est de te dire la vérité !

JEAN-PIERRE. — Est-ce la peine ? Il y avait une telle surprise dans tes yeux quand Muriel a menti ! Tu l'as trahie, ma pauvre petite, et tu t'es trahie en même temps...

EVELYNE, *nette, sincère.* — Eh bien, tant mieux ! Car il faut en finir. Tout à l'heure, à la suite de ce pari ridicule, on dirait que nous ayons pris plaisir à embrouiller les choses. Tu m'as bravée et je me suis butée. Seulement le malheur a voulu que, cette fois, ce garçon dont je t'avais parlé était seul, sur la plage. Et j'avais tellement la tête à l'envers que j'ai commis une imprudence. Je lui ai permis de m'embrasser. Mais à peine approchait-il ses lèvres des miennes que je me suis reprise. Je l'ai repoussé. Tu ne me croiras pas, j'en ai peur. Et c'est pourtant la vérité. Sans t'en douter, Jean-Pierre, tu as été le plus fort... (*Un silence. Elle reste interdite. Puis.*) Comme tu me regardes ? Qu'y a-t-il ? Que vas-tu me dire ?

JEAN-PIERRE. — Un ressort s'est brisé, Evelyne...

EVELYNE. — Ce n'est pas possible... Tire-nous de ce mauvais pas ! Vite ! Montre que tu es un homme. Sois énergique. Si, pour tout réparer, tu estimes que je doive être punie, je l'accepte à l'avance ! Tiens... bats-moi, comme Tony a battu Muriel...

JEAN-PIERRE. — Je ne suis pas brutal à ce point.

EVELYNE. — En ce cas, cherche autre chose. Prive-moi du luxe dont tu m'entoures. (*Enlevant une bague de son doigt et la lui tendant.*) Voici mon brillant. Tu sais combien j'y tiens. Vends-le. Fais-en ce que tu voudras.

JEAN-PIERRE. — Ce brillant a ta pureté d'autrefois. Je ne veux pas que nous nous en séparions...

EVELYNE. — Alors va te venger avec une de ces filles qui te regardent d'une façon si indécente ! J'en serai malade, mais ce sera bien fait pour moi...

JEAN-PIERRE. — Merci de la permission. Je n'en userai pas. Non, Evelyne je crois, plutôt, que je vais travailler. Sans arrêt. M'enfoncer dans le travail. M'enliser dans le travail. Tony me parlait, tout à l'heure, d'une vieille dame dont il s'agirait de faire le portrait en lui donnant les traits d'une jeune femme ! Il y a aussi, ce gros marchand de fromages qui vient d'acheter une chasse en Sologne et qui insiste pour que je l'immortalise en tenue de maître d'équipage. J'ai également l'idée de peindre une jeune équilibriste, très mince, blonde, fragile, suspendue à un trapèze. Duverget m'a signalé, l'autre jour, un petit modèle qui ferait, tout à fait, l'affaire...

EVELYNE, *très troublée.* — Dois-je comprendre que je ne poserai plus pour toi ? Oh ! méchant, méchant ! Tu as trouvé ce qui pouvait me faire le plus de peine, ce qui pouvait nuire, le plus sûrement, à notre union. Mais c'est la pire des punitions, c'est injuste...

JEAN-PIERRE. — C'est ma volonté, Evelyne.

EVELYNE. — Elle est atroce, ta volonté ! C'est bien. Je me soumets. (*Dans un élan.*) Mais je serai, tout de même, ta femme ? Tu me prendras dans tes bras ?

JEAN-PIERRE. — Tu sais bien que je ne pourrais pas vivre, sans te prendre dans mes bras.

EVELYNE, *reprenant espoir.* — Alors, rien n'est perdu ?

JEAN-PIERRE. — Je ne sais pas..., je ne sais plus...

EVELYNE. — Mon chéri... j'ai du chagrin..., j'ai tellement de chagrin... Console-moi, je t'en supplie. Console-moi de tout le mal que je t'ai fait...

JEAN-PIERRE. — Etrange paradoxe ! Ah ! tu es bien une femme, toi.

EVELYNE. — Je n'imagine pas qu'il faille prendre cela comme un compliment ?

JEAN-PIERRE, *avec un sourire triste.* — Pas exactement !

EVELYNE. — Et tout ça..., toute cette tristesse..., toute cette menace sur notre amour..., pour un pari..., pour une blague...

JEAN-PIERRE. — Mais oui... On imagine une plaisanterie... On croit sincèrement qu'il ne s'agira que d'un jeu..., seulement la vie triche à tous les coups, ma pauvre petite ! Regagnons notre chambre, veux-tu ? Que pouvons-nous faire d'autre ? Demain..., dans quelques jours, nous établirons notre bilan. Il sera peut-être moins désastreux que nous ne pouvons le craindre. Viens, ma chérie. Montons, il est tard...

RIDEAU



-LOUIS BARRAULT ET
NE VALÈRE, M. K. ET
DA, LES AMANTS MAUDITS
AFKA, DANS « LE CHATEAU »

La quinzaine dramatique, par André Camp

" Le Château ", de Kafka *(au Théâtre Sarah-Bernhardt).*

Pour le second programme de sa saison parisienne, Jean-Louis Barrault a choisi *Le Château*, de Kafka, adapté par Max Brod et, pour la version française, par Pol Quentin. Or, — ô miracle! — autant son premier spectacle, *Histoire de Vasco*, avait été villipendé par une fraction (conformiste) de la critique, autant *Le Château* fut chaleureusement accueilli... par cette même fraction (non moins conformiste) de la critique. Et pourtant, les deux œuvres relèvent d'une même optique (théâtrale) et d'une même recherche (philosophique). Je comprends que l'on reste imperméable au style et à l'univers poétique de Schéhadé. Mais, dans ce cas, on devrait rester horrifié, pétrifié, glacifié par le monde de Kafka et par la pensée kafkaienne! Il semble que non, à lire les comptes rendus de certains journaux parisiens. A moins que l'incompréhension n'ait des limites (ce qui est douteux). A moins que l'on n'ait scrupule à accabler Jean-Louis Barrault (ce qui est plus probable), que l'on n'avait jamais cessé d'encourager tant qu'il se contentait de monter du Feydeau, du Marivaux, voire du Giraudoux, et autres valeurs sûres du Théâtre français...

Le Château a été défini comme un dialogue de sourds, ou une histoire de fous : l'histoire d'un arpenteur qui se fait prendre pour un arpenteur. Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Le message que nous apporte Kafka, par la bouche de son héros

habituel, M. K..., est cependant fort clair. Cet arpenteur qui, appelé soit-disant par « Le Château », ne parvient jamais à y pénétrer, c'est l'homme à la recherche de la divinité. C'est l'homme arrêté devant la Porte étroite par une armée de bureaucrates. Et tel qui croit voir dans la pièce une simple satire de l'Administration, n'a rien saisi des intentions profondes de l'auteur. M. K... c'est Kafka, bien sûr, mais c'est vous, c'est moi. C'est surtout, magnifiquement, Jean-Louis Barrault qui apporte dans cette réalisation toutes ses possibilités d'acteur et d'homme de théâtre, toute sa foi d'homme tout court.

Il y a dix ans, lorsque Barrault avait monté *Le Procès*, certains s'étaient demandé s'il fallait brûler Kafka. Aujourd'hui, Barrault brûle ses dernières cartouches, ses dernières ressources pour monter, à nouveau Kafka. Et s'il n'est plus question de brûler Kafka, Barrault continue à se heurter à la même incompréhension. Celle de ceux qui lui crient « casse-cou »... en le poussant gentiment dans le précipice.

Jean-Louis Barrault pourrait se contenter de continuer à monter du Feydeau, du Marivaux, voire du Giraudoux. Il serait applaudi et « ferait » (comme on dit au théâtre) de l'argent. Mais Barrault prend des risques, il joue des œuvres discutées. Il est critiqué, il est au bord de la faillite. Et pourtant, quand est-il le plus grand, quand mérite-t-il le plus d'être encouragé, soutenu ? Quand il exhume *Occupe-toi d'Amélie* ou quand il révèle Schéhadé ou Kafka ?

Poser la question, c'est y répondre. Sinon il nous faudrait, aussi, brûler Barrault. Et nous n'en avons qu'un !

" Mariana Pineda ", de Lorca *(au Studio des Champs - Élysées).*

Maurice Jacquemont qui, depuis dix ans, s'est donné pour tâche de révéler et de répandre le théâtre de Lorca en France a ajouté à la prestigieuse collection de ses réalisations lorquiennes (*La Maison de Bernada, Yerma, Perlimplin, Noces de Sang...*) une pièce relativement peu connue du poète andalou : *Mariana Pineda.*

Dans l'œuvre dramatique de Lorca, *Mariana Pineda* fait plutôt figure d'exercice de style dans lequel l'auteur cherche, à la fois, une expression et une inspiration. Ecrite en 1927 (ses grandes tragédies populaires s'échelonnent entre 1933 et 1936), la pièce témoigne d'une certaine inexpérience dans le ton et la construction. Traitée à la manière de trois estampes, volontairement simplifiées comme des images d'Epinal, les deux premières manquent de densité dramatique, alors que la troisième porte déjà en germe le Lorca éternel.

Rien que pour cette troisième partie, *Mariana Pineda* mérite d'être vue. Elle est, en outre, indispensable à connaître pour tous ceux qui estiment — et nous en sommes — que Lorca est un des plus grands, sinon le plus grand, poètes dramatiques de notre temps.

Une fois de plus, il est religieusement servi par Maurice Jacquemont et ses autres interprètes. Si Muriel Chaney n'a pas le rayonnement physique qu'exige le personnage de Mariana Pineda, elle en a la flamme et la sincérité.

La soirée débute par un acte d'Octave Mirbeau, *Les Amants*, qui est un chef-d'œuvre de théâtre rococo et qui est joué de merveilleuse façon par Maurice Jacquemont et Marcelle Ranson. Au point de vue théâtre, ce serait plutôt de l'anti-Lorca, mais c'est bien savoureux tout de même...



L'Oscar du Jouet 1957 *vient d'être attribué à* « Guignol Parlant » *de Jean-Charles Thibault et J. Chilaud. Ce jouet astucieux permet aux enfants et aux parents de faire jouer des marionnettes pendant qu'un disque interprète texte, bruitage et musique. Les disques ont beaucoup de talent, paraît-il, et, par contagion, les enfants en acquièrent très vite également, ce qui semble avoir valu à ce jouet moderne et intelligent une très juste récompense.* « Guignol Parlant » *est à l'honneur :* «L'Avant-Scène » *se devait de le signaler.*

" Ouragan sur le Caine " de Herman Wouk *(au Théâtre en Rond).*

Une œuvre forte. Une œuvre bien faite. Une œuvre passionnante. Une œuvre qu'il faut voir. Je pourrais en rester là, car j'ai dit l'essentiel. Oui, *Ouragan sur le Caine* est une maîtresse pièce, et je suis particulièrement heureux de féliciter le Théâtre en Rond de Paris pour son choix autant que pour sa présentation.

Je ne dirai pas si le lieutenant Maryk, officier en second sur le «Caine», a eu raison, un jour d'ouragan, de se substituer à son chef, le commandant Queeg, qui s'obstinait à ordonner une manœuvre aussi dangereuse qu'inutile. Je dirai seulement que le cas de conscience, qui s'est posé ce jour-là à l'officier rebelle, chaque juge de ce tribunal militaire, chaque spectateur du Théâtre en Rond est amené à se le poser chaque soir.

Je dirai, aussi, que dans une mise en scène, supérieurement réglée par André Villiers, la pièce de Herman Wouk, fort bien adaptée par José-André Lacour, bénéficie d'une interprétation exceptionnelle. Celle de François Darbon, hallucinant commandant Queeg, celle de Jean Mercure, avocat malgré lui, impressionnant d'autorité invisible, de présence efficace. Autour d'eux, une dizaine de comédiens, dont Jean Darcante et Yves Gladine, tiennent chacun leur rôle avec une rigueur et une vérité proprement exemplaires.

Il faut voir *Ouragan sur le Caine*. Sinon, il faut le lire. Où ? Dans un prochain numéro de *L'Avant-Scène.*

A. C.

Le Directeur-Gérant : Jacques CHARRIÈRE.



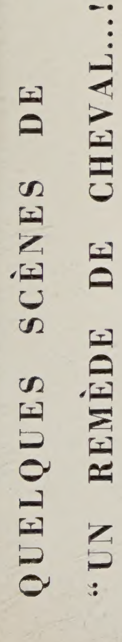


ORGES. — *Il faudra vous en accommoder du voyou, l'escroc à la sauvette ! que ça vous plaise ou non ! j'en sais trop...*

HENDERSON. — *J'ai déjà eu l'occasion de rencontrer ce monsieur, voyez-vous, le jour même de son arrivée. Le brouillard intense l'avait d'abord trompé et c'est à ma porte qu'il est venu frapper !*

Mme BUTTING. — *Si vous aviez connu mon premier mari !... Vous savez ? Celui qui s'est sauvé avec la femme de l'ancien Pasteur... une mère de six enfants !*

(Photos BERNAND.)



QUELQUES SCÈNES DE "UN REMÈDE DE CHEVAL...!"

l'Avant-Scène

N° 163

femina-théâtre

Directeur général : Robert CHANDEAU

Sommaire

ON A PU LIRE DANS LES DERNIERS NUMEROS :

HENRI IV,
Luigi Pirandello.
Benjamin Crémieux.

LA TERRE EST BASSE,
Alfred Adam.

L'ŒUF,
Félicien Marceau.

PORTE DES LILAS,
René Clair.

MADEMOISELLE,
Jacques Deval.

BILLE EN TETE,
Roland Laudenbach.

FIN DE PARTIE,
Samuel Beckett.

LA LEÇON,
Eugène Ionesco.

L'AMOUR
DES QUATRE COLONELS,
Peter Ustinov - M.-G. Sauvajon.

MONTEMOR,
Geneviève Baïlac.

LA MAMMA,
André Roussin.

THE ET SYMPATHIE,
R. Anderson - Roger Ferdinand.

Dans notre prochain numéro :

LE CŒUR VOLANT
de Claude-André Puget

L'Avant Scène - Fémina Théâtre, 75, rue Saint-Lazare, Paris-9e - Tri. 86-82

Prix : France, 150 fr. ● Etranger, 180 fr.

(Voir conditions d'abonnement p. 25)